



B 10
4
525
IOTECA NAZIONALE
TRALE - FIRENZE
1952
BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE
Ex Fondazione
Scuola Germanica di Firenze



Regina Haro

SOUVENIRS
DE VOYAGE

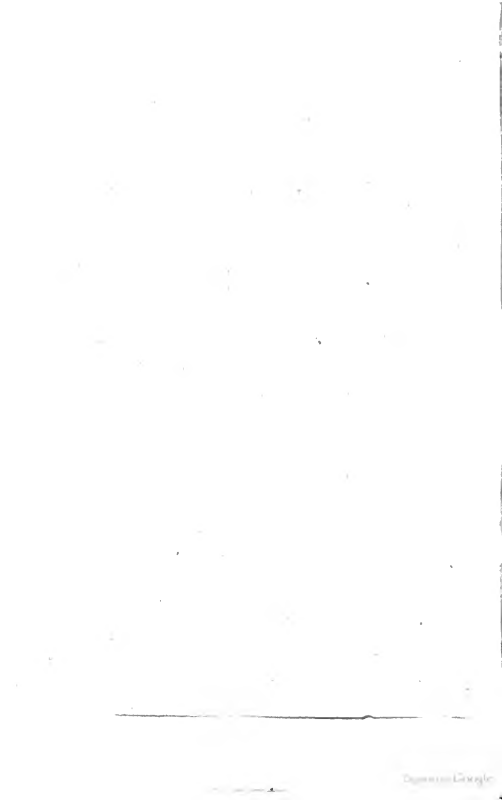
PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

p. 28.



Hadamard del. Imp. Godard Par.

Fritz aide Mr de Kernoel à sauver son frère.



SOUVENIRS

DE

VOYAGE

EN SUISSE, EN ESPAGNE, EN ÉCOSSE, EN GRÈCE
EN OCÉANIE, EN CHINE, EN PERSE, EN ÉGYPTE, AUX ANTILLES
DANS L'INDE ET DANS L'AMÉRIQUE

RÉCITS DU CAPITAINE KERNOËL

DESTINÉS A LA JEUNESSE

PAR ERNEST FOUINET



PARIS
DIDIER ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

—

1859

SOUVENIRS

DE VOYAGE

RÉCITS DU CAPITAINE KERNOËL

Le capitaine de vaisseau Yves Kernoël, après une longue suite d'années consacrées tout entières à son pays, jouit, depuis un an, du repos qu'il a si bien mérité par les services rendus à la France, soit comme voyageur armé, comme militaire, soit comme voyageur pacifique, comme savant et auteur d'utiles découvertes. Véritable encyclopédie, l'esprit du capitaine Kernoël s'étend sur l'ensemble des sciences

et des arts nécessaires à l'exercice de la profession qui a si honorablement occupé sa vie. Mathématicien, physicien, géomètre, il connaît tout, depuis la dernière manœuvre qui concourt à l'ordre admirable d'un vaisseau de haut bord jusqu'à la plus cachée des étoiles, ces flambeaux que la main du Tout-Puissant a allumés pour guider les navires sur les ténèbres des mers. Astronome, géographe également profond, il sait la topographie du ciel presque aussi bien que celle de la terre; mais que serait la géographie sans le dessin, qui permet au voyageur de conserver pour les autres et pour soi la mémoire de ce qu'il a vu, les paysages et les hommes? Le capitaine Kernoël, excellent dessinateur, a fixé sur un album ses divers souvenirs, en y reproduisant les tableaux de quelques scènes dont il a été le témoin ou qui lui ont été racontées en différentes parties du globe, car toutes les précieuses qualités qu'il possède comme voyageur sont complétées par la connaissance des principales langues que parle la race humaine. Aussi cet album, qu'il sait animer par les plus intéressantes narrations, est-il l'objet de la curiosité universelle, et, toutes les fois que le capitaine est à Paris, sa nombreuse famille, petite et même grande, met avidement à contribution sa

mémoire si abondamment et si pittoresquement ornée.

Or, un soir du printemps dernier, M. Kernoël, arrivé de la veille à Paris, avait à soutenir un véritable siége de la part de cette bruyante société, dont les douze membres atteignent à peine à eux tous le chiffre de cent cinquante ans, carrière dont on a vu plus d'un vieillard des pays du Nord toucher et même dépasser le terme.

— Grand-oncle, embrassez-moi.

— Grand-père, contez-moi quelque chose.

— Je t'en prie, montre-nous tes images, grand-oncle.

Et alors le capitaine Kernoël, qui ne savait pas résister aux prières caressantes de sa petite-nièce Jenny, venait d'ouvrir l'album dont nous avons parlé. Cette circonstance augmenta encore l'empressement avec lequel la turbulente réunion se foulait autour du capitaine, qui tenait sur ses genoux le livre si curieux. Alors se manifestèrent, chez ces petits êtres, les passions qui se manifestent chez les hommes, dans des occasions qui ont pour eux non moins d'importance que n'en avait pour les enfants l'exhibition de l'album, près duquel chacun d'eux voulait avoir la première place. C'est pour avoir la première place aussi

que les grandes personnes se disputent et se déchirent.

Et, sans parler au figuré le moins du monde, il aurait fort bien pu y avoir quelque veste, quelque robe déchirée dans la lutte qui s'engagea entre les curieux. Tout à fait livrés à la passion qui les dominait en ce moment, l'avide désir de voir le plus à l'aise, ils ne s'occupaient pas un instant de savoir s'ils n'étouffaient pas leur grand-père, leur grand-oncle, et encore bien moins songeaient-ils au mal qu'ils pouvaient faire à ceux qu'ils repoussaient violemment.

Le capitaine Kernoël voyait avec chagrin que cette lutte mettait à découvert le plus odieux de tous les vices, l'égoïsme, qui, grandissant, rend l'homme incapable de charité, de dévouement, d'amour pour son pays et ses compatriotes ; l'égoïsme. qui le pousse à ne penser qu'à lui, et, par conséquent, à ne jamais penser aux autres. Alphonse, jeune garçon qui accomplissait sa treizième année, montra dans cette avide guerre aux places la plus égoïste brutalité, et, secondé par sa force, il écartait à coups de coudes compagnons et compagnes, sans égard même pour ses petites cousines, sans écouter les réclamations que tous faisaient entendre :

— Tu me fais mal, Alphonse! — Tu m'étouffes, Alphonse! — Laisse-moi voir aussi!

— Ah! ma foi, tant pis! répondait-il en s'installant carrément devant le livre, qu'il aurait volontiers pris dans les mains de son grand-oncle. Ça m'est bien égal! tiens! je veux voir à mon aise ; pourquoi me gênerais-je pour les autres?

— Pourquoi? répliqua le capitaine Kernoël, parce qu'il faut, mon enfant, savoir se gêner pour tout le monde. Que t'adviendrait-il en ce moment si chacun, aussi brutal et aussi égoïste que toi, te résistait par la force? Ce serait, à coup sûr, une jolie et édifiante scène dans ce salon! Souviens-toi, mon enfant, qu'on ne peut être ici-bas courageux, charitable, utile à son prochain, qu'on ne peut même vivre en société qu'en apprenant de bonne heure à s'imposer des gênes, des privations. Cela soit dit pour toi, Oscar, qui, tout à l'heure, de peur de manquer une partie de jeu, refusais à ton cousin Henri de l'aider à achever le dessin qu'il doit livrer demain pour la loterie des pauvres.

— Et pourtant il m'avait promis qu'il m'aiderait, ajouta Henri, petit-fils du capitaine, studieux garçon de quatorze ans, et le sage, le Nestor de l'assemblée.

— Ah! tu avais promis, Oscar? Et tu manques à

ta parole ! c'est encore plus mal, reprit M. Kernoël. Tu refuses de travailler pour les pauvres, et cela en refusant de tenir ta promesse : vois comme une mauvaise action en entraîne une autre. Tu n'aurais pas, je le vois, été capable de montrer l'héroïque fidélité du jeune Domnich, que moi j'ai vu aux îles Hébrides, et il était bien vieux alors.

— Domnich ! s'écrièrent plusieurs petites voix. Voilà son image dans le livre. Contez-nous cette histoire-là, je vous en prie.

— Non, non, j'aime mieux les montagnes de la Suisse et Fritz le chasseur.

— En effet, ce serait là, répondit le capitaine, une bonne histoire à raconter à Alphonse pour lui apprendre à être moins égoïste et à songer aux autres avant de songer à lui.

Alphonse baissa le nez en rougissant, Oscar fit de même : car le capitaine Kernoël, bon par excellence, était cependant doué d'une parole grave et sévère lorsqu'il croyait devoir donner une leçon ou un conseil. Il y avait alors dans sa voix, habituée au commandement, une assurance et une fermeté d'autant plus imposantes, qu'elles succédaient à des mots pleins de tendresse, d'indulgence, qui, du reste, ne tardaient pas à remplacer cet accent un peu sévère.

C'est ce qui arrivait déjà pour Alphonse et Oscar. Ils s'étaient jetés dans ses bras en lui demandant à savoir les aventures de Fritz le chasseur et de Domnich ; M. Kernoël, voyant dans cette démarche une preuve de repentir, leur avait pardonné et allait les satisfaire, lorsque chacun éleva la voix en confusion :

— Moi, je voudrais connaître auparavant vos aventures en Arabie, grand-père.

— Moi, le naufrage sur la côte d'Afrique.

— Vous avez été en Chine, grand-oncle. Oh ! commencez par la Chine.

— Moi, j'aime mieux le Canada. — D'abord le Canada !

— Et moi, les îles Marquises !

— Eh bien, eh bien, mes enfants ! Est-ce que vous allez faire comme dans certaines grandes réunions d'hommes où tous parlent à la fois, demandant une chose différente, et où personne n'obtient ce qu'il réclame. Il faut de l'ordre dans tout et avant tout ; chacun aura son tour, et nous commencerons par satisfaire le plus âgé. — Respect à l'âge, mes enfants !

— Mais, grand-oncle, moi j'ai le même âge que mon cousin Oscar, dit Edmond, nous sommes nés le même jour, à la même heure.

— Et moi donc! j'ai eu dix ans hier, comme Jenny, s'écria Anna.

— Oui, j'ai dix ans, juste autant qu'Anna, s'écria Jenny à son tour.

— Comment faire alors? demanda le capitaine.

— Si nous tirions au sort! dit Henri, le sage de la troupe, comme l'on sait.

— Tu as raison, mon enfant : la volonté du sort est une des mystérieuses voies par lesquelles Dieu transmet souvent ses ordres aux hommes; consultons donc cet imposant tribunal du sort.

Alors le capitaine Kernoël dit à chacun des jeunes assistants d'écrire sur une carte le nom d'un des pays représentés par les dessins de l'album, ce qui se fit tout aussitôt ; et alors, prenant un des vases de porcelaine du Japon qui ornaient la cheminée, il y jeta ces cartes une à une en les lisant :

— Suisse, — Espagne, — Écosse, — Grèce moderne, — îles Marquises, — Chine, — Arabie, — Afghanistan, — côtes d'Afrique, — Inde, — Canada. — Mais, ajouta M. de Kernoël, cela ne fait que onze billets; et vous êtes douze. Je ne veux point qu'il y ait de perdant.

Or le douzième membre de la société qui s'agite devant nous, c'était Emma, nièce du capitaine. Elle

avait d'abord fait partie de la joyeuse bande; mais, lorsqu'elle vit l'assaut donné à M. de Kernoël par ses cousins ou cousines, elle ne jugea pas de la dignité de ses quatorze ans accomplis de prendre part à cette espèce de soulèvement, et alla se mêler à de jeunes personnes ou à de nouvelles mariées qui causaient paisiblement dans un autre coin du vaste salon. Cependant la conversation était devenue aussi fort animée à l'occasion d'un propos étourdiment lancé par Emma.

— Moi, quand je serai mariée, avait-elle dit, je veux que mon mari me mène à tous les bals, à tous les spectacles, je veux avoir tout ce qu'il y aura de plus nouveau en meubles, en bijoux, en toilettes.

En entendant ces beaux projets de dépense et de prodigalité, de bonnes ménagères et même quelques jeunes femmes qui commençaient à voir ce que c'est qu'un ménage avaient représenté d'une voix unanime à Emma combien étaient fous ces desseins qu'elle exprimait avec un *je veux* si absolu : elles lui expliquaient comment ces extravagantes pensées de désordre et de ruine n'étaient excusables qu'à cause de son inexpérience, et Emma, tranchante comme vous l'avez vue, avait un défaut qui va nécessairement de compagnie avec celui qu'elle venait de révéler : elle

était peu accessible aux observations, quelque justes qu'elles pussent être, ne les supportait qu'avec impatience, et sans doute elle était sur le point de dire une sottise de plus, lorsque le capitaine, qui, à travers les caquetages des enfants, avait fort bien entendu tout ce qu'elle avait dit, l'appela pour la tirer du mauvais pas où elle allait s'avancer davantage, et elle, accourant vers M. de Kernoël :

— Me voici, mon oncle, voici votre douzième, je veux avoir ma part, poursuivit-elle en venant s'appuyer gracieusement au dos du fauteuil de M. de Kernoël. Je serais bien fâchée de perdre ce qui me revient, car vous avez vu tant de pays, que vos récits doivent être bien curieux, autant pour le moins que les peintures de l'album.

— Eh bien, cet album sera le douzième lot, le lot de celui de vous qui n'aura obtenu du sort aucun récit particulier. Tout en disant cela, M. de Kernoël écrivit lui-même le mot *album* sur une carte qu'il envoya rejoindre les autres dans le vase de porcelaine du Japon.

C'est pour le coup que chacun des assistants, qui, tout à l'heure, demandaient l'un la Chine, l'autre l'Arabie, l'autre l'Amérique, firent tous des vœux pour amener le billet de l'album. Le sort seul devait en décider par leurs mains mêmes; nul n'aurait donc à se plain-

dre : mais dans quel ordre chacun devait-il tirer? Ici se renouvelait le premier embarras. Douze nom sayant été mis dans un chapeau, la petite Marie, la plus jeune de la jeune société, consulta de sa blanche main le mystérieux oracle du hasard, et dès lors chacun sut avant et après qui il devait puiser son lot dans le vase du Japon.

— Commençons, commençons tout de suite! s'écria l'assemblée.

— D'accord, mes amis, répondit M. de Kernoël; mais vous comprenez qu'il me serait impossible de faire, dans une seule soirée, honneur aux onze billets aux termes desquels j'aurais à vous raconter onze histoires : il faut partager cela en quatre séances, et vous avez tout juste quatre soirées de vacances pour les fêtes de Pâques. Nous les emploierons ainsi, à moins que quelque réunion qui vous amuserait davantage ne vienne à la traverse.

— Oh! non... nous aimons bien mieux vous entendre! dit chacun des candidats à la possession de l'album, que tous désiraient de bon cœur.

Or les trois premiers appelés par le sort à interroger cette mystérieuse loterie étaient Alphonse. Emma et Oscar.

— J'ai la Suisse, dit Alphonse, l'histoire de Fritz le chasseur.

— Moi, dit Emma après avoir tiré à son tour, moi, j'ai l'Espagne.

— L'Écosse ! l'histoire de Domnich, voilà ce que j'ai, dit Oscar.

— A présent on peut commencer, n'est-ce pas?

Et chacun de se presser autour de M. de Kernoël: chacun, j'ai bien dit, car les grandes personnes, rapprochant la table à ouvrage, vinrent écouter et ne travaillaient qu'à demi : elles savaient-par expérience que les narrations du capitaine, intéressantes et instructives pour les enfants, n'avaient souvent pas moins d'intérêt et d'utiles enseignements pour les grandes personnes, et M. de Kernoël commença.

FRITZ LE CHASSEUR

Vers le commencement de ce siècle, j'étais lieutenant à bord d'une corvette sur laquelle j'avais déjà filé quelques milliers de nœuds en mer, lorsque, de retour dans le port de Brest, j'appris que je pouvais prendre un congé d'un an sans aucun inconvénient pour la position que j'avais acquise, et surtout pour le service de l'État. Je songeai donc à faire en sorte que le temps de vacances qui m'était accordé fût employé non moins utilement qu'agréablement, et, à cet effet, je m'empressai de rentrer dans ma famille, muni de livres et de cartes que j'étudiais avec ardeur. Avant de voir, de mes propres

yeux et réellement, les diverses régions que mon état me destinait à visiter, je voulais les connaître théoriquement et me les représenter par la pensée, au risque d'être plus tard détrompé par l'expérience. C'étaient des enchantements auxquels je me livrais en m'instruisant pendant mes jours de studieux loisir.

J'avais déjà passé deux mois dans la nombreuse famille que j'ai le bonheur de voir en ce moment presque tout entière encore autour de moi, plus cette petite génération qui m'écoute, lorsque mon frère, qui était officier dans l'armée de terre, mon frère cadet, ton père, ma bonne Emma, fit ses préparatifs pour un voyage en Allemagne et en Italie. Vous pensez bien que je n'hésitai pas à lui dire qu'il aurait en moi un compagnon; ce projet, aussi agréable à l'un qu'à l'autre, fut conclu sur-le-champ, et, après trois jours consacrés à l'étude approfondie de notre itinéraire et des meilleurs chemins à suivre, nous partîmes.

J'avais dix mois à peu près à donner à ce voyage, mon frère Étienne ne voulait pas que notre promenade lui prît plus de temps : nous étions donc parfaitement d'accord sur tous les points. D'ailleurs, jamais deux êtres n'eurent deux volontés plus inti-

mement en harmonie. Elles ne faisaient qu'une, de même que nos âmes. Une pensée qui venait à l'un, l'autre l'avait en même temps. Ce que je repoussais, j'étais bien certain que mon frère le repousserait, et lui, il pouvait à coup sûr désirer quelque chose, bien certain que je le désirerais comme lui. Enfin, notre amitié était aussi étroite qu'il convient à deux bons frères, et jamais sur la terre nous n'eûmes à débattre un avis opposé.

Après avoir traversé la France de l'ouest à l'est, nous entrâmes en Allemagne par Strasbourg, et, nous embarquant bientôt sur le Rhin, nous remontâmes ce fleuve magnifique avec une lenteur qui désespérerait notre génération, habituée à la vapeur dévorante; mais cette marche avait bien son mérite, en présence des beautés pittoresques qui surgissaient à chaque pas devant nous et à nos côtés. Vieux châteaux en ruines, collines drapées de vertes forêts, rochers aux formes imposantes, tout aurait donc fui derrière les roues poussées par la vapeur impatiente que je compare à la fébrile activité de trop de jeunes têtes.

Nous quittâmes le Rhin à Cologne, la cité de la merveilleuse cathédrale, et, après avoir visité la Saxe, la Franconie, le berceau de nous autres Francs, la Bavière et la Souabe, nous aperçûmes enfin, un

matin, une vaste étendue d'eau qui brillait, comme un miroir, au soleil levant. C'était le lac de Constance, c'était la Suisse, c'était le chemin de l'Italie, chemin rude à l'entrée duquel s'élèvent d'âpres barrières, des montagnes de neige et de glace. Nous aurions pu choisir entre ces passages les plus praticables et les plus commodes; mais mon frère et moi, nous avions pour maxime qu'il est bon de faire face aux difficultés, afin de s'y habituer et d'acquérir, pour les circonstances imprévues de la vie, une force à l'épreuve des plus rudes atteintes auxquelles il faut toujours s'attendre.

Nous nous rendîmes donc de Lindau à Coire, et, pendant une station de quelques jours dans cette dernière ville, capitale du canton des Grisons, nous fîmes, pour notre passage en Italie, tous nos préparatifs; nous étudiâmes avec soin les cartes du pays, et nous partîmes le sac sur le dos, après avoir confié nos bagages à des muletiers qui allaient à Chiavenne. Nous aurions agi sagement de faire route avec ces hommes, qui eussent été pour nous de meilleurs guides que nos itinéraires et nos plans; mais la jeunesse aime à se conduire à sa fantaisie, sauf à s'en repentir, et c'est ce qui nous arriva. Vainement, à l'auberge de la Croix-Blanche, nous con-

seilla-t-on avec instance de prendre un conducteur éprouvé ; vainement nous fit-on le tableau de tous les périls qui pouvaient nous assaillir dans le terrible défilé nommé la *Via Mala* (mauvaise voie), nous n'écoutâmes rien ; prenant pour courage une témérité folle, nous nous mîmes en route d'un pas résolu, tel qu'il le fallait pour monter une rude côte jusqu'à une ferme que l'on nomme, je crois, Rongella.

— C'est bien par ici le chemin de Zilis? demandâmes-nous à un bon vieux paysan de cette ferme.

— Oui, messieurs, oui... c'est bien le chemin de Zilis... mais... ajouta-t-il en secouant la tête de droite à gauche, de gauche à droite... mais... y arriverez-vous sans accident? Le vent est bien tiède.. il a beaucoup neigé ces jours derniers.... ces maudites avalanches du printemps, il faut y prendre garde! et puis êtes-vous habitués à voyager sur le bord des précipices? Tenez, je vous dis... — et il regardait le ciel en disant ces derniers mots, — tenez, je vous dis que vous feriez mieux de rester à la ferme.

A peine écoutâmes-nous ces dernières paroles, qui cependant étaient aussi bienveillantes que sages... Nous étions déjà engagés dans la rapide descente qui aboutit à la *Via Mala*. J'ai dit que nous n'avions pas voulu prendre de guide, et j'ai dit vrai;

cependant un compagnon s'était d'autorité joint à nous. Venait-il de la part de la Providence? La suite me le fit penser fermement. Un beau et robuste chien des Alpes, un de ces braves animaux de la race de ceux qui aident les hospitaliers du mont Saint-Bernard dans leurs fonctions d'admirable dévouement, s'était, dès notre sortie de Coire, attaché à nos pas, à ceux de mon frère Étienne surtout, et, quelques efforts que nous fissions alors pour le renvoyer vers un maître qui le regrettait beaucoup sans doute, plus nous le chassions, plus il s'acharnait à nous suivre. Nous dûmes conclure de son obstination que son maître était mort, et que l'affectueuse créature en cherchait un autre : nous l'adoptâmes donc, et, tandis que nous descendions la rapide côte qui mène de Tousis à la Via Mala, Grison (nous avions ainsi appelé, du nom de son pays, notre camarade de route), Grison était toujours à vingt pas en avant de nous, puis, tout aussitôt, à un pas seulement, puis, l'instant d'après, il s'élançait à vingt pas encore pour revenir comme un trait sauter autour d'Étienne et de moi. Il était déjà notre ami dévoué et savait son nom à merveille.

Nous marchions donc gaiement vers cette région désolée et sombre au delà de laquelle brillait le soleil

d'Italie, nous ne remarquions même pas certains symptômes qui auraient dû sérieusement nous inquiéter. Le vent était devenu de plus en plus tiède tout en s'élevant et en poussant avec rapidité la poussière de neige qui couvrait les sapins et les mélèzes ; on entendait de tous les côtés un lointain murmure tel que celui qui précède les tourmentes de neiges ou les avalanches; enfin notre chien, Grison, paraissait troublé, inquiet; et l'on sait quel merveilleux instinct avertit les animaux des catastrophes qui se préparent. Cette circonstance seule eût donc suffi pour nous rendre graves, si nous eussions eu quelque prudence, et pour nous engager à retourner sur nos pas. Il n'en devait point être ainsi, et nous continuâmes jusqu'à un endroit où deux chemins formaient embranchement. Lequel prendre?

Si nous eussions suivi le muet conseil que nous donnait Grison, nous n'aurions pas éprouvé un instant d'embarras, car il filait tout droit devant lui; mais nous ne crûmes pas de notre dignité d'êtres raisonnables d'obéir aux indications d'un animal dont l'instinct en savait pourtant plus que notre intelligence. Nous déployâmes donc une carte fort détaillée, et, après l'avoir consultée pendant quelques minutes, malgré le vent qui la fermait sans cesse,

comme s'il fût venu nous défendre de nous en rapporter à elle, nous reconnûmes qu'à l'endroit même où nous nous trouvions, en avant d'un pont de pierre d'une hardiesse merveilleuse, il y avait deux chemins qui l'un et l'autre aboutissaient à Zilis.

— Il faut absolument que nous les connaissions tous les deux ; nous nous dépeindrons chacun celui que nous aurons vu, dit Étienne.

— Soit, répondis-je, sans réfléchir que ce trait, qui sur la carte désignait un sentier, ne donnait nécessairement aucune idée de la route, laquelle était peut-être bien périlleuse. La trace presque imperceptible de quelques pas humains annonçait qu'elle était beaucoup moins fréquentée que celle où j'entrais, et j'allais adresser cette remarque à Étienne pour le retenir près de moi ; mais déjà il était bien loin dans ce chemin inconnu, et Grison, qui, vous le savez, s'était tout d'abord attaché à lui, Grison, qui, tout à l'heure, allait sans cesse gambadant en avant de nous, Grison le suivait en regardant derrière lui, en aboyant d'un ton qui ne semblait guère être celui de la joie.

Je traversai donc le pont si hardi dont j'ai parlé et sous lequel le Rhin mugissait à une profondeur immense. On ne le voyait pas, car les sapins qui

s'élançaient des parois des rochers formaient, au-dessus de son cours effréné, un rideau d'un vert sombre, et un pareil rideau s'étendait encore au-dessus de moi, de façon que la vallée était presque obscure, quoiqu'il ne fût que deux heures après midi. Il faut convenir qu'à chaque pas je trouvais la route plus imposante, plus inquiétante aussi. Quelquefois le Piz-Beverin et le Mutterhorn, ces immenses rochers qui sont les murailles à pic de la Via Mala, se rapprochaient à tel point, qu'il n'y avait que l'intervalle de quelques bonnes enjambées entre les deux bords du précipice, au fond duquel le Rhin roulait toujours avec plus de fracas.

Les sourdes rumeurs qui présagent les tourmentes et les avalanches grandissaient toujours. Le vent devenait ouragan ; et ce furent bientôt, non plus de simples flocons, mais de véritables nuages de neige qu'il me lançait à la face. J'en étais aveuglé, et, quand je m'apercevais que le chemin sur lequel je marchais à tâtons n'avait souvent que deux pieds de largeur au plus, j'avoue que je ne mettais qu'avec terreur un pied devant l'autre ; mais je me rends aussi la justice que dans la terreur que j'éprouvais la pensée de mon frère était pour beaucoup.

Que devenait-il au milieu de cet orage de neige ?

D'après notre carte, le chemin dans lequel il était entré devait être presque parallèle au mien ; Étienne devait donc pouvoir entendre ma voix.

— Étienne ! m'écriai-je, Étienne !

Je n'obtins aucune réponse ; mais le vent était si violent et si variable, qu'il avait sans doute emporté ma voix vers un côté opposé à celui où était mon frère.

— Étienne ! Étienne !

A ces nouveaux appels pas d'autre réponse qu'un craquement épouvantable. Une avalanche s'abattit sur le chemin que je venais de parcourir, et, de là, s'élança dans le précipice avec un tumulte effroyable. Les eaux du torrent rejaillirent jusqu'à moi, sous ce choc, et la neige détachée de l'avalanche m'enveloppa d'un nuage infranchissable.

Je passai donc dans ce tourbillon, au-dessus de l'abîme, quelques minutes qui furent bien longues, je vous l'assure. Je me rappelai alors, trop tard, que lorsque les masses de neige, amollies par le vent tiède du printemps, menacent de leur chute les vallées, il suffit du moindre mouvement, du plus léger bruit pour les ébranler, et, sans aucun doute, la voix retentissante avec laquelle j'appelai Étienne avait détaché cette avalanche. Il fallait donc désormais

observer un silence absolu..... mais mon frère, mon frère !.....

Enfin, la nuée de neige qui m'enveloppait s'étant dissipée un instant, je vis que j'avais à traverser un second pont, un pont de troncs de sapins qui me conduisait sur l'autre bord du précipice. Ciel! Du milieu de ce pont tremblant, quelle vue effrayante! J'avais bien loin, bien loin sous mes pieds, le Rhin grossi par l'avalanche qui s'y était abîmée tout à l'heure; il se tordait, écumait, rugissait, au point que les rochers en avaient une sorte de frémissement, et l'on entendait les sapins se briser dans les convulsions de ce torrent.

Arrivé à l'autre bout du pont, j'aperçus une simple croix noire, bien morne souvenir de quelque catastrophe, et je me signai en pensant à Étienne, en le nommant, en priant pour lui. Peut-être avait-il eu la même idée que moi, celle d'appeler à haute voix, et ses cris ou les aboiements de Grison avaient déterminé une chute de neige à laquelle il n'aurait pas aussi miraculeusement échappé que son frère! Une nouvelle bourrasque vint ajouter à mon épouvante, et ce qui y mit le comble, ce fut le son d'une cloche que j'entendis non loin de moi : ce son de cloche, c'était un signal d'alarme et de péril, et malheur aux

voyageurs qui ne pourraient pas prendre pour guide son pieux appel.

Il ne fut pas inutile pour moi ; et, conduit par cette voix d'argent qui flottait dans l'air battu de la tempête, je parvins à entrer dans un petit défilé au bout duquel j'entrevis, à travers le voile d'une neige épaisse, un chalet surmonté d'une espèce de clocher d'où partait le sonore avertissement. De l'intérieur du chalet on entendit mes pas, et un homme accourut au-devant de moi, pour me donner le secours de son bras. J'en avais, en vérité, grand besoin, car je me sentais faible, vacillant, mes jambes tremblaient sous mon corps.

Quel changement soudain venait de s'opérer! Je me trouvais actuellement, non-seulement à l'abri des ouragans et des avalanches, mais encore devant un bon feu, près d'une table bien servie, entre une jeune femme, Gretly, Fritz son époux et deux enfants, l'un de sept, l'autre de huit ans. Au moment où la tourmente s'était déclarée, les habitants du chalet commençaient joyeusement le repas destiné à célébrer le neuvième anniversaire d'une belle union ; mais leur bonheur avait été troublé par cette tempête, qui leur faisait redouter de terribles catastrophes pour leurs semblables. Ils étaient trop bons et trop charitables

pour se pouvoir divertir, lorsqu'ils savaient que d'autres hommes souffraient ou étaient en péril; aussi n'hésitaient-ils point à quitter à tout instant leur bon foyer et leur table de fête, soit pour aller sonner la cloche établie par leur active charité, soit pour aller sur le seuil regarder de toutes parts s'ils n'apercevaient pas quelque malheureux voyageur. Je demandai en tremblant à mon hôte, qui revenait en ce moment, s'il avait vu quelqu'un; mais lui, ne m'entendant pas sans doute, tant ma voix était faible :

— La Via Mala est bien méchante aujourd'hui, dit-il.

Et il regarda tristement sa femme.

— Hélas! oui, ajouta Gretly, et nous apprendrons demain bien des accidents. Malheur, surtout, malheur aux voyageurs qui auront pris la route du Piz-Beverin, la route d'en haut, car la neige a sans doute caché toutes les perches qui indiquent le chemin.

La route d'en haut! ce devait être celle qu'avait prise Étienne : cette pensée me fit courir de la tête aux pieds un long frisson. — La route d'en haut!... dis-je à demi-voix, comme si je craignais de recevoir une réponse effrayante... et mon frère qui l'a prise, cette route, qu'est-il devenu, mon Dieu?

Un bruit venant du dehors fit faire à Fritz un geste de silence.

Ce bruit ressemblait à un galop lointain, puis, presque aussitôt, la porte fut ébranlée par un choc violent qu'accompagnait un hurlement long et plaintif.

Je me précipitai sur la porte, je l'ouvris. C'était Grison !

— O mon Dieu ! tout est donc fini ! tout !... il est donc mort !

Le pauvre Grison répondit par ses hurlements, ses regards effarés, ses allées et venues de Fritz à la porte, de la porte à nous. Il semblait nous dire : Vite ! vite ! par là ! Fritz l'avait entendu, et, ne songeant plus à dîner à son aise, il se munit d'une perche, d'une pelle, me donna une pioche ·

— Courons, me dit-il, et ayons le pied sûr.

Au moment où Grison s'élançait vers les pics et où nous le suivions d'un pas aussi rapide qu'il était possible, à moi du moins, sur ce terrain glissant, nous vîmes Gretly et ses deux enfants se mettre à genoux en prières sur le seuil du chalet.

Il fallut que Dieu me protégeât bien efficacement pour que je n'allasse pas rouler au fond des abîmes que nous longions en nous effaçant et nous crampon-

nant aux rochers, qui se détachaient quelquefois sous nos mains ; mais pensais-je à autre chose qu'à mon frère? quel danger aurait pu m'empêcher de suivre Grison et Fritz, qui courait presque aussi vite que lui à travers ces précipices?

Enfin, les aboiements que le bon chien jetait par saccades en flairant à chaque pas furent bientôt remplacés par de longs hurlements qui se prolongèrent encore dans les échos, et il s'arrêta court devant un énorme éboulement de neige.

— C'est là, me dit Fritz.

— C'est là ! répétai-je en me précipitant sur cette avalanche qui étouffait mon frère.

Fritz avait plongé sa perche et senti une résistance. Alors avec quelle activité je fis usage de la pioche que je portais ! tout bon frère peut le concevoir. Grison m'aidait de bon cœur de ses pattes robustes, et Fritz rejetait aussi avec sa pelle d'épaisses masses de neige.

Enfin, après un quart d'heure de travail, et jamais il n'en fut de plus actif, j'aperçus le premier une teinte bleue sur la neige. La redingote de mon frère apparaissait sous la couche transparente.

— Mon frère ! mon frère !... Étienne !

Point de réponse. C'était bien lui, cependant.....

Lui?... son cadavre peut-être. Je le pris dans mes bras; il était roide.

— N'ayez pas peur! n'ayez pas peur! me cria Fritz en voyant mon regard épouvanté.

Et après un seul coup d'œil jeté sur Étienne :

— N'ayez pas peur, croyez-en mon expérience, il revient à lui.

Grison léchait de toute la largeur de sa langue sa pâle et immobile figure, et moi, la disputant à Grison, j'eus enfin le bonheur de sentir les froides joues d'Étienne se ranimer sous mes lèvres.

— En route! en route! Vite! Allons chercher le feu et l'abri du chalet.

Nous revinmes donc sur nos pas, et nous marchions sur le penchant des abimes d'un pas aussi léger qu'en plaine. Mon hôte et moi, nous étions si heureux! Ce n'était plus, comme en allant, une marche silencieuse, nous causions avec gaieté, car Étienne reprenait ses sens, et le bruit de notre conversation parvint jusqu'au chalet, car la voix s'étend loin dans ces solitudes. Nous entendîmes alors Gretly dire :

— Mes enfants, allez au-devant de votre père.

En effet, nous vîmes bientôt arriver d'un pas résolu le petit Carl, déjà hardi chasseur à huit ans, et sa

blonde sœur Lisbeth, qui courait comme un chamois.

Mon frère était désormais rendu à la vie ; il avait répondu à mes embrassements, et entra avec nous dans le chalet, en chancelant un peu sans doute, mais enfin il marchait.

Gretly le reçut avec toute la joie d'un bon cœur, et lui, étendu sur un lit du foin le plus parfumé, à quelque distance du feu, il se ranima si bien, qu'au bout d'une heure, il n'était plus question que de la franche et cordiale hospitalité de Gretly et de Fritz.

Le repas recommença, plus gai que jamais, et nous y prîmes joyeusement part. Nous étions si heureux de nous retrouver, et de nous retrouver là, au milieu de ces excellentes créatures!

Nous passâmes la nuit au chalet, et, le lendemain matin, en quittant ces braves gens qui nous avaient sauvés, nous leur dîmes, avec l'effusion de la plus tendre reconnaissance :

— Adieu, nous ne vous oublierons jamais : soyez toujours aussi heureux que vous méritez de l'être, vous qui ne vivez que pour les autres, et qui pensez à eux avant de penser à vous.

Ils nous souhaitèrent avec effusion un bon voyage,

et nous descendîmes vers l'Italie : mais, hélas! Grison n'était plus avec nous. Il nous avait quittés dès la veille au soir, comme si le bon animal se fût dit : « Ils n'ont plus besoin de moi. »



INÉSILLA

— Voici mon tour venu, dit Emma à son oncle en lui présentant le billet qui portait le mot *Espagne*.

— Aussi je commence tout de suite, mon enfant, lui répondit M. de Kernoël.

En 1802, le bâtiment à bord duquel j'étais officier se trouvait en station devant Barcelone, et, toutes les fois qu'il m'était possible de descendre à terre, j'allais dans les meilleures sociétés de la ville. Or, un soir de l'automne, un soir où l'air était embaumé par le parfum des jardins qui entourent de toutes parts la capitale de la Catalogne, je me trouvais dans une réunion composée des plus riches ha-

bitants, des hommes les plus spirituels et des plus belles femmes, des plus belles jeunes filles du pays. Or, parmi ces dernières, chacun en remarquait une dont la figure, blanche et transparente comme de beau marbre, était encadrée dans une *résidille* noire ornée de rubans et de paillettes. C'était Inésilla, la fille unique des maîtres de la maison, avec lesquels j'avais contracté une liaison agréable depuis mon séjour en vue de Barcelone. Dans l'éclat de sa beauté, Inésilla paraissait avoir dix-huit ans, mais réellement elle n'en avait que quatorze ; et la légèreté, l'étourderie de ses propos, ne tardèrent pas à convaincre tous ceux qui l'écoutaient qu'elle n'était encore qu'une enfant.

— Quand je serai mariée, disait-elle au moment où je l'examinai, je veux que mon mari me mène à tous les bals, à tous les spectacles; je veux avoir tout ce qu'il y aura de plus nouveau en meubles, en bijoux, en toilette.

Je ne pensais pas qu'en parlant de cette façon Inésilla comptât donner aux jeunes gens qui l'entouraient le désir de la demander en mariage, et, quant à moi, je déclare que les projets de la jeune personne m'auraient beaucoup fait réfléchir si j'avais prétendu à sa main. Il devait pourtant y avoir un jour

dans cette main beaucoup d'or; mais quelle est la fortune qui peut résister à la prodigalité et à la soif de la dépense, cette soif qui, plus on la contente, plus elle s'accroît?

Du reste, et comme je viens de le dire, le père d'Inésilla, don Mendez, était un riche armateur : aussi sa maison, située sur le port, brillait-elle d'une somptuosité renommée dans toute la Catalogne; ce n'était point toutefois le luxe de ses salons dorés qui excitait mon admiration, mais bien la vue dont on jouissait de la terrasse. Là, on avait devant soi le port, puis la rade, puis au delà la haute mer, et, dans un lointain indécis, l'île de Minorque. Le soleil se couchait, la lune pleine était déjà sur l'horizon, et, tandis qu'à cette double et suave clarté, je contemplais ces flots éternels, j'entendis deux voix derrière moi :

— Voyez-vous ce bâtiment qui va entrer? c'est le sien : je l'ai reconnu de là-haut avec la lunette d'approche, lorsqu'il était au large.

— Alors don Pablo ne nous aura pas manqué de parole, il viendra ici passer la fin de la soirée.

En effet, un bâtiment entrait en ce moment même; bientôt je le vis aborder au pied du môle et les passagers débarquer un à un.

— Le voici, c'est vrai; voici Pablo, dit un des interlocuteurs.

Et je ne tardai pas à apprendre de leur entretien que ce Pablo, fils d'un riche négociant à Port-Mahon, à Minorque, était l'époux futur d'Inésilla, de cette Inésilla dont je n'aurais pas voulu pour femme. Quant à lui, il venait afin de contracter cette union projetée depuis longtemps : on se marie si jeune dans ces contrées du Midi !

Ce que je venais d'entendre me rendit curieux d'assister à l'entrée de don Pablo dans le salon, et j'avoue que j'avais, en ceci, une petite pensée malicieuse : je voulais voir si Inésilla n'userait pas, en présence de son fiancé, de la dissimulation dont les jeunes filles à marier se rendent souvent coupables, au grand péril de leur avenir, et si elle ne s'efforcerait pas de lui apparaître simple, modeste, économe; tandis qu'elle était le contraire de tout cela. Elle ne se crut pas obligée à ces fausses démonstrations, parce que don Pablo était lui-même très-prodigue, sans ordre, et fort enclin à la dépense. Hélas ! il me suffit de le voir un instant près d'elle, il me suffit d'entendre leurs projets de luxe et de faste, pour concevoir de tristes pressentiments.

Il n'en était pas de même dans le salon : don Men-

dez et sa femme, dont Inésilla était la fille unique, témoignaient la joie la plus complète, et, lorsque je sortis à onze heures pour retourner à bord de mon bâtiment, je rencontrai la bonne vieille Christine, gouvernante de doña Mendez, puis nourrice d'Inésilla; l'excellente femme, alors dans le ravissement le plus expansif, le plus bavard, trouva moyen de me dire en deux minutes que la señorita se mariait dans quinze jours, que don Pablo la rendrait heureuse, oh! bien heureuse... — il était si aimable!... — et que le nouveau ménage resterait à Barcelone. Elle ne put achever cette dernière phrase sans avoir dans les yeux deux grosses larmes de joie. Elle ne perdait donc pas son Inésilla, sa bien-aimée Inésilla, *sa fille de lait.*

Ces informations que la babillarde Christine m'avait données dans son effusion, je les reçus bientôt officiellement avec l'invitation d'assister à la cérémonie nuptiale. Or, deux jours avant cette grande solennité, j'étais venu visiter le couvent de Saint-François, et je me promenais dans son magnifique cloître, lorsque j'aperçus, tout au bout des arcades, Christine, doña Mendez, puis bientôt je vis, à quelques pas de don Pablo, Inésilla dans un costume si magnifique, qu'il contrastait désagréablement avec l'austé-

rité du monastère. Près d'Inésilla était un moine, un *frayle*, un bon frère que je connaissais pour le religieux le plus exemplaire, le plus accompli de toute la Catalogne, de toute l'Espagne peut-être : se tenant toujours avec soin dans sa cellule, ou au pied de l'autel, il ne descendait jamais des soins du ciel aux choses de la terre que pour donner de bons et salutaires avis. Puissant conseiller au nom de la religion, il venait sans doute d'exercer auprès d'Inésilla son bienfaisant ministère, il est probable que le luxe de la fiancée avait été le texte de quelques-uns de ces avertissements.

— Mon père, lui dit la jeune fille, merci, merci de vos bons conseils.

Bons, ils devaient l'être, venant de la part de ce *frayle;* mais Inésilla les trouverait-elle longtemps bons? Le surlendemain, qui fut le jour de la noce, les avis du religieux étaient bien oubliés à coup sûr. Jamais plus de faste n'entoura le mariage de la fille d'un grand d'Espagne de première classe, et, lorsque, au sortir des carrosses éclatants qui avaient amené à l'église les amis et la famille, la longue file des femmes entra sous les ténébreuses voûtes de l'église de Sainte-Eulalie, on eût cru voir un ruisseau scintiller dans la solennelle obscurité de la cathédrale : c'étaient les

diamants dont toutes les femmes étaient couvertes. Inésilla, manquant au bon goût pour déployer son luxe, s'était chargée de joyaux, au lieu d'être simple comme il convient à une jeune épouse. Quant à Christine, peu sensible à ces convenances, elle trouvait Inésilla admirable et ne regrettait qu'une chose : c'était que l'on n'eût pas conservé l'antique coutume, qui voulait qu'autrefois, dans tous les mariages catalans, les hommes marchassent derrière les femmes en mémoire des hauts faits que celles-ci accomplirent contre les Maures.

Bien que l'on n'eût pas observé ce galant usage, cependant le mariage d'Inésilla et de Pablo fut célébré avec la plus grande pompe. Les orgues les avaient salués à leur entrée par un tonnerre d'harmonie, et, lorsque au milieu de la foule qui se pressait sur leur passage, ils sortirent de la cathédrale, le solennel chant de l'orgue gronda encore sur leurs têtes, puis ils franchirent le seuil, et le cortége nuptial rentra à l'hôtel de don Mendez, pour commencer les huit jours de fêtes somptueuses qui devaient célébrer l'union de Pablo et d'Inésilla. J'y assistai : jamais je n'avais vu pareille splendeur de bals, de banquets, de toilettes renouvelées presque à chaque heure. Inésilla exécutait de point en point les projets qu'elle avait faits

avant son mariage, et, don Pablo s'y prêtant de tout son cœur, elle ne laissait échapper aucune occasion de déployer son luxe et sa somptuosité. Je n'allais jamais, à la chute du jour, faire ma promenade sous les ombrages du *Paseo Nuevo*, sans rencontrer le jeune ménage dans une voiture nouvelle ou tirée par un attelage nouveau. La veille, c'était une parure de diamants qui avait ébloui la foule élégante réunie sur les remparts, d'où la vallée est si belle à voir; le lendemain, ces diamants ne plaisaient plus à Inésilla, et de précieuses perles fines les avaient remplacés. Au spectacle, au combat de taureaux, elle voulait toujours éclipser la femme du gouverneur général, et les plus opulentes dames de la ville.

Toutes les fois que je venais à terre, j'assistais au progrès de ce luxe et de cet amour des plaisirs; mais en 1803, à la suite de la rupture de la paix d'Amiens, paix si courte et si brutalement violée par le gouvernement anglais, le bâtiment que je montais dut prendre la mer et s'éloigner de Barcelone. Toutefois j'y avais fait un assez long séjour pour établir des relations d'amitié, et une correspondance aussi suivie et aussi exacte que les circonstances le permettaient me tint au courant de tout ce qui concernait Inésilla et Pablo.

Leur commerce devenait de plus en plus florissant, et le faste, les somptuosités, croissaient avec l'opulence de la maison, sans qu'une pensée d'économie et de réserve pour l'avenir vînt à la pensée d'Inésilla, et même de Pablo. Il l'aimait tant, qu'il avait pour elle la faiblesse que nous avons à grand tort pour les enfants que nous gâtons : il contentait ses moindres caprices Il eût cependant été sage de mettre un terme à des prodigalités qui s'opposaient à l'application du proverbe castillan : *Ouvre la porte au bon jour, et prépare-toi pour le mauvais.*

Et le mauvais jour de l'adage était de plus en plus imminent. C'est en 1812 que je reçus les dernières nouvelles, et l'imprudent ménage n'avait rien préparé pour le jour des catastrophes. Une autre circonstance bien fatale pour l'avenir d'Inésilla, ce fut la mort presque simultanée de don et de dona Mendez. Ainsi elle n'avait plus de conseillers affectueux, sincères, intimes. Il n'eût pas été, suivant moi, plus malheureux pour un aveugle de perdre son guide qu'il ne le fut pour Inésilla de perdre sa mère, et la pauvre femme témoigna en mourant, me dit-on, les mêmes craintes que moi.

Trois ans s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de Barcelone : j'avais passé tout cet espace de temps

dans de lointaines régions; mais, en revenant en France, je devais croiser avec ma frégate, dont j'étais alors capitaine, sur les côtes de la Catalogne. J'eus donc tout naturellement l'occasion de revoir Barcelone, et par conséquent Pablo et Inésilla. Il m'avait suffi de me présenter dans leur hôtel pour être invité à une fête qui devait avoir lieu le lendemain. Je m'y rendis et fus témoin d'un déploiement de luxe aussi ridicule qu'il était imprudent de la part d'un armateur dont la fortune dépendait d'une tempête, d'un ouragan, d'un souffle de Dieu. Telle fut l'observation que firent dans les salons mêmes, et en jouissant de ces prodigalités, plusieurs négociants qui allaient jusqu'à dire que don Pablo cherchait à oublier, dans cette folie de dépenses et de fêtes, la position difficile où il se trouvait.

Ces paroles inquiétantes me troublaient, car j'aimais Inésilla, Inésilla que le ciel venait de rendre mère, et je cherchais à attribuer ces propos que j'avais entendus à quelque malveillante rivalité, lorsque, au moment où je sortais pour retourner à mon bord, je sentis une main toucher doucement mon bras, j'entendis une voix murmurer presque tout bas :

— Senor ! senor !

Je m'arrêtai; c'était la bonne vieille Christine qui

m'abordait ainsi. Après m'avoir dit d'un ton affectueux qu'il y avait bien longtemps qu'elle ne m'avait vu, que depuis ce temps-là il s'était passé bien des choses, sa voix s'altéra au souvenir de ses vieux maîtres, et elle éclata tout à coup en soupirs à demi comprimés :

— O monsieur! me dit-elle, ô senor! si vous saviez!... mais vous étiez l'ami de don Mendez et de sa femme, vous aimiez aussi ma petite Inésilla... vous l'aimez encore, n'est-ce pas? Eh bien, je puis tout vous dire. Tenez, monsieur, je ne sais pas comment tout cela finira. Cette armée de laquais qui me méprisent, moi, la pauvre bonne vieille, et qui traitent bien mal la nourrice de leur maîtresse... mais elle ne le sait pas... Eh bien, cette armée de laquais ruinera la maison, je le prédis. Je vous le demande, y a-t-il moyen de tenir à un train de vie tel que celui que vous venez de voir? Table ouverte tous les jours, fête, musique, bals, que sais-je? y a-t-il moyen de résister à cela? Aussi j'ai entendu l'intendant dire que déjà il a fallu vendre les terres que mon maître don Mendez avait possédées entre Barcelone et Tortose, on n'a gardé que le château, parce que cela brille, mais je crois bien qu'il y passera aussi quelque jour, et bien d'autres choses encore. Et quand on

pense qu'il suffit d'une tempête qui engloutisse les bâtiments de don Pablo pour réduire le ménage à la misère; et alors ma pauvre Inésilla et sa charmante petite Maria, monsieur, que deviendront-elles?

Les révélations que Christine venait de me faire m'affligèrent, mais elles ne me surprirent aucunement, et l'excellente vieille, voyant que j'allais y couper court pour retourner à mon bord, se hâta d'arriver en quelques mots à la conclusion, et elle me supplia de donner quelques avis, quelques avertissements à Pablo et à Inésilla dont la conduite insensée menaçait leur avenir et celui de leur fille Maria. Au nombre des personnes que mettaient en péril les folles dépenses d'Inésilla et de Pablo, Cristina ne s'était pas nommée, et pourtant je savais que dona Mendez, du haut de son lit de mort, avait recommandé à sa fille d'assurer une vieillesse aisée et heureuse à sa bonne nourrice.

Ce fut surtout la pensée du sort réservé à Christine qui me décida à hasarder près de Pablo et d'Inésilla quelques conseils; mais ils furent mal accueillis, on me demanda en quelque sorte de quoi je me mêlais, et je dus me taire. Puis, rappelé dans un port de France pour entreprendre diverses expéditions lointaines, je ne retournai plus à Barcelone, je

n'entendis même plus guère parler de ce qui s'y passait, jusqu'à la fatale année 1821.

Cependant j'en avais assez appris pour savoir que mes tristes prévisions se réalisaient de plus en plus.

Un soir, dans un bal que les officiers d'une de nos colonies nous avaient offert, je dansais avec une jeune femme qui portait à son cou un collier de si magnifiques diamants, que je ne pus cacher mon admiration :

— En effet, me répondit-elle, ils sont bien beaux : mon mari vient de me les rapporter d'Espagne, où il les a achetés dans une vente faite pour le compte d'un armateur nommé don Pablo.

— Don Pablo! répétai-je, et ce cri fut comme l'écho d'un coup que j'eusse reçu au cœur. Don Pablo! que lui est-il donc arrivé?

Ma danseuse ne put m'en donner d'autres nouvelles, et je fus réduit à mille conjectures sinistres. Pour qu'Inésilla se fût décidée à vendre ses parures, ce qui la faisait briller, il fallait qu'elle fût dans une position bien critique. Tant que dura le bal, et longtemps depuis lors, je pensai à cette éclatante famille qui naguère encore éblouissait Barcelone. Quel était son sort actuellement? En mer, et pendant les longues heures que je passais sur le pont, lorsque je ne son-

geais pas à vous, mes amis, j'étais poursuivi de l'image d'Inésilla si opulente naguère, peut-être aujourd'hui si pauvre. La petite Maria, destinée à une vie de richesse, avait donc été dépouillée de ces biens qui devaient lui appartenir et dépouillée par la folie de ses parents; et la pauvre Cristina, la nourrice, la gouvernante affectionnée, elle dont une voix mourante avait recommandé les vieux jours à Inésilla, Cristina avait-elle été sauvée du naufrage?

Puis, après ces longues et pénibles réflexions, je me disais que sans doute je m'exagérais tout cela, comme il arrive lorsqu'on est loin d'objets qui nous inquiètent. Hélas! je n'exagérais rien! J'étais loin au contraire d'avoir supposé un instant la réalité.

Un jour donc, en 1821, étant en rade de Brest, je reçus l'ordre de prendre à mon bord de généreux médecins qui se rendaient avec empressement à Barcelone décimée, et plus que décimée par une horrible peste nommée la fièvre jaune. A ces médecins s'étaient joints plusieurs de ces anges de charité nommés sur terre *filles de Saint-Vincent de Paul*. Nous partîmes donc sur-le-champ, et fîmes force de voiles pour arriver le plus tôt possible au secours de cette population mourante.

De quelles bénédictions on salua la venue de nos

dévoués médecins et de leurs angéliques compagnes, dans ce lieu de désolation! Barcelone était la ville du deuil et de la mort. Lorsque du pont de mon navire je la contemplais morne, silencieuse, je me rappelais avec une émotion qui me serrait le cœur le murmure de chants, de sons des castagnettes, de concerts, de bruits joyeux que nous apportait autrefois le vent de terre. Aujourd'hui c'était la paix sinistre d'un tombeau. Cette belle et vaste maison où jadis Pablo et Inésilla tenaient de bruyantes et splendides assemblées, les larges fenêtres en étaient closes. Ils étaient déserts et couverts de mousse, ces balcons du haut desquels j'avais tant de fois admiré la rade. Où était Inésilla, où étaient Pablo et leur enfant, et Cristina?

A toutes ces questions je reçus une sinistre réponse, un matin que le service m'avait appelé à terre : don Pablo, réduit aux dernières extrémités par sa folle conduite et par des catastrophes successives, avait cédé au désespoir. Terminant sa vie par un crime, il s'était brûlé la cervelle... Quant à Inésilla, on ne put m'en rien dire, sinon qu'elle était dans un village des environs et y mourait de faim sans doute, à moins que la fièvre jaune n'eût mis un terme à la triste vie d'elle et de son enfant.

Plongé dans les réflexions que m'inspirait une telle catastrophe, je marchais à pas lents sur la plage, lorsque j'entendis mon nom prononcé par une voix épuisée :

— O senor, senor! me reconnaissez-vous?

— Cristina! m'écriai-je ; où est votre maîtresse?

— Hélas! me répondit la pauvre Cristina, bien mal, bien mal, mon Dieu!

— Conduisez-moi vers elle ; je veux la voir, la soulager si je le puis.

— Ah Dieu!

Cristina ne put répondre que par cette exclamation, tant sa voix était étranglée par les sanglots, tant il y avait de larmes dans ses yeux rouges comme du sang. Après une silencieuse marche d'un quart d'heure à mes côtés, elle me devança pour aller ouvrir la porte de la plus misérable cabane que j'eusse jamais vue. Là, sur un grabat de paille, était étendu un corps long, jaune, sans mouvement.

— Inésilla, Inésilla! m'écriai-je.

Une figure hâve se souleva, et deux grands yeux presque éteints se fixèrent sur moi :

—Inésilla, repris-je,—me reconnaissez-vous? C'est le capitaine,.... — l'ami de votre père, — votre ami.

Elle me tendit la main, — une main décharnée ;

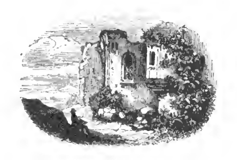
— et après un soupir que je crus être le dernier de sa vie :

— Maria,.... mon enfant! elle est là, morte par ma faute!....

Et, en disant cela, elle me montrait le cadavre de sa fille couché à côté d'elle.

— Mon mari!.... c'est par ma faute aussi qu'il est mort; et Cristina!.... Cristina, je l'ai laissée sans pain. Je vais mourir avec le remords de n'avoir pas obéi au dernier vœu de ma mère. — Adieu!... pardon!... pardon!...

En disant ces mots, Inésilla expira. Avec l'argent que j'avais destiné à venir au secours de cette misérable victime de la prodigalité, je fis entrer Cristina dans un hospice où elle a terminé ses jours paisiblement, mais dans un deuil qu'elle ne quitta jamais.



DOMNICH

— L'Écosse ! l'Écosse ! à moi l'Écosse, s'il vous plaît !

En prononçant ces mots, Oscar présentait son billet à M. de Kernoël qui le prit, mais, en même temps, dit à son petit-neveu :

— De la patience, de la patience ! J'ai déjà, ce soir, été de France en Suisse, de Suisse en Espagne; et il faut, à présent, sauter d'un seul bond d'Espagne en Écosse. Laissez, du moins, un peu respirer mon infatigable et rapide monture, la mémoire.

M. de Kernoël prit ensuite quelques minutes de repos pendant lesquelles il recueillit ses souvenirs, et

donna enfin le signal de l'attention à l'auditoire qui l'écoutait vraiment avant qu'il parlât :

— C'était tout à fait dans les premiers temps de ma carrière maritime : j'étais élève à bord de la corvette *l'Alcyon*, lorsque, au retour d'une petite expédition vers les côtes du Groënland, nous fûmes assaillis par une très-violente tempête dans l'orageuse mer des Hébrides. Après avoir lutté pendant deux jours contre un naufrage toujours imminent, notre navire se trouva, quand le beau temps revint, dans un tel état d'avarie, qu'il fallut relâcher à Stormaway, petit port de l'île Lewis, pour les réparations indispensables. Comme elles devaient durer une quinzaine de jours et que ma présence à bord n'était nullement nécessaire, le capitaine me permit de m'absenter pour visiter les îles Hébrides, les colonnades basaltiques de Skye, la grotte de Staffa, cette véritable cathédrale que la nature a élevée sur la mer, et l'île d'Iona, au doux nom qui signifie *colombe* en hébreu; Iona qui fut, en effet, le lieu de retraite de *saint Columba* et le tombeau d'un grand nombre de rois d'Écosse, d'Irlande et des îles.

De l'île d'Iona, je me mis en mer pour aller à Skye, et de Skye retourner à Lewis, car dans trois jours mon congé expirait; j'avais promis d'être de

retour à Stormaway avant le terme, et, pour tenir ma parole, j'aurais sacrifié les plus vifs plaisirs ; car la parole d'un homme, c'est lui-même, c'est son honneur, sa vie, sa vie la plus noble, la vie de son âme.

La barque qui me portait, poussée rapidement par le vent dans les voiles et les robustes bras de nos rameurs, approchait de Skye, lorsque le ciel, venant à se charger, justifia parfaitement le nom de cette île. (En norvégien ce nom signifie *brouillard*.) La brume nous entourait si épaisse, que la navigation était fort périlleuse au milieu des flots qui se pressent aux abords de Skye, et sur lesquels la mer, se brisant dans tous les sens, est tourmentée par des courants contraires. Le vent s'était élevé ; les vagues étaient devenues presque autant de trombes, et nous allions périr lorsqu'un coup de mer nous jeta sur une plage de sable. La nuit n'était pas encore venue, et j'apercevais, à une centaine de pas de moi, un château. Je payai bien vite un batelier et courus vers cette habitation, qui se nommait le château de Kilmuir. J'avais à peine ébranlé la cloche qui a remplacé le nain des anciens jours, que je me vis entouré de tous les soins de la vieille hospitalité écossaise. La famille de Kilmuir était composée de quatre personnages : Meg, la servante fidèle et affectionnée,

et je la nomme la première, parce que c'est elle qui accourut à petits pas de vieille m'ouvrir la massive porte de chêne. Après Meg, vint au-devant de moi une femme grande, élancée, à la figure noble, encadrée de beaux cheveux blancs; c'est dire qu'elle n'était pas jeune, et cependant Tabitha n'avait jamais été mariée. Elle avait voulu rester *miss* Tabitha pour ne pas quitter son père, sa mère, et, ensuite, ses frères Domnich et Fergus.

— Bienvenu, notre hôte, asseyez-vous, me dit Domnich en me montrant une table servie. — Vous voyez que le couvert de l'hôte était mis comme toujours. C'est vous qu'aujourd'hui Dieu nous envoie. Soyez le bienvenu! mais changeons de place et mettez-vous près du feu. Vous avez besoin de vous sécher.

Le vieux et vénérable Domnich avait à peine dit ces mots, que l'arrangement qu'il avait prescrit était opéré, et que le dos tourné au feu, j'étais assis entre Domnich et Tabitha. Quant à Fergus, l'autre frère, qui, bien que le plus jeune, n'en avait pas moins soixante-quinze ans, d'après sa propre déclaration, il était en face de moi.

La conversation roula d'abord, et tout naturellement, sur la tempête qui continuait toujours et m'avait amené à Kilmuir, à la satisfaction de chacun.

Plus mes hôtes étaient discrets et paraissaient moins curieux de m'interroger, plus je devais être empressé à leur donner des détails qu'ils ne provoquaient pas et à répondre par la confiance à leur confiance hospitalière. Je leur racontai donc ensuite mes voyages, la relâche de l'*Alcyon* à Stormaway, et l'emploi que j'avais fait de mes jours de vacance pour visiter le pays. Alors il fallait voir briller dans les yeux des bons insulaires l'orgueil national et l'amour de leurs sauvages îles. Je les ravissais en leur témoignant l'admiration que j'avais éprouvée devant la grotte de Staffa, devant les ruines de Colonsay et d'Icolm-Kill, et leur joie fut à son comble lorsque je leur parlai d'une certaine vallée de Kilmuir, que l'on disait fort curieuse, et qui, d'après son nom, devait être dans le voisinage.

— Comment! mais à coup sûr, s'écrièrent à la fois mes trois hôtes; et Donnich ajouta :

— Vous voyez ces montagnes dont le sommet reçoit les dernières teintes rosées du soleil couchant? Eh bien! la vallée de Kilmuir est là derrière. Figurez-vous qu'elle est tout à fait entourée de ces montagnes escarpées, excepté sur deux ou trois points que nous autres, habitants du lieu, nous connaissons seuls. Vous serez étonné, en y entrant, de vous trouver

comme dans un enclos immense où peuvent paître quatre mille têtes de bétail.

— Ce lieu, répondis-je, dut être précieux à l'île pour servir de refuge lors des attaques des Danois, des Norvégiens, des Anglo-Saxons.

— Et plus tard que cela encore, monsieur, répliqua Domnich en élevant les yeux.

Mon attention étant excitée par ces paroles, mon regard suivit la direction qu'avait prise celui du vieillard, et il me sembla qu'il se fixait sur deux cors suspendus au-dessus du haut manteau de la cheminée, entre les têtes de sanglier, de daim, les pieds de cerf, les vautours cloués les ailes étendues, et tous les attributs et trophées de la chasse. Les cors me semblaient parfaitement placés au milieu de ces débris de triomphes des forêts, et je n'y aurais pas songé plus longtemps si Fergus n'eût dit, continuant les propos de son frère :

— Le prince Charles-Édouard, sans la vallée de Kilmuir, et aussi sans un de ces cors, aurait fort risqué de ne pas aller mourir dans son lit à Rome! reprit Domnich.

Et lorsque, après avoir servi le dessert, la bonne Meg se fut retirée dans son immense cuisine, Domnich prit la parole. Je donnai une telle attention à

son récit, que je n'en ai jamais oublié le moindre détail, et aujourd'hui je puis le redire aussi nettement que je le faisais il y a quarante ans et plus, tout à fait comme si j'avais été témoin des circonstances qu'il rappelle.

Votre histoire d'Angleterre vous a appris, mes enfants, et avec plus de détails que je ne pourrais le faire, comment, la famille des Stuarts étant tombée du trône en 1688, une autre famille la remplaça, mais ne jouit pas tout d'abord d'une possession paisible. Le roi détrôné fit d'inutiles tentatives pour reconquérir son royaume, et, bien qu'en mourant en 1710 à Saint-Germain, où Louis XIV lui avait donné un royal asile, il eût dit à son fils : « Quelque belle que soit une couronne, il vient un temps où elle est fort indifférente, » Jacques III, surnommé le *Prétendant*, voulut essayer, en 1715, de remettre cette couronne sur sa tête. L'Écosse, soulevée en sa faveur, fut le théâtre de plusieurs combats dans lesquels il échoua toujours ; ce qui n'empêcha point son fils Charles-Édouard de tenter encore une fois la fortune ; ce qui n'empêcha point non plus l'Écosse de prendre encore parti pour le descendant de la famille des rois qui la gouvernaient lorsque ce pays formait un royaume à part.

Cependant le soulèvement des populations en faveur de Charles-Édouard ne paraissait pas devoir être aussi général que, trente ans auparavant, il le fut à la voix de son père; et, même dans la famille, il y avait souvent dissidence à cet égard. A Kilmuir, par exemple, le chef de la maison et sa femme étaient dévoués partisans des Stuarts. Fergus, leur second fils, partageait leur opinion; quant à Tabitha, jeune fille, elle n'en avait encore aucune; mais celle du fils aîné, Domnich, était contraire de point en point à celle de ses parents; aussi, lorsqu'en 1745 Charles-Édouard descendit intrépidement, presque seul, avec sept officiers et pas un soldat, sur la plage du sud-ouest de l'Écosse, Domnich se serait trouvé dans une position très-critique entre le profond respect qu'il rendait à son père et l'opinion qu'il s'était faite en opposition à la sienne; il est à la fois si irrésistible, si absurde, si coupable quelquefois, le pouvoir de ce que l'on appelle en politique l'opinion! Mais, un an avant la démarche de Charles-Édouard, la mort avait, prématurément et presque le même jour, enlevé à Domnich son père et sa mère.

Domnich resta donc le chef de la maison, le protecteur de sa sœur Tabitha, et Fergus, bien que d'un sentiment contraire en politique, vivait le plus ami-

calement du monde avec son frère, lorsque ce sentiment, que jusqu'alors aucune circonstance n'avait appelé à se transformer en action, devint plus ardent et plus impérieux que jamais à la nouvelle du débarquement de Charles-Édouard à Moydart, tout près de l'île de Skye.

— Je veux aller me joindre à lui, dit tout aussitôt Fergus en apprenant cette nouvelle. Mes armes! les armes de mon père!

Et il saisit la vieille claymore de Kilmuir.

Ce fut en vain que Domnich chercha à combattre sa résolution, non point en lui en faisant considérer le péril, car il savait que la bravoure de Fergus repousserait bien loin cette considération, mais en lui disant que la tentative de Charles-Édouard lui paraissait insensée, et qu'en prenant les armes pour le prince banni il s'exposait au plus cruel des effets de la guerre civile, c'est-à-dire à le trouver, lui, Domnich, lui, son frère, dans les rangs opposés. Ce fut en vain que Tabitha couvrit de larmes ses mains qu'elle pressait entre ses mains jointes. Fergus était rendu insensible à tout par le fanatisme politique.

Rien ne put donc le retenir au château, ni les représentations de Domnich, ni les prières de sa sœur,

Ce fut en vain qu'elle lui dit jusqu'au dernier moment :

— Mon frère, je vous en prie, pour l'amour de moi, ne risquez point votre vie et notre bonheur pour Charles-Édouard.

Il ne voulut rien écouter, et il se mit en devoir de partir. Toutefois, avant les derniers adieux, car Domnich ne voulait pas quitter Fergus avec la moindre colère, — qui savait s'ils se reverraient jamais? — il fut convenu entre lui et son frère que, tant qu'ils ne seraient séparés que par l'étroit bras de mer qui divise l'île de Skye de la terre d'Écosse, ils se donneraient des nouvelles l'un de l'autre au moyen du cor.

— De chacun de ces cors que vous voyez là, reprit Domnich en me regardant, dit le narrateur, et, sans eux, je puis bien affirmer que le prince Édouard...

Mais, pour aller moins vite que Domnich, il faut expliquer ici comment ces signaux avaient été réglés. Un seul coup prolongé devait annoncer que Charles-Édouard, et Fergus par conséquent, étaient encore sur la rive ; le silence, au contraire, prouverait que le prince marchait en avant, et, si jamais trois sons de cor très-précipités venaient à retentir, Domnich sau-

rait que son frère était dans la détresse, vaincu, poursuivi, sans pain, sans asile, abandonné ; alors, lui, Domnich, il saurait ce qu'il avait à faire.

Après ces choses convenues, Fergus quitta le château de Kilmuir, et le vieux manoir demeura bien morne et bien dépeuplé, car Fergus était gai et aimable. Tabitha pleura tout le jour avec la vieille Meg, très-jeune à cette époque, et plus d'une fois Domnich se dit, dans la tristesse de son cœur, que les passions politiques étaient bien cruelles ! A tout moment, quand le soir approcha, la sœur et le frère montaient dans la chambre la plus élevée du manoir pour écouter s'ils n'entendaient pas le son du cor, et enfin, à la chute du jour, le signal retentissant arriva en se prolongeant sur les flots, et poussé par un vent favorable.

Domnich y répondit ; puis, la nuit étant venue, lui et Tabitha passèrent dans la vaste salle une soirée bien triste : cette salle était si vide à présent ! Il y avait un an à peine qu'autour du large et haut foyer se pressait toute une famille : un père, une mère, une fille, deux fils ! Hier encore, les deux frères y étaient réunis ; il n'y en avait plus là, ce soir, qu'un seul, et l'absent y reviendrait-il jamais ? Telle fut l'unique conversation de Tabitha et de Domnich, de Meg aussi,

que l'on avait appelée pour rompre ce douloureux tête-à-tête, et qui ne fit que redoubler la commune affliction, en énumérant tout ce que Fergus avait fait depuis son enfance; puis, à chacune de ses réminiscences, elle s'interrompait, et, laissant tomber ses deux mains sur ses genoux, levant les yeux au ciel :

— Dieu veuille, s'écriait-elle d'un ton lamentable, Dieu veuille que nous le revoyions, ce cher M. Fergus!

On conçoit que la pauvre Meg était loin d'être alors une distraction, une consolation encore moins; aussi n'y eut-il que le sommeil qui put faire trêve aux pénibles préoccupations de Tabitha. Le jour se montrait à peine, le lendemain, lorsque, de sa chambre, elle entendit un son de cor très-éloigné : c'était le signal de Fergus, auquel Domnich répondit sur-le-champ. Le soir, cette correspondance se renouvela, et Tabitha fut moins triste. Un pêcheur, venu de la côte d'Écosse, avait apporté dans l'île la nouvelle que toutes les paroisses du comté d'Inverness venaient sur la côte rejoindre Charles-Édouard ; mais on sut bientôt aussi qu'une force assez considérable s'avançait pour arrêter le soulèvement.

Ainsi la lutte allait nécessairement s'engager, et

l'on comprend bien quelle fut l'anxiété de la sœur, de Meg, de Domnich aussi, jusqu'au jour suivant, où le cor se fit entendre le matin et le soir.

— Dieu soit loué! dit Tabitha après avoir reçu ces lointaines nouvelles de Fergus.

— Dieu soit loué! répéta et répéta encore Meg, ce pauvre jeune homme n'est pas mort. Dieu soit béni!

Et, à force de renouveler ses paroles de gratitude envers Dieu, qui avait conservé la vie à Fergus, elle faisait nécessairement que Tabitha pensait au moment où il pourrait arriver que son frère succombât..... le lendemain, le jour d'après peut-être!

Hélas! le lendemain, le cor ne se fit point entendre, et Domnich, au lieu de saisir, parmi tous les bruits lointains que le vent apportait, le long gémissement qui lui parlait de son frère, crut distinguer, et il ne s'était point trompé, car Meg et Tabitha avaient en même temps fait la même remarque et venaient ensemble la lui communiquer avec terreur, il crut distinguer, à plusieurs reprises, comme le craquement ou le petillement d'une fusillade éloignée.

— On se bat, ma sœur, on se bat... Mon frère... O mon Dieu, protégez-le!

Et maîtresse et servante tombèrent à genoux ; tandis que Domnich, les mains jointes, murmurait sans doute aussi une prière que révélait le mouvement de ses lèvres : et ce n'était point la prière seulement qui l'absorbait dans ces moments de méditation ; il formait le projet de passer tout aussitôt en Écosse, d'aller partout où irait son frère, afin d'être là pour le protéger, et il était sur le point de faire part de cette résolution à sa sœur lorsque des officiers, délégués par le shériff du comté d'Inverness, vinrent lui déclarer qu'il devait son concours au gouvernement pour combattre le soulèvement excité par Charles-Édouard ; que, s'il ne voulait pas servir activement la cause du roi, il lui était du moins enjoint, sous peine des châtiments les plus sévères, de ne favoriser en rien ses ennemis ; et à cet effet la terre d'Écosse lui était expressément interdite.

Ainsi il fallait non-seulement rester captif en quelque sorte à Kilmuir, mais encore ignorer ce qui se passait de l'autre côté du détroit qui sépare Skye du comté d'Inverness ; et, pour comble d'anxiété, quand le vent venait de l'Écosse, il apportait quelquefois le bruit sourd de feux de pelotons lointains qui ressemblaient à des décharges d'artillerie. Chacune de ces détonations frappait Tabitha au cœur comme si c'eût

été la nouvelle de la mort de son frère ; et Domnich, dans son anxiété, eût, malgré la défense, traversé l'étroit bras de mer pour se rapprocher de Fergus, si les côtes de Skye n'eussent été en ce moment sévèrement surveillées par deux compagnies de grenadiers.

Les journaux de Londres apprirent enfin aux habitants de Kilmuir ce qui se passait à quelques milles d'eux. Le prince Édouard avait déjà remporté la victoire dans deux combats différents : le courrier du lendemain leur annonça un troisième triomphe, et en même temps la présence de Fergus dans les rangs, car il y était cité pour plusieurs actes de bravoure : Domnich n'avait toutefois aucune confiance dans la durée de ces succès.

Ses prévisions ne tardèrent pas à se justifier, et la bruyère de Culloden-Muir fut bientôt le théâtre de la déroute complète de l'armée de Charles-Édouard. Ces nouvelles, parvenues sans plus de détails à Kilmuir, y jetèrent une alarme qu'il est facile d'imaginer. Fergus, ardent et dévoué, s'était sans doute mis en avant ; ou bien, s'il n'avait pas succombé, il était prisonnier de guerre, et la justice ne pouvait qu'être inflexible contre les révoltés qui troublaient le pays. Tabitha, Domnich et Meg passèrent deux journées

dans ces angoisses. La troisième commençait pour être plus affreuse encore, les habitants de Kilmuir en avaient la conviction, lorsque le bruit se répandit par toute l'île que le prince Charles-Édouard cherchait à se réfugier de l'Écosse dans les Hébrides.

— Plus d'espoir! dit Tabitha à Domnich, qui ne pouvait trouver aucune parole de consolation, plus d'espoir! Si notre pauvre Fergus est encore vivant, libre, comment pourra-t-il échapper à la vigilance des soldats? comment rentrer au milieu de nous?

— Allons, dit en ce moment Domnich en étendant la main, pendant qu'il regardait, au moyen d'une excellente longue-vue, tout ce qui se passait au loin et aux alentours de l'île. Attends... cette barque... elle sort du Loch-Urn. — Il n'y a pas de soldats sur ce point. — Le batelier... je le reconnais... c'est Tom... et... cet homme qui est couché au milieu de la barque...

Tabitha écoutait avec anxiété parler son frère, et ses angoisses furent bien plus grandes encore quand il se tut. — Il avait pâli.

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il donc? que viens-tu de voir?

Domnich ne répondit rien, et, pour empêcher sa sœur de regarder dans la longue-vue, il y appliqua son œil.

— Oh non... je m'étais trompé, se dit-il à haute voix... je viens de le voir soulever les bras... il agite la tête. — C'est bien lui! Mais, mon Dieu! comment feront-ils pour aborder! Oh! s'il arrive sain et sauf... mais il est blessé...

— Qui donc? qui donc? — demandèrent d'une voix suppliante Meg et Tabitha.

— Eh!... mon frère, notre frère... La barque passe derrière l'île de Scalpa... Tom a vu les soldats sur la rive; il s'est retiré dans une anse presque invisible... Il va y attendre la nuit, sans doute. Oh! si Fergus débarque sans être aperçu, je veux donner à Tom de quoi vivre jusqu'à la fin de ses jours, je veux voler au secours du premier homme que je verrai en péril.

Domnich, Tabitha, Meg, ne cessèrent d'avoir la vue attachée sur Fergus, à l'aide de cette merveilleuse combinaison de verres qui rapproche les distances. Ce pauvre Fergus, il était bien pâle, presque immobile.

— Et ne pouvoir le coucher, ne pouvoir le soigner, lorsqu'on le voit de si près! disait Meg.



Hadamard del Imp Godard, Paris

Tom ramène le fidèle écossais mourant.

[illegible]

... la barque de Tom ne brisa [illegible] pointe de la petite île de [illegible] quand [illegible] Djonnell [illegible] dans l'étroit golfe de Djinin, [illegible]

Que Dieu les protège!

Ce malgré tous [illegible] temps qu'ils étaient en [illegible] orage [illegible] frapper plusieurs coups à une petite porte de [illegible], laquelle donnant [illegible]

Dominik, Meg, Tabitha [illegible]

C'était Tom! Oui, [illegible] dans un état déplorable, [illegible] incapable de prononcer un mot, et presque [illegible] mourant.

Le brave batelier le transporta dans sa chambre; [illegible]



La barque de Tom ne bougeait point de sa retraite à la pointe de la petite île de Scalpa; mais, à la nuit tombante, et quand la longue-vue commençait à devenir inutile, Domnich crut entrevoir l'esquif qui entrait dans l'étroit golfe de Dunan, non loin de Kilmuir.

— Que Dieu les protége!

Et tous les trois ils tombèrent à genoux. Il y avait longtemps qu'ils étaient en prière lorsqu'ils entendirent frapper plusieurs coups à une petite porte du château, laquelle donnait sur une crique formée par la côte dentelée de l'île de Skye.

Domnich, Meg, Tabitha, tout le monde courut.

C'était Tom... Oui, Tom portant entre ses bras Fergus, mais dans un état déplorable, criblé de blessures, incapable de prononcer un mot, et pour ainsi dire mourant.

Le brave batelier le transporta dans sa chambre, sur son lit, qui allait sans doute bientôt être un lit de mort, puis il se mit sur-le-champ en route pour aller à Portrie chercher le médecin, homme sûr, loyal, et dont on n'avait pas à craindre de trahison. Pendant les heures d'attente, ces silencieuses heures de nuit, Tabitha, Meg, se tenaient chacune d'un côté du blessé,

aussi muet qu'immobile, et elles versaient d'abondantes larmes; tandis que Domnich, les yeux fixés sur ceux de son frère, lui pressait les mains, ses mains que la fièvre brûlait.

Enfin, à deux heures du matin, le portail du château s'ouvrit, retomba lourdement avec un bruit profond et lugubre, puis le médecin entra.

A l'aspect de Fergus, il eut un léger mouvement d'effroi, mais il le dompta bientôt, en voyant la douleur, l'épouvante qui régnaient autour de lui, et témoigna l'espérance que bientôt le malade se rétablirait; mais ces paroles d'espoir furent prononcées avec si peu de confiance, que Tabitha et Meg ne purent retenir de nouvelles larmes.

— O mon Dieu! répéta solennellement Domnich devant le lit de Fergus, je renouvelle le serment de venir au secours du premier homme qui sera en danger de périr. — Puisse ce vœu rappeler la vie qui échappe à mon frère!

Tout le monde veilla autour de lui, et la nuit fut bien triste et bien plus triste encore la première lueur du jour, quoiqu'elle fût, — chose bien rare dans les nébuleuses Hébrides,— pure et rosée comme sous le ciel d'Orient.

Ces rayons, répandant une tendre rougeur sur

les livides joues du blessé, produisaient un contraste saisissant. Fergus était toujours immobile, muet, lorsque tout à coup sa tête fit un mouvement... sa main se leva en tendant un doigt :

— Le cor!.. le cor!.. trois sons! Le cor.., je l'ai... laissé... au prince!...

Fergus retomba épuisé par les efforts inouïs qu'il venait de faire, et le médecin, Tabitha, Meg, restèrent terrifiés par ce qui leur semblait un accès de fièvre ardente et de délire. Domnich ne partageait point leur pensée, lui ; car il avait très-distinctement entendu trois sons de cor, les trois sons précipités qui avaient dû être le signal du péril imminent de Fergus, et qui, à présent, annonçaient le danger où était Charles-Édouard.

C'est ici le moment pour Domnich d'accomplir son serment.

Trois coups plus pressés encore se firent entendre du côté de l'Écosse.

Cette fois Tabitha avait bien entendu le signal : Fergus, ne pouvant plus prononcer un mot, fit de vains efforts, leva les yeux aux ciel, et Domnich, après avoir parlé à l'oreille de Tom, qui était venu savoir des nouvelles de Fergus, quitta la chambre, malgré les efforts que fit sa sœur pour le retenir.

Tom eut bientôt préparé sa chaloupe, Domnich y monta et l'on fit force de rames dans la direction du signal qui retentissait en ce moment pour la troisième fois : Tom, habile navigateur dans ces mers, se glissait sans être aperçu, d'îlot en îlot. Pour se cacher il tirait parti des pointes de terre, des innombrables dentelures de la côte. Enfin ils débarquèrent dans une de ces anses, et, traversant de solitaires forêts de pins, de bouleaux et de chênes, ils arrivèrent dans le vallon désert de Glenelg, d'où le signal était venu. Tom et Domnich en étaient bien sûrs, eux qui connaissaient le pays; et, en effet, ils ne tardèrent pas à entendre des chuchotements et des voix qui sortaient du fond d'une grotte. Là, était le prince avec deux ou trois hommes qui lui étaient seuls restés fidèles.

Charles-Édouard fut épouvanté en se voyant découvert, mais l'aspect du costume écossais le tranquillisa, ainsi que la parole de Domnich :

— Prince, lui avait-il dit en l'abordant, ne craignez rien, je suis le frère de Fergus.

Alors Charles-Édouard, songeant surtout à son vaillant soldat, lui demanda avec empressement de ses nouvelles :

— Nous allons bientôt en apprendre, — répondit

Domnich.— Vous voir en sûreté lui rendra peut-être la vie.

La position de Tabitha fut bien horrible pendant toute la journée. Au lieu d'un seul sujet d'inquiétude, elle en avait deux à présent : deux frères en péril, l'un sous ses yeux, l'autre loin d'elle. Elle ne quittait le chevet de Fergus que pour aller, à la fenêtre ou sur le belvédère, regarder, à l'aide de la longue-vue, et ne revenait que pour trouver le blessé plus souffrant, plus accablé que lorsqu'elle l'avait quitté tout à l'heure. Le médecin qu'elle interrogeait timidement ne lui répondait que des paroles vagues, et il fut un moment où elle remarqua avec terreur que, Meg l'ayant questionné à part, il lui avait parlé à l'oreille et tout à coup la pauvre fille était devenue pâle comme une morte.

Avec quel désespoir tout le monde voyait venir la nuit, la nuit qui est presque toujours le temps du dernier soupir pour les mourants, la nuit sombre et orageuse pendant laquelle la barque de Tom courait cent fois le risque de se briser sur les écueils et de livrer Domnich aux soldats qui gardaient la côte. Telles furent les cruelles pensées de Tabitha et de Meg pendant les trois premières heures des ténèbres, et Fergus, faible comme il l'était, Fergus, partageant

évidemment leur inquiète attente, était dans un alarmant état de fièvre.

La crise qu'il subissait en ce moment causait à ceux qui l'entouraient une telle préoccupation, que personne n'avait entendu le bruit d'une porte lointaine se refermant lourdement.

Qui venait donc!

C'était le prince Charles-Édouard. Il avait abordé à Skye; mais, au lieu de l'introduire dans le château, où une visite domiciliaire devait avoir lieu d'un instant à l'autre (on en était informé), Domnich et Tom le conduisirent par un défilé étroit et encombré de rochers, d'arbres tombés et de hautes épines, dans la vallée de Kilmuir; puis, après l'y avoir placé dans une grotte où un épais tapis de mousse faisait un excellent lit, après avoir laissé au fugitif une nourriture suffisante pour le lendemain, ils sortirent, non sans masquer encore les étroites brèches par lesquelles on entrait dans la vallée, en y accumulant d'énormes branches de pin abattues par la dernière tempête.

Après cette œuvre accomplie, Domnich courut en grande hâte vers la chambre de son frère. Fergus, en le voyant, en l'entendant, s'écria d'une voix presque assurée :

— Que Dieu soit béni !

Il allait beaucoup mieux. La crise avait été favorable, le lendemain matin sa guérison était certaine, le médecin le déclara. Tabitha fut dès lors bien convaincue que Dieu avait ainsi voulu récompenser Domnich d'avoir tenu sa parole.

La visite domiciliaire à laquelle on s'attendait eut lieu dès le jour venu, avec la plus grande rigueur, et les soldats, les officiers de justice, ne quittèrent le château qu'après en avoir fouillé tous les coins et recoins ; ils explorèrent également les moindres défilés, les vallons les plus perdus dans les montagnes ; mais, quant à la vallée de Kilmuir, ils ne se doutèrent pas un instant qu'elle existât, et deux jours après, la surveillance s'étant de beaucoup relâchée, le prince Charles-Édouard put s'embarquer sans crainte.

— Et moi, qui vous raconte ceci, mes enfants, dit le capitaine Kernoël, moi, après une nuit passée au château, je voulus rendre une visite à la vallée de Kilmuir.

J'admirai longtemps cette vaste plaine, ayant de tous côtés pour murs des rochers à pic que doraient les rayons du soleil levant. Enclos merveilleux, lorsque je voulus le quitter, il fallut que mes hôtes m'en découvrissent la sortie ; puis je les re-

merciai de leur hospitalité, de leur intéressante narration, et, porté par le bateau que j'avais laissé le soir sur la plage, je regagnai avant midi le port de Stormaway.



UNE PROMENADE

Ainsi qu'on l'a vu, le capitaine Yves Kernoël n'avait pas de plus grand plaisir que celui de se voir au milieu de ses enfants, et ce dont on ne doute point non plus, c'est que la nombreuse petite famille ne fût empressée et heureuse de se trouver autour de lui. C'était à qui lui tiendrait compagnie dans son appartement, ou à ses promenades surtout, car on était toujours sûr de jouir d'une conversation non moins amusante qu'instructive, d'assister à quelques spectacles nouveaux, ou de visiter quelques endroits curieux; aussi l'on voyait les petits-fils, les petits-neveux se disputer une sortie avec leur grand-oncle,

leur aïeul, tout aussi avidement que nous les vîmes hier se disputer l'album.

Or, ce matin, M. de Kernoël emmena avec lui, pour faire un tour sur le boulevard, Alfred, le fils d'une de ses nièces, et ses deux petites sœurs Jenny et Marie. Il brillait un soleil admirable, un soleil de grande fête, un soleil de Pâques, et la promenade était parée, comme le ciel. On ne voyait que robes fraîches, élégantes, que chapeaux ornés de fleurs sur de riants visages, on ne sentait que parfums s'exhalant des boutiques des bouquetières, et quelques arbres verdoyaient déjà, malgré l'action délétère du gaz qui les attaque à la racine, de même que le vice attaque l'homme dès sa jeunesse, et le perd si l'action n'en est combattue de bonne heure.

Les rayons de ce beau soleil, de cet air pur, ajoutant encore leur réjouissante influence à ce qu'il y avait de contentement et de bonheur dans les âmes des petits compagnons de M. de Kernoël, ils étaient dans le ravissement; ils ne se tenaient pas de joie, babillaient comme une volée de pinsons nouvellement arrivés pour le printemps, et le capitaine avait beaucoup à faire s'il voulait répondre à toutes leurs questions. Ils se turent cependant à l'aspect d'une foule énorme rassemblée en cercle autour d'un char-

latan, joueur de gobelets, faiseur de tours, et, de plus, diseur de bonne aventure, car toutes les tromperies doivent aller de compagnie.

Au bruit des rires unanimes dont la foule saluait les gros quolibets de ce charlatan, les enfants prièrent M. de Kernoël de les laisser voir : ils ne songeaient pas que, quelle que fût la bonne volonté du capitaine, il y avait cette fois une circonstance irrésistible qui leur défendait d'assister à ce spectacle en plein vent; leur taille, d'un mètre au plus, leur interdisait de prétendre à voir par-dessus les épaules d'une triple rangée de grandes personnes. On a beau se faire souvent de complaisantes illusions sur ce que l'on peut, et se croire homme lorsqu'on n'est qu'enfant, il y a des raisons auxquelles il faut céder. La taille est une de ces raisons incontestables; M. de Kernoël n'eut pas de peine à le leur faire comprendre. Cependant ils regrettaient bien de ne pouvoir jeter un coup d'œil dans l'enceinte et allaient, sans rougir de honte, prier M. de Kernoël de les prendre sur ses bras, quand ils virent s'entr'ouvrir les rangs et du cercle sortir le charlatan avec une jeune fille de la campagne. L'un et l'autre se retirèrent à quelques pas de la foule. Le charlatan parlait bas à la jeune fille qui l'écoutait de l'air le plus pensif. Il lui disait la

bonne aventure. Bonne ! il paraît qu'elle ne l'était guère, car la crédule paysanne poussa un cri, devint pâle, et chacun de l'entourer, craignant de la voir s'évanouir.

Cette scène ne pouvait se passer sans commentaires de la part d'Alfred, de Jenny et de Marie. Alfred, qui accomplissait sa treizième année, était trop sensé déjà pour croire un mot des prédictions et des oracles de ces prétendus devins. Jenny n'y croyait pas non plus ; mais M. de Kernoël découvrit que la raison de son incrédulité était une raison bien déraisonnable.

— Est-ce qu'il peut dire une bonne aventure vraie pour dix centimes? Si c'était comme la sorcière dont on parlait l'autre jour et à qui l'on donne vingt francs, à la bonne heure !

M. de Kernoël eut grande peine à faire comprendre à Jenny que la bonne aventure à vingt francs n'était pas moins un mensonge que la bonne aventure à dix centimes, et que plus on payait cher ces tromperies, plus on était dupe et coupable en même temps, car c'est une grande faute que d'encourager le mensonge, la corruption, le vice. Quant à Marie, ses neuf ans pouvaient excuser la confiance absolue qu'elle montrait dans les tireurs de cartes et les calculateurs

d'horoscopes : M. de Kernoël cherchait vainement à lui démontrer le néant de cette prétendue science de l'avenir qui n'appartient qu'à Dieu, lorsque, en passant devant une maison des boulevards, le capitaine se rappela qu'il avait à dire un mot à un riche banquier juif qui habitait là. Il monta donc avec ses enfants :

— Monsieur *** y est-il?

— Je ne sais, répondit le domestique d'un air assez embarrassé, je ne sais pas si monsieur pourra recevoir monsieur...

— C'est que j'ai absolument besoin de le voir... de l'entretenir un instant... Dites-lui que le capitaine Kernoël le demande.

Le domestique le fit passer dans le salon, et, après quelques minutes d'attente, il vit un des fils de ce banquier venir à lui pour lui annoncer qu'il était de toute impossibilité que son père, et même qui que ce fût de la maison, s'occupât d'affaires ce jour-là. Le capitaine Kernoël n'avait pas pu deviner que la famille du juif serait tout entière à ses devoirs de religion et à l'accomplissement des rites de la pâque. Le capitaine Kernoël s'excusait donc du dérangement qu'il avait causé, lorsqu'il s'aperçut que Jenny et Marie, l'œil tourné vers la porte de la salle à man-

ger, restée entr'ouverte, donnaient les marques de la plus complète stupéfaction, et, appelant du geste Alfred, se pressant la main sur la bouche de peur de rire, étaient pourpres, écarlates, comme si elles suffoquaient. C'est qu'autour de la large table de famille on célébrait en ce moment le festin de l'agneau pascal. Le père de famille, assis à la place d'honneur, était coiffé du *Taled*, voile de laine de forme carrée, ayant une houppe à chaque pointe, et sur son front s'étendait un carré d'étoffe chargé de lettres hébraïques. De temps à autre, il prononçait un mot hébreu, et cela d'une voix nécessairement nasillarde, parce que la langue hébraïque a beaucoup de lettres qui ont l'accent nasal. Le costume que portait le père de famille était la tradition du costume du grand prêtre de la loi de Moïse; les paroles qu'il disait avec respect, lorsqu'il servait le pain azyme ou le vin étaient des bénédictions. Cependant, en regardant cette cérémonie, Jenny et Marie s'étouffaient pour ne pas rire, et, dès qu'Alfred, obéissant à leurs signes, se fut approché d'elles, les rires comprimés firent explosion; alors la porte se referma sur-le-champ.

— Qu'avez-vous fait là? dit le capitaine aux enfants lorsqu'il fut hors du salon : que va-t-on penser de vous? Demain il faudra que je vous ramène ici de-

mander pardon, entendez-vous bien? Savez-vous de quoi vous vous êtes ainsi moqués? d'un acte religieux, d'une prière; vous avez offensé des hommes pieux; c'est très-mal. Venir chez des étrangers pour railler leurs coutumes, et leurs coutumes les plus respectables, il n'est rien de plus blâmable.

Les trois enfants n'avaient plus guère envie de rire, car M. de Kernoël parlait de sa voix imposante; et l'on rentra à la maison beaucoup moins joyeusement que l'on n'en était sorti : on craignait que le capitaine ne racontât la scène de tout à l'heure; mais il n'en fut rien. Le dîner fut servi, toute la petite assemblée y fit honneur du meilleur appétit du monde, et l'on était presque arrivé au dessert; déjà on se faisait une joie de la seconde séance de narration de M. de Kernoël et du tirage au sort qui allait avoir lieu, lorsque arriva un homme de trente ans environ, 'oncle de quelques-uns des petits convives, et qui s'excusa de venir si tard sur ce que sa faction l'avait retenu jusqu'à six heures. Il était, en effet, en costume de garde national, et se mit à dîner comme quelqu'un qui a gagné de l'appétit pendant une faction de deux heures. Le capitaine Kernoël, à la vue de cet uniforme, sentit renaître en lui son ardeur belliqueuse.

— Voici, s'écria-t-il, voici l'habit que prendraient tous les Français, et moi le premier, quoique j'aie bien fait mon temps, si jamais il fallait marcher contre un ennemi de notre pays.

— Quoi! grand-oncle, dit Alfred avec une sorte d'effroi, vous partiriez! Est-ce qu'il n'y a pas des soldats?

— Des soldats, mon enfant; pour le temps ordinaire, oui, nous avons des soldats; mais, pour repousser l'étranger, il doit y avoir autant de soldats qu'il y a d'hommes en France; souviens-toi bien de cela, Alfred.

Enfin, le dessert terminé, on passa dans le salon; puis bientôt, sur les instances de toute la compagnie, petite et même grande, le vase du Japon qui renfermait les lots fut mis à terre, afin que les moindres tailles pussent y atteindre, et Jenny, Marie, Alfred, qui devaient tirer ce soir, d'après l'ordre que le sort avait déterminé la veille, amenèrent tour à tour leurs billets.

— *Grèce moderne* à moi! s'écria Alfred.

— Moi, j'ai les *îles Marquises*, dit Jenny.

— Et moi... quel bonheur! ajouta Marie en bondissant : — moi, j'ai les *Chinois*.

— La Grèce d'abord, grand-oncle, la Grèce, s'il vous plaît!

Et le capitaine, ayant pris le billet que lui présentait Alfred :

— Je vais, dit-il à l'assemblée, vous raconter l'histoire de Poulo Nikolaïos.



POULO NIKOLAIOS

Dans Magula, bourg voisin de Misitra, l'ancienne Lacédémone, il y avait, le 1er mai 1812, grande joie et réjouissances de toutes sortes. Dimitri, l'un des *Koriatis* ou paysans les moins pauvres de la contrée, venait de recevoir du ciel un enfant, un premier né, un garçon. Dans la vaste cour de sa maison, toutes les jeunes filles chrétiennes du bourg dansaient une espèce de bourrée aux sons cadencés que l'une d'elles tirait du *tepsi*, grand bassin de cuivre que l'on bat avec les doigts. C'était un fort joli tableau que cette double file de danseuses s'éloignant, se rapprochant les unes des autres en mesure, et, quand elles

étaient près de se rencontrer, se glissant de côté par un mouvement rapide, donnant à la dérobée un baiser à leurs compagnes, puis se tournant vers celles qui étaient assises, leur tendant un mouchoir, et celles-ci le saisissant pour se précipiter au milieu de la danse. Alors les *tchembers*, ces légères étoffes blanches qui contiennent leur chevelure, les tchembers de s'en aller au cours de l'air qui les emportait, leurs cheveux de tomber en longues et ondoyantes boucles sur leurs épaules, et les éclats de rire de se mêler aux sons du tambour

Et ce jour-là, dans le bourg de Magula, d'autres bruits plus retentissants se mêlaient encore aux cadences du tepsi ; c'étaient les coups mesurés du *simadiri*, pièce de bois qui servait de cloche; c'étaient surtout les salves de mousqueterie que les jeunes garçons du village prodiguaient avec une ardeur toute martiale; aussi les entendait-on murmurer à chaque coup de fusil qu'ils tiraient :

— Oh ! pourquoi n'y a-t-il pas une balle dans ces fusils, et que ne sommes-nous face à face avec les Turcs !

C'était là un vœu cruel, criminel, un vœu de mort contre ses semblables; mais vous comprendrez ce cri de douleur et de colère lorsque vous saurez que dans la Grèce, esclave des Turcs, le moment de la naissance

d'un fils, moment qui aurait dû être tout de joie et de bonheur pour un père, devenait aussi pour lui un moment fatal, la première phase d'une anxiété de chaque jour, de chaque heure, de chaque instant. Tout enfant était, dès sa naissance, à la disposition du Sultan ; il lui appartenait : le maître pouvait le faire enlever par l'officier chargé de cette récolte de jeunes esclaves pour le service du sérail, et les parents ne pouvaient que gémir et frémir d'indignation dans leurs fers.

Chaïdos, la femme de Dimitri, versa donc des larmes sur la tête de son enfant, et ces larmes étaient à la fois douces et amères : douces, car elle remerciait ainsi le ciel du présent qu'il lui faisait ; amères, parce qu'elle pensait déjà au jour où le terrible aga, le recruteur des enfants, viendrait lui enlever son cher Poulo Nikolaïos. Ce dernier nom est celui qu'il venait de recevoir à l'église, de la bouche du vénérable papas Germanos, et, quant au nom de *Poulo*, ce mot signifie *enfant*, *fils*, en grec moderne, et Dimitri semblait, en le prononçant, dire avec orgueil : « Voilà mon fils par excellence, mon premier né. »

Aussitôt le baptême célébré, les danses avaient recommencé avec plus d'ardeur encore. Le tambourin de cuivre retentissait de coups plus pressés que

répétait, en quelque sorte, la terre battue en cadence par les pas des danseurs, et ces bruits allaient retentir faiblement dans les rochers du *Vouni tis Misitras*, l'ancien Taygète; hommes, femmes, jeunes filles, jeunes garçons, tout le monde oubliait dans les plaisirs l'oppression des Turcs, lorsque les danses cessèrent sur-le-champ. L'aga venait de paraître dans le bourg; il entra bientôt chez Dimitri, accompagné du *Naep*, juge subalterne établi dans Magula par le cadi de la ville.

— Il vient de naître ici un enfant? dit-il d'une voix impérieuse, — il faut que je sache son nom.

Dimitri balbutia un mensonge en rougissant; il frémissait de commettre, même par amour pour son nouveau-né, une faute dont ses tyrans étaient, après tout, responsables devant Dieu. Cédant à l'amour paternel, il essaya de dire que l'on se trompait, qu'il n'y avait point d'enfant nouvellement né dans la maison; mais il avait moins de courage pour mentir qu'il n'en aurait eu pour courir contre l'ennemi, et l'aga s'aperçut facilement qu'il hésitait et se troublait.

— Voyons, où est-il, cet enfant? que je l'inscrive sur les registres du *Kislar Aga* (chef du sérail).

— Eh bien, s'écria Dimitri en relevant la tête avec une noble fierté, comme s'il était soulagé d'un lourd

fardeau, — eh bien, je ne mens plus. Oui, j'ai un fils, Poulo Nikolaïos. Inscrivez-le, et puissiez-vous un jour avoir à vous repentir de sa naissance!

Pendant qu'il prononçait ces derniers mots, l'aga porta le nom de l'enfant sur son registre, sans qu'il parût entendre les menaçantes paroles du père irrité; et lorsqu'il fut dehors, Dimitri se livra à toute son indignation :

— Oh oui, je le répète, s'écria-t-il, j'espère que Poulo Nikolaïos sera plus heureux que ses ancêtres et qu'il verra se briser le joug de ses oppresseurs. Pauvre enfant! ajoutait-il en le couvrant de baisers, tu n'es donc déjà plus tout à fait à ta mère, à ton père!

Chaïdos, en répétant ces douloureuses plaintes, l'embrassait, le serrait contre son cœur, ou bien, en poussant un ardent soupir, appelait la colère du ciel sur les barbares qui lui enlevaient déjà son enfant. Touchante et sainte prière, elle devait être exaucée un jour.

Pleins de la noble et patriotique espérance qu'ils avaient exprimée sur le berceau de leur enfant, Dimitri et Chaïdos murmurèrent à son oreille des chants de guerre contre les Turcs: dès qu'il put les comprendre, et aussitôt qu'il lui fut possible d'articuler

quelques mots, ce fut pour chanter ces airs de la patrie. Cette mâle éducation des premières années de Poulo Nikolaïos préparait un défenseur dévoué au pays pour les jours de délivrance que Chaïdos et Dimitri espéraient, et, dès que Poulo Nikolaïos eut achevé sa cinquième année, le vénérable papas Germanos voulut fortifier cette éducation pour l'avenir par les souvenirs du passé. Germanos, prêtre instruit, connaissait à merveille l'histoire de la sage et belliqueuse Lacédémone; il commença tout aussitôt à l'enseigner à son élève devant les lieux mêmes où avait brillé l'héroïque liberté des Spartiates. En lui montrant l'Eurotas, le Taygète, le mont et le fleuve de Sparte, il lui nommait Lycurgue, Léonidas, Pausanias, Lysander; il lui racontait leurs actions glorieuses, et voyait avec joie étinceler alors les regards de Poulo Nikolaïos. D'après les conseils du vieux papas, Chaïdos n'avait jamais entouré de langes le corps de son enfant. — « Il aura plus tard assez de chaînes à porter, » — disait-elle en tournant vers lui un œil mouillé de larmes. Elle n'avait jamais souffert qu'il témoignât par ses cris la moindre peur dans l'obscurité ou la solitude, et l'avait habitué à la vie la plus frugale, à l'horreur de la gourmandise : de sorte que, libre de toute gêne, de toute

faiblesse, de tout mauvais penchant, il grandissait fort à la fois du corps et de l'âme.

Il accompagnait son père Dimitri dans toutes ses courses à travers les plus rudes défilés des montagnes, et, si le papas Germanos était appelé de nuit pour aller porter des secours à un mourant, Poulo Nikolaïos demandait comme une grâce à être près de lui. Chaïdos l'emmenait aussi quelquefois sur les rives de l'Eurotas, le Vasilipotamos d'aujourd'hui; et, tandis qu'il jetait à pleines mains du pain et des graines aux cygnes dont sont couvertes ses ondes, tout comme elles l'étaient au temps d'Homère, elle lui apprenait à être bon et charitable envers toutes les créatures de Dieu. Puis, si elle arrivait devant une de ces magnifiques forêts de roseaux qui bordent la limpide rivière, elle lui disait en l'embrassant que, lorsque l'aga viendrait, il fallait qu'il vînt se cacher dans ces fourrés impénétrables. A la pensée de se cacher, Nikolaïos rougissait comme à l'idée de quelque chose de honteux, et sa mère, tout en cédant aux craintes que lui inspirait la hardiesse de son enfant, éprouvait de l'orgueil à lui voir déjà tant de courage.

Il avait cependant achevé sa huitième année sans être remarqué par l'aga, lorsqu'un jour celui-ci,

passant dans le village, dit quelques paroles qui annonçaient qu'il le prendrait lors de sa prochaine récolte. On peut se figurer quelle fut dès ce moment l'existence de Chaïdos : elle n'osait plus quitter un seul moment son fils, elle n'avait quelques instants de calme que lorsqu'il était dans sa maison près d'elle, et lui, voyant sa mère si malheureuse à la pensée de la future visite de l'aga, il promit de se retirer, pendant le séjour de cet officier, dans une des cavernes qui se creusent en grand nombre sous le Taygète. Ces grottes, ces collines creuses, sont le produit des fréquents tremblements de terre qui de tout temps ont agité la terre de l'antique Péloponèse, la Morée, et bien souvent on a vu le vent, s'engouffrant dans ces cavités, les bouleverser de fond en comble.

Or, un matin, le papas Germanos était dans la maison de Dimitri, et, après avoir dit tout bas quelques mots à ce brave descendant des Spartiates, il avait ordonné à Poulo Nikolaïos d'adresser pour eux une fervente prière à la *Panagia*. La Panagia, la toute sainte, était une image de la Vierge placée dans la muraille, au fond d'une niche que supportait un fragment de bas-relief antique, entré dans la construction du rustique édifice, et ce bas-relief était

remarquable par son exécution, surtout en ce qu'il représentait une main armée d'un reste de glaive ; peut-être la main et le glaive d'un Léonidas, d'un libérateur du pays. Cette association d'une pensée religieuse et d'une action héroïque était comme un beau pronostic pour l'avenir.

La prière de Poulo Nikolaïos, à laquelle se joignaient Germanos et Dimitri, était à peine terminée, lorsque Chaïdos accourut tout effarée, et, prenant son enfant entre ses bras :

— Mon fils... mon fils... l'aga... Si tu m'aimes... cours vite dans la grotte... Hâte-toi... ou je dirai que tu ne m'aimes pas... Cours! oh! cours...

Poulo Nikolaïos n'avait pas en effet encore eu le temps de gagner son asile, quand le sinistre officier se présenta.

— Votre enfant, où est-il?

— Il nous a quittés.... nous ignorons...

Trop francs et trop loyaux, on le sait, pour mentir avec assurance, ils se troublaient, et l'aga, élevant la voix, allait insister, quand une voix plus imposante s'éleva soudain, la voix du tonnerre! Des roulements effroyables semblèrent faire bondir la terre émue. — En effet, bientôt le sol palpita pour ainsi dire, on entendit de tous les côtés des craque-

ments effroyables, et bientôt le bruit se répandit qu'une des croupes du Taygète avait été jetée sur la ville par cette grande convulsion.

L'aga, dont la famille habitait Misitra, s'était enfui pour la rejoindre sans plus songer à Poulo Nikolaïos; mais Dimitri et Chaïdos pensaient à leur enfant avec une indicible épouvante. Les cavernes du Taygète avaient à coup sûr été comblées! Il aurait fallu un miracle pour préserver Poulo Nikolaïos. Afin de le retrouver, lui ou du moins sa dépouille mortelle, son père et sa mère se mirent en chemin, courant, volant plutôt qu'ils ne marchaient : et pourtant, plus ils approchaient, plus ils se sentaient défaillir. Quel fut donc leur effroi quand de loin ils n'aperçurent plus qu'un affreux chaos de pierres et de terre éboulée là où était l'entrée de la grotte. Ils n'osaient en approcher de peur d'avoir une certitude bien sinistre, lorsqu'ils virent Poulo Nikolaïos accourir à eux, en disant :

— Dieu et la Panagia m'ont protégé.

En effet, quelques roches restées suspendues au-dessus de sa tête, comme une voûte, l'avaient protégé pendant la tourmente, et Chaïdos, en le serrant sur son cœur, n'exprimait plus qu'un vœu, c'était que son enfant fût également à l'abri des recherches de l'aga. Le ciel lui accorda encore cette grâce. L'of-

ficier ne revint point à Magula, et Poulo Nikolaïos était sauvé, pour cette année du moins!...

La mâle éducation de Poulo Nikolaïos continua donc : Chaïdos remarquait cependant que Dimitri et le papas Germanos étaient moins exclusivement adonnés depuis quelque temps à ce soin, qui jusqu'alors les avait entièrement occupés. Dimitri quittait de temps à autre ses montagnes du Magne pour se rendre à Patras ou dans le pays des Souliotes, et à son retour avaient lieu entre lui et le papas de longs et mystérieux entretiens pendant lesquels on voyait souvent les yeux du prêtre se tourner vers le ciel, les yeux de Dimitri s'enflammer et étinceler. Plus d'une fois, Chaïdos surprit Dimitri à fourbir son long fusil, ses pistolets, son yataghan, et, quand elle lui demandait dans quel but tous ces préparatifs, il répondait qu'il devait garder le silence.

Vers le milieu du printemps, ce silence fut rompu par un grand cri d'enthousiasme que poussa la nation grecque tout entière, de la Valachie et de l'Épire à l'Attique et à l'extrémité de la Laconie :

— *Aux armes! aux armes! Victoire à la croix!*

Un soulèvement général avait eu lieu contre le gouvernement turc. De toutes parts on disait que le ciel avait annoncé ce solennel mouvement par les

convulsions qui ébranlèrent l'année précédente toute la Morée, et cette conviction, dont la source était la pieuse croyance que Dieu est toujours et partout dans les événements de la terre, décuplait la belliqueuse ferveur des populations :

— Victoire à la croix! victoire à la croix! s'écriaient tous les Grecs. — Bientôt nous ne serons plus opprimés.

— Et les Turcs ne me prendront plus mon enfant!

Tel fut le premier cri de joie que la nouvelle de cette révolution sainte fit pousser à Chaïdos, pendant qu'elle pressait Nikolaïos entre ses bras : mais, pour arriver à cet affranchissement, il fallait s'attendre à de rudes épreuves, à des combats sanglants, et l'on apprit bientôt que des troupes arrivaient pour occuper et contenir le canton de Dimitri.

Cette nouvelle ne fit qu'exciter l'enthousiasme des habitants déjà sous les armes; et avec quelle ardeur ils appelaient le moment de s'en servir lorsqu'un jour le papas Germanos, après l'office divin, et se jetant à genoux, en élevant les bras au ciel, leur apprit que Grégorios, leur patriarche à Constantinople, avait été arraché de l'autel, massacré, traîné par toutes les rues à travers les ruisseaux et la fange, jus-

qu'au Bosphore où son corps avait disparu ! La population entière tomba le front prosterné, fit une courte prière, et, dans l'église, s'engagea par un solennel serment à ne plus courber le front sous les cimeterres qui avaient égorgé Grégorios.

Or, le lendemain matin, Dimitri était sous les armes, et, appuyé au débris de colonne antique que teignait en rose le soleil levant, attendait ses compagnons pour se mettre avec eux en marche contre les Turcs ; déjà l'on entendait le bruit lointain de leur approche, mais un bruit si faible encore, qu'il se confondait avec le murmure de la brise dans les pampres qui grimpaient le long de la colonne et allaient border de leurs riants festons le rustique toit de Dimitri et de Chaïdos. Toutefois les troupes arrivaient à marches forcées, et bientôt quelques coups de feu les annoncèrent. Les Grecs, de leur côté, se réunissaient :

— Allons, dit à Chaïdos son mari Dimitri en l'embrassant, allons ! adieu, femme; — adieu, toi aussi, mon petit Nikolaïos; à revoir, à revoir !

Mais Nikolaïos, en regardant le ciel et en frappant du pied la terre :

— Moi aussi je veux aller venger le patriarche Grégorios ! s'écria-t-il avec l'énergie que lui avait





Hadamard del

Imp. Godard Paris.

Le jeune grec veut aller combattre auprès de son père

inspirée Germanos en lui apprenant à imiter pieusement ses ancêtres.

Dimitri ne put résister à ses prières et le prit à côté de lui dans les rangs : Chaïdos, ne voulant pas se séparer de son mari, de son enfant, et aussi de la sainte cause, prit les armes en vraie Spartiate, et le papas Germanos bénit l'héroïque troupe au moment du départ.

Des histoires spéciales vous apprendront, mes enfants, par quels efforts d'héroïsme la Grèce reprit son antique indépendance, et parmi les mâles actions de Markos Botzaris et de Nikitas, vous pourrez apprendre les beaux faits par lesquels se signala Nikolaïos presque enfant. Quant à ce que je viens de vous raconter, poursuivit le capitaine Kernoël après quelques réflexions de l'auditoire ému, je l'ai appris de la bouche même de Poulo Nikolaïos, qui occupait, il y a quelques années, un poste important. Sa mâle éducation avait, vous le voyez, porté de beaux fruits : ses exploits dans la guerre entreprise pour reconquérir à la Grèce son nom glorieux lui valurent de bien bonne heure des distinctions honorables; le papas Germanos, attaché alors au palais, voyait avec orgueil la carrière qu'avait parcourue son élève. Quant à Dimitri et à Chaïdos, ils vivaient auprès de lui à

Athènes, jouissant de la paix qu'ils avaient conquise, mais tout prêts, les uns et les autres, à reprendre les armes, si l'on venait jamais les troubler dans leur beau pays, car ils pensaient, et ils en avaient donné la preuve, que, dans les jours où il faut défendre sa patrie, tout le monde est soldat, et que la population entière doit être alors une seule armée.



LE KOUROUKOUROU

-o-◇-o-

Lorsque le capitaine Kernoël eut pris quelques instants de repos, Jenny s'avança doucement vers lui, et, se jetant tout à coup dans ses bras :

— Voyez, grand-oncle, ce qu'il y a sur ma carte, il y a *Iles Marquises*.

— Tu lis bien, mon enfant : aussi vais-je faire honneur à ton billet en te racontant quelque chose de ce pays-là.

Il y a une trentaine d'années que je fis un très-long voyage, presque le tour du monde, et, après avoir doublé le cap Horn, j'étais allé relâcher à Valparaiso, ville dont le site est si charmant, que les Es-

pagnols, qui le découvrirent, le nommèrent *Val du Paradis*. Après un repos de deux mois sur cette douce et fertile terre du Chili, je remis à la voile pour aller à la Chine, en traversant l'océan Pacifique ; mais, dans cette immense étendue de mer, il était un point vers lequel se devait diriger mon attention, et qui m'était encore tout à fait inconnu. J'avais reçu, lors de mon départ de Brest des lettres closes pour ne les ouvrir que par les 27 degrés de latitude sud, et 111 de longitude ouest, et, en quittant Valparaiso, nous n'étions guère que par les 34 degrés. J'avais donc encore un assez long trajet à parcourir avant d'arriver au moment de connaître la nouvelle instruction dont j'étais porteur depuis plus d'une année.

Il n'est, à coup sûr, pas un de mes petits et même de mes grands auditeurs, qui n'eût plus d'une fois été tourmenté par un secret gardé si longtemps ; mais je ne suis pas moins convaincu que, parmi tous ceux qui m'écoutent, personne n'eût songé à dévoiler ce secret protégé par un cachet fragile. C'est que la confiance qui le met à notre merci, et la promesse que nous avons faite de le respecter, d'autant plus qu'il est plus absolument à notre discrétion, font de la frêle cire qui le tient caché, une barrière plus forte qu'une triple porte de bronze. Il est gardé par de si

vénérables sentinelles, la foi, la conscience, l'honneur !

Je l'avoue néanmoins, ces lettres closes sont quelquefois de rudes épreuves pour la curiosité. Afin de me préparer aux observations qui pourraient m'être ordonnées par ces mystérieuses dépêches, je me mis, dès que nous fûmes au large des côtes du Chili, à lire les grands voyages de découverte accomplis dans la mer du Sud, à partir de Mendana et de Quiros, jusqu'à Cook, la Pérouse et Marchand. Leurs narrations à la main, et vivant pour ainsi dire avec eux, je trouvais un charme bien vif à suivre les traces que, grâce à la science géographique, ont laissées ces grands navigateurs sur cet immense Océan où tout s'efface. Chaque latitude, chaque longitude, observée par moi, me montrait les pas d'un de ces hommes qui doivent être nos guides, lorsqu'un matin, ayant en vue la solitaire île de Pâques, nous reconnûmes que nous étions sous la latitude prescrite pour l'ouverture des dépêches. — Ayant réuni en conseil les officiers, je rompis le cachet sacré jusqu'alors, et nous apprîmes tous que nous étions chargés d'explorer attentivement l'archipel des îles Marquises qui étaient encore au moins à six cents lieues marines de la hauteur où nous nous trouvions.

Je lus donc spécialement tout ce qui concernait ce groupe d'îles, et enfin, après huit jours d'une navigation rapide, au nord-ouest de l'île de Pâques, la vigie signala une terre. Bientôt, en effet, nous aperçûmes distinctement des masses de rochers, des masses de verdure à l'horizon. Plus nous approchions, mieux nous pouvions distinguer les détails des côtes vers lesquelles nous poussait un bon vent. Des rocs d'une hauteur immense s'élançaient à pic au-dessus de la mer, et de quelques-uns des sommets les plus élevés nous voyions se dérouler de longues nappes d'eau limpide que coloraient les rayons du soleil couchant; on aurait dit autant de pièces de drap d'or flottant au vent. C'était là un spectacle admirable. Quant au bruit que devaient produire ces cascades en s'abîmant dans la mer, nous ne l'entendions pas, car un bon vent frais l'emportait loin de nous; et puis nous en étions encore éloignés. Nous ne pouvions donc espérer d'aborder aux Marquises avant la nuit; et tout ce qui nous fut possible, ce fut d'entrer, aux dernières lueurs du jour, dans une baie qui me sembla aussi sûre qu'elle était spacieuse.



Quant au paysage, nous dûmes remettre au lendemain matin le plaisir de l'admirer; tout étai plongé dans l'ombre. A part la rumeur incessante des

cascades, pas un bruit ne venait de terre, pas une lumière ne s'y montrait. Était-ce donc une île déserte que nous avions devant nous, ou plutôt les habitants de cette contrée, plus sages que nous, allaient-ils se livrer au sommeil aussitôt que le soleil s'éteignait et que la nuit étendait ses doubles rideaux? Le soleil qui disparaît, c'est l'heure naturelle du couvre-feu : aussi voyons-nous tous les animaux l'observer comme une loi de nature; mais, par la même raison, dès que le soleil revient éclairer leurs nids ou leurs tanières, ils se lèvent, rugissant ou chantant un hymne au Créateur.

Comme j'avais la volonté d'être debout dès le point du jour, le lendemain, je m'étais retiré, et je me couchais lorsque j'entendis l'homme de quart pousser un cri, j'accourus sur le pont et n'eus pas besoin de demander quel était le motif de cet appel. Le rivage n'était plus ni silencieux, ni ténébreux, ni solitaire. Des torches allaient, venaient, de droite, de gauche, lentement, et comme en cadence : il était évident que les personnes qui les portaient exécutaient une danse lente et solennelle. La mesure était marquée par une musique étrange, une succession de frappements sourds, de frappements éclatants et secs, tels que nous en tirons en appliquant avec force nos mains

l'une contre l'autre, soit que nous laissions entre elles un vide, en recourbant la paume, soit qu'elles se choquent à plat. J'appris le lendemain qu'en effet tels étaient les instruments des sauvages de ces îles, instruments simples et naturels s'il en fut.

Quelques chants lents et monotones alternaient avec la singulière harmonie. Quel était le but d'une telle scène à cette heure? Ce ne pouvait être un divertissement, en l'absence du soleil, en l'absence de la lune si radieuse dans ce climat. Était-ce donc une cérémonie religieuse? Bientôt les torches se réunirent sur un seul point, et soudain je vis jaillir de terre une grande flamme blanche sur laquelle se dessinait devant l'objectif de ma lunette d'approche une procession de noires silhouettes d'hommes de haute taille, évidemment nus, mais dont les coiffures étranges formaient soit d'énormes chapeaux à cornes, soit des éventails, soit des casques. Puis, après un long défilé de ces ombres, dont la marche était toujours réglée par les battements de mains dont j'ai parlé tout à l'heure, une figure colossale, — était-ce un homme, une femme? — s'arrêta devant la flamme. Le vent faisait ondoyer le feu, agitait en même temps le manteau qui enveloppait cette sorte de fantôme et les tresses qui tombaient de son front roulaient sur

ses épaules comme des serpents. Un silence si profond s'établit alors, que je pus entendre un rauque murmure de mots évidemment étrangers à la douce et caressante langue des îles de la mer du Sud. Devant cette grande ombre se dressaient deux autres formes humaines dont l'une semblait tenir un objet que je ne pouvais distinguer : puis, après une autre danse lente et solennelle autour de ce groupe, nous entendîmes un grand cri que répétèrent les échos ; puis les voix se turent, les flambeaux s'éteignirent, et tout fut silence et nuit comme auparavant.

Quelle cérémonie venait donc d'avoir lieu ? Le bûcher nous avait d'abord fait frémir en nous donnant la pensée que ce pouvait être un festin d'anthropophages ; mais, rien n'ayant ensuite justifié nos terreurs, nous renoncions à deviner le but de la scène nocturne qui venait de se passer devant nous, et, remettant au lendemain matin pour satisfaire, s'il était possible, notre curiosité, chacun de nous allait se retirer, hormis les hommes de service, lorsque se fit entendre le suave et plaintif roucoulement d'une tourterelle.

— Kouroukourou ! kouroukourou !

Ces mélodieux gémissements venaient précisément du point où, tout à l'heure, se passait l'étrange cé-

rémonie que nous avions entrevue. Cette coïncidence attira nécessairement notre attention sur ce fait assez simple. Les soupirs de la tourterelle vont si bien avec ce que la nuit a de grave et de solennel!

— Kouroukourou! kouroukourou!

Ces huit syllabes, sans cesse répétées, me rappelèrent que tel était le nom d'une charmante tourterelle de la mer du Sud, nom essentiellement imitatif du chant de l'oiseau. C'est ainsi que s'est formé le nom de notre coucou.

Le lendemain matin, lorsque je revins sur le pont, dès l'aube du jour, la première chose que je remarquai ce fut le roucoulement du kouroukourou, toujours venant du même point, et les hommes de quart me dirent qu'il n'avait pas cessé un seul instant de la nuit. Mon regard se porta donc tout d'abord de ce côté; mais je ne voyais rien encore qu'une masse confuse de verdure et de rochers. Il n'y avait de bien distinct à l'œil que les hautes montagnes nues que frappaient les premières lueurs de l'aube, et les cascades tombaient blanches comme des nappes de lait. Par degrés, les sommets des collines, les torrents, les hauts arbres, se colorèrent d'un rose de plus en plus vif; puis mille oiseaux, s'élançant de leurs nids, et courant de liane en liane, voletant des cocotiers

aux arbres à pain, des bananiers aux hibiscus en fleur, déployant leurs ailes bleues, vertes, rouges, oranges, éclatèrent en un chant universel de joie et de reconnaissance envers le Dieu qui leur rendait le jour.

Le chant plaintif de la tourterelle kouroukourou continuait toujours de sortir du fond d'un vaste ficus, et j'aperçus bientôt, en dirigeant ma longue-vue, ses ailes vertes, sa jolie tête violette, son gracieux corps d'une blancheur éblouissante, et le collier semé de taches rouges et blanches qui s'étend sur son cou en forme de guimpe ; puis, mon regard descendant, que vis-je ?

Un enfant ! un enfant nouveau-né, exposé au pied de l'arbre !

C'était donc là le but de la cérémonie de la nuit !

Et dans quelques heures une des plus hautes marées de la saison allait prendre dans ses vagues ce pauvre petit innocent, et il était inévitablement perdu !

— Il faut sans retard aller à terre pour sauver cet enfant, dis-je au lieutenant qui était près de moi.

— Il n'y a pas moyen d'aborder à cette partie du rivage, me répondit-il. Voyez ces brisants qui hérissent la côte.

— Il faut aller gagner cet autre point, dit le pilote en montrant à quelques encâblures de nous une plage unie et abordable.

Nous jetâmes la chaloupe en mer, et je voulus y descendre le premier.

Les insulaires s'étaient, comme nous, levés avec le soleil, et, dès qu'ils nous aperçurent, ils se lancèrent, les hommes dans leurs pirogues, les femmes à la nage, car les canots leur étaient alors *tabou*, c'est-à-dire défendus. Tous les naturels nous apportaient des provisions de cocos, de fruits d'arbre à pain, d'yams; mais, sans nous arrêter à les examiner en ce moment, nous faisions force de rames vers la terre, dans l'espoir que nous arriverions assez à temps pour sauver l'enfant ainsi exposé à une mort certaine. C'est en vain que je m'efforçais de me faire entendre des naturels soit par des signes, soit par quelques mots malais que je leur adressais. Je tendais sans cesse la main du côté où était l'enfant abandonné, je cherchais à suppléer par le geste à l'impuissance de la parole : ils ne comprenaient pas. Oh! je ne sentis jamais plus vivement qu'alors combien il est important pour l'homme de lever, autant que possible, les barrières qui le séparent de ses semblables, en apprenant autant de langues qu'il le peut.

Enfin, notre chaloupe prit terre au milieu d'une foule curieuse déjà amassée sur la plage, et qui s'accroissait à chaque instant des hommes, des femmes qui sortaient çà et là des cases cachées dans la forêt de cocotiers. Cette réunion étrange de corps tatoués, des figures les plus bizarres, de têtes coiffées d'énormes chevelures taillées en casques ou en sortes de bonnets à poil, ces éventails immenses de feuilles de cocotiers, ces *patou-patou* ou casse-têtes ornés de petites statuettes de bois et d'os, fétiches qu'ils appellent *Eatouas* ou divinités, tout cela aurait entièrement captivé mon attention si je n'avais toujours entendu le roucoulement lointain du kouroukourou qui me rappelait l'enfant exposé sur le rocher, la mer qui allait bientôt l'engloutir et le porter aux requins, si abondants sur ces côtes.

Je redoublais donc de gestes, de signes; je parlais, je priais comme si je pouvais être entendu : mais, au lieu de me répondre, les naturels m'offraient à acheter leurs éventails, leurs armes, et, par conséquent, leurs fétiches, leurs dieux, qui en font l'ornement. On ne me comprenait pas. J'étais au désespoir. Tout à coup, ô bonheur!... j'entends à côté de moi une voix qui s'élève :

— *You are a Frenchman, sir?*

On me demandait si j'étais Français. Je me retourne, et que vois-je! Un homme un peu moins brun que les autres, mais tellement couvert des sillons bleu foncé du tatouage, qu'il était impossible de distinguer la véritable couleur de sa peau, et ce fut avec hésitation que je répondis à sa question par une question pareille :

— Et vous! vous êtes Anglais? — *And you, you are an Englishman?*

Il me répondit affirmativement; m'apprit comment il se trouvait à Nouka-Hiva depuis plusieurs années, y ayant été abandonné pour un grave manquement à la discipline. Tandis que nous nous entretenions ainsi, les indigènes nous entouraient, ébahis de voir que nous nous entendions, nous si disparates par le costume. Le récit de l'Anglais, plein d'intérêt sans doute, m'aurait enchanté en toute autre circonstance; mais cet enfant abandonné, ce pauvre petit être que la mer allait prendre pour le livrer aux requins! J'interrompis sa narration pour lui raconter, aussi brièvement que possible, la scène de la nuit et ce que nous avions vu ce matin; puis je le priai de ne pas laisser périr la malheureuse créature de Dieu.

Je croyais qu'il aurait suffi de ce simple récit pour

que l'Anglais courût avec moi vers le lieu où était exposé l'enfant; mais il me retint au contraire d'un air épouvanté.

— C'est le Natikaha, le sorcier, qui a déclaré cette nuit que cet enfant était né sous une mauvaise étoile et qu'il devait être livré à la mort; le Natikaha a dit : « Meurs! puisque les Eatouas t'abandonnent. » Gardons-nous bien d'offenser le Natikaha en contrevenant à ses ordres.

Je lui témoignai mon étonnement de voir que lui, homme civilisé, élevé dans les principes purs et éclairés du christianisme, il pût croire aux barbares rêveries des sauvages et répéter avec eux que tel enfant était né sous une mauvaise étoile, comme si dans les étoiles, ces magnifiques créations de Dieu, il pouvait y avoir quelque chose de mauvais; comme si l'homme était capable de rien découvrir de l'avenir d'un enfant dont le Créateur seul connaît tous les jours depuis le premier jusqu'au dernier.

— Quand vous étiez en Angleterre, dis-je alors, vous ajoutiez donc foi aux prédictions des diseurs de bonne aventure, à ces sottises que débitent aux dupes des fripons ignorants, pour leur prédire fortune, contentement, richesse, lorsque eux-mêmes, prétendus sorciers, ils meurent de chagrin et de mi-

sère? C'est ainsi que Dieu châtie leur impiété.

A force de multiplier les arguments qui me semblèrent les plus irrésistibles, j'avais décidé l'Anglais à me suivre vers le lieu d'où le roucoulement du kouroukourou arrivait toujours à mon oreille, quand la foule menaçante, rendue furieuse par cette passion, aussi redoutable qu'absurde, le fanatisme, la foule, semblant deviner mon projet, se précipita devant moi en criant avec des rugissements de tigre :

— Tabou! tabou!

Les casse-têtes étaient levés, les yeux des hommes et même des femmes flamboyaient d'une manière effrayante au milieu des cercles dont les avait entourés le tatouage, et plus je cherchais à avancer du côté de l'enfant abandonné aux flots, plus la population devenait menaçante.

Et, aux cris effroyables de ces barbares se mêlait le plaintif roucoulement du kouroukourou, les sanglots d'une femme appuyée à un cocotier, — Ce devait être la mère; — et j'entendais avec terreur le grand bruit de l'Océan qui montait.

Pouvais-je rester sans énergie devant une résistance qui m'interdisait de faire le bien? Après avoir vainement tenté de les haranguer par la bouche de l'Anglais, qui parlait leur langue à merveille, et de

leur faire comprendre ce qu'il y avait d'atroce et d'insensé dans la coutume à laquelle ils obéissaient en ce moment, je me précipitai pour courir vers l'innocente victime de la superstition.

— Tabou! tabou! s'écrièrent de nouveau les insulaires.

Et déjà les pierres étaient dirigées vers moi, les *patou-patou* suspendus sur ma tête, lorsque tout à coup ce menaçant tumulte s'apaisa. Un homme de haute taille, dont le tatouage représentait un étrange enlacement de requins et de fleurs, apparut en se drapant avec majesté dans un manteau du plus resplendissant écarlate; c'était le roi Tappéga. Autour de lui marchaient quelques vieillards, tous nommés *Eatouas*, c'est-à-dire *Dieux*, comme si la vieillesse était une divinité; et, en effet, l'expérience fait souvent qu'un vieillard est, pour un jeune homme inexpérimenté, un dieu qui le protége.

Je m'élançai vers le roi et vers ces vieillards en leur montrant la femme qui pleurait, en leur faisant écouter le roucoulement du kouroukourou, en leur désignant du doigt le point dont on m'interdisait l'approche. Mon interprète, l'Anglais, dit quelques mots au roi, et celui-ci, précédé des vieillards, nous ouvrit le chemin. — Nul n'osa plus chercher à arrê-

ter notre marche, et la malheureuse femme que j'avais vue pleurer, qui pleurait toujours, nous suivit d'un pas chancelant.

Après une minute ou deux de chemin à travers l'herbe la plus épaisse qui nous montait jusqu'aux genoux, nous arrivâmes près de l'endroit où était l'enfant. J'apercevais les énormes branches du ficus; mais, en même temps, je remarquai avec terreur que les vagues avaient presque entièrement couvert les brisants qui nous empêchèrent d'aborder directement la côte. Une minute encore, et c'en était fait du pauvre innocent! Les lames arrivaient avec une rapidité doublée par le vent, qui les poussait du large, et le kouroukourou poussait un gémissement plus plaintif encore, et la pauvre mère pleurait à chaudes larmes.

Le roi, apercevant le mouvement que j'avais fait pour saisir l'enfant, s'écria : *Tabou! tabou!* Il venait de m'arrêter le bras, comme si je voulais toucher un objet sacré, lorsque, de l'autre main, je lui montrai le kouroukourou dans les branches, le nouveau-né au pied de l'arbre, et au-dessus de nous le ciel. Ce rapprochement le frappa. Son œil prit tout à coup une expression de bonté et de tendresse : il s'avança lui-même vers l'enfant, au moment où une lame fatale

allait le prendre, et, voyant la pauvre mère en pleurs, il le lui mit entre les bras.

— Et qui sait, poursuivit le capitaine Kernoël, qui sait si cet enfant, devenu homme aujourd'hui, ne sera pas, pour les Français à présent établis dans ces îles, un utile auxiliaire, et s'il n'aura pas la plus longue vie, la plus belle destinée, quoique le Natikaba, après avoir tiré, comme on dit, sa bonne aventure, l'ait déclaré digne de mort pour être né sous une mauvaise étoile?



LE RÊVE DE SIAO-YANG.

Pendant le récit qui précède, et surtout à mesure qu'il avançait vers la fin, Marie avait montré beaucoup plus d'impatience que d'attention. Pour en être convaincu, il suffisait de voir ses petits pieds s'agiter plus qu'à l'ordinaire, et ses doigts mignons froisser le billet qui lui donnait droit à entendre ensuite une histoire sur la Chine, la Chine, ce pays de merveille et d'ébahissement pour nous autres Européens, petits ou grands. Marie eut cependant assez d'empire sur elle-même, assez de politesse, pour ne pas interrompre son grand-oncle; mais, à peine eut-il fini, qu'elle s'élança pour réclamer de lui le payement de sa nouvelle dette.

— Et en quittant les îles Marquises, grand-oncle, vous vous êtes trouvé en Chine ?

— De quel train tu vas, mon enfant ! Il n'y aurait ni waggon, ni goëlette à vapeur, ni ballon, capable de te suivre. Mais l'intelligence, la pensée, l'imagination, ces œuvres de Dieu, font ce que jamais ne feront les travaux les plus parfaits de l'homme le plus civilisé, et, grâce à elle, me voici, en un clin d'œil, dans la rivière de Canton ; je descends à terre, je suis reçu chez le riche négociant Siao-Yang, et, au bout d'un mois de visites mutuelles de chaque jour, il est devenu mon ami intime, au point que..... Mais il me semble, en vérité, que je parle d'une époque présente, tant mes souvenirs sont frais et vivants, et cependant il y a près de trente ans que ce que je vais raconter avait lieu. C'est le cas, ou jamais, de parler au passé.

J'étais donc à l'ancre dans la rivière de Canton, lorsqu'un matin, je vis arriver à mon bord, entre deux grands domestiques armés de bambous, le petit Yn-Ty, petit-neveu du négociant Siao-Yang, orphelin qu'il avait pieusement recueilli. Cet enfant, soit dit entre parenthèses, n'avait jamais pu me regarder coiffé de mon chapeau à cornes, sans se pincer les lèvres et finir par éclater de rire; je le lui pardon-

nais, car cette coiffure est singulière, je le reconnais bien. Je lui pardonnai donc ce matin-là encore une petite velléité de se moquer de mon grand chapeau. sauf à lui adresser le lendemain quelque réprimande sur cette mauvaise habitude de rire de tout, qui devient indomptable si elle n'est arrêtée de bonne heure; mais il fallait être indulgent en ce moment, car Yn-Ty était un messager de fête. C'est ce qu'il m'apprit en me remettant un grand papier rouge plié en douze, d'une certaine façon, qui suffit pour m'apprendre que j'étais invité à une cérémonie nuptiale, le mariage de Yen-Tang, le fils de Siao-Yang, avec Kia, la plus belle fille de Canton, disaient les uns, la plus laide fille de la province, disaient les autres, et aucun d'eux ne l'avait vue très-probablement. C'est ainsi que l'on juge assez souvent dans le monde.

Quand ce n'eût été que pour être arbitre entre deux avis aussi opposés, j'aurais accepté bien vite. Je promis donc que je me rendrais à l'invitation, et Yn-Ty en porta à Siao-Yang l'assurance expresse, contenue dans une lettre que j'écrivis, ou plutôt que je peignis de mon mieux sur papier rouge. Je demandais en même temps à Siao-Yang, s'il n'y aurait pas de l'indiscrétion à lui présenter un jeune élève de marine que j'avais à mon bord, et que son père

avait recommandé à mes soins. Mon ami le négociant chinois m'autorisa à amener avec moi ce jeune homme, et, à cet effet, un billet rouge, tel que le mien, lui fut apporté le soir même. Ah! combien j'eus à regretter d'avoir sollicité pour lui cette faveur!

Le lendemain matin, nous descendîmes de bonne heure à terre pour nous rendre chez le négociant Siao-Yang, dont la demeure était assez éloignée, et plus nous avancions, plus s'animait la ville aux rayons du soleil, qui s'élevait sur l'horizon. Il faisait étinceler les perches vernies ou dorées au sommet desquelles flottaient, à la brise du matin, les pavillons qui servent d'enseignes. Le vernis des tuiles jaunes et vertes des toits scintillant sous le soleil les faisait ressembler à des feuilles d'or ou au feuillage des bois mouillés par l'orage. Les marchands ambulants commençaient leur tournée; le marchand de gâteaux agitait son carillon, le boucher allait dandinant ses cages pleines de jeunes chiens en vie, et le jardinier faisait admirer de maison en maison ses roses ou ses camellias, tandis que des barbiers rasaient en plein air leurs pratiques de plus en plus nombreuses.

N'eussé-je pas connu la demeure de Siao-Yang, l'explosion des pétards et des boîtes me l'eût suffisamment indiquée de loin, et, de plus près, ce fut la

foule qui se pressait autour de sa porte. J'avais recommandé à mon compagnon d'imiter en tout point mes salutations et mes révérences, choses si importantes à la Chine; et cette étiquette n'est point si ridicule qu'elle le paraît au premier abord : c'est en observant ainsi les formes de la politesse et ses démonstrations extérieures que l'on conserve les bonnes coutumes et les mœurs transmises par les ancêtres.

Mon compagnon obéit à mes recommandations avec fidélité, et, après avoir remis nos billets aux domestiques armés de fouets et de bambous, nous franchîmes le seuil d'une vaste salle dans laquelle se trouvaient beaucoup d'hommes qui gardaient le silence le plus profond. A voir leurs yeux dirigés vers une porte, on devinait aisément qu'ils attendaient quelque chose de ce côté, et, en effet, bientôt apparut une double file d'hommes et de femmes, marchant lentement : c'était toute la famille du marié. Alors ces deux files entrèrent dans une petite pièce ouverte devant nous, une chapelle, la chapelle des dieux domestiques, la chapelle des ancêtres, auxquels les Chinois viennent, en pliant le genou, annoncer tout ce qu'ils sont sur le point d'accomplir de plus ou moins important pour la famille

Ce culte des âmes des ancêtres, c'est toujours l'a-

doration de Dieu, puisque les âmes émanent de lui, et rien n'est plus propre à conserver les mœurs d'une nation que ces communications respectueuses de chaque famille avec ses pères. Comment oserait-on faire quelque chose de mal, lorsqu'on est convaincu que les aïeux sont là qui voient et entendent tout? Comment oserait-on commettre une action que l'on aurait honte de venir révéler devant la chapelle des dieux domestiques?

Il n'y avait rien que d'honorable dans l'alliance que contractait le fils de Siao-Yang; aussi, après avoir écarté d'une main respectueuse les voiles qui couvrent certaines tablettes creuses sur lesquelles sont écrits les noms des ancêtres jusqu'à la quatrième génération, le père de famille prit une poignée de parfums sur l'autel, et, fléchissant le genou, la jeta dans une urne pleine de charbon ardent. Alors, au milieu du nuage embaumé qui se répandit dans la chapelle, on vit toute la famille se prosterner devant les âmes des aïeux, ensuite Siao-Yang, prenant une longue feuille de papier rouge, sur laquelle un discours était écrit en lettres d'or, se mit à le lire pour annoncer le mariage de son fils Yen-Tang, avec Kia, la fille de Tay-Chun.

Siao-Yang en était à la moitié de sa harangue, pro-

noncée du ton de l'emphase, et accompagnée de gestes multipliés, lorsque, au milieu de l'attention la plus respectueuse de la famille et de l'assistance, se fit entendre d'abord ce son étrange que produit le rire auquel les lèvres pincées ferment le passage, et qui prend le parti de sortir par le nez; puis, à ce bruit, succéda l'éclat le plus bruyant Quel scandale! Tout aussitôt Siao-Yang, la famille, l'auditoire, de se retourner avec une véritable terreur causée par tant d'impiété, et de signaler comme coupable l'élève que j'avais amené avec moi. Les voiles des âmes des ancêtres furent tout aussitôt rabaissés sur les tablettes, et le brasier de parfums s'éteignit sur-le-champ.

Vous pouvez juger de l'embarras dans lequel j'étais, et quelles demandes de pardon il me fallut prodiguer au nom de l'étourdi, qui avait pris la fuite en voyant l'indignation de l'assemblée. J'obtins cependant que l'on aurait égard à sa jeunesse, à son ignorance des usages, et que l'on ne poursuivrait pas plus loin l'affaire.

De nouvelles détonations de pétards et de boîtes mirent fin à ce débat, en annonçant quelque chose de nouveau : c'était la troupe des porteurs de cadeaux, qui venaient chargés de seize paquets de fruits pour le futur, auquel sa belle-mère envoyait en outre, avec quelques menus présents, des pepins

de citrouille séchés au soleil. Vous penserez peut-être que parmi tous les riches cadeaux celui-ci était bien insignifiant. Il avait, au contraire, une signification très-positive : chacun de ces grains valait une somme d'argent que le futur était tenu de payer au beau-père.

La présentation de ces cadeaux sembla avoir fait oublier la scène de tout à l'heure. Cependant Siao-Yang paraissait toujours sombre, pensif, et aucune des autres cérémonies, telles que l'envoi des présents à la mariée, et la consultation des astrologues pour connaître le jour le plus favorable à la noce, rien ne put distraire Siao-Yang et le tirer de la sombre préoccupation que lui causait la sottise de mon étourdi d'élève.

Aussi, le lendemain matin, la première démarche que je fis, ce fut une visite à Siao-Yang, pour le prier de pardonner à ce coupable jeune homme, que j'avais rudement admonesté en rentrant la veille à bord. Pendant mes explications et l'expression de mes regrets, j'avais vu Siao-Yang soupirer presque continuellement en levant les yeux au ciel, et quand j'eus fini :

— La Chine est perdue ! s'écria-t-il. Plus de respect pour les coutumes établies, malgré le précepte

de notre divin maître Koung-Fou-Tsee (Confucius). Plus de vénération pour les choses anciennes! plus de culte pour les ancêtres! C'est votre faute, à vous autres barbares!

Je cherchais à justifier un peu mes compatriotes, ces barbares Français, lorsque Siao-Yang dit avec un long soupir :

— J'ai eu cette nuit un si épouvantable rêve!...

Il était bien digne de l'homme qui croyait aux astrologues de croire aux songes : toutefois je lui demandai quel était ce rêve si effrayant.

« — Je m'étais, reprit-il, couché à la chute du jour, tant la journée m'avait accablé de fatigue, lorsque, après une heure d'insomnie, je m'endormis péniblement. Tout à coup le génie des songes dévoila son prophétique théâtre devant mes yeux, et voilà que j'étais à Nanking, la ville impériale du Sud, au milieu d'une foule immense, assemblée sur la grande place. Hommes, femmes, enfants, chacun avait le regard tourné vers le levant, où l'on s'attendait à voir poindre le jour, car la nuit venait de s'accomplir. Le soleil aurait déjà dû être sur l'horizon, et il faisait tout à fait nuit encore. Quelle effrayante merveille! Pas une trace de l'aurore, ni même de l'aube, au point de l'horizon qui, la veille, à la même heure,

était si lumineux. Rien que ténèbres. Chaque minute qui s'écoulait était une horrible angoisse. Quelque dragon de l'air avait-il englouti le soleil? le monde allait-il finir?

« On ne pensait plus à travailler, à manger, à vivre. N'allait-on pas mourir? Cette obscurité n'était-elle pas le prélude d'une catastrophe imminente? Nous étions tous prosternés la face contre terre et ne quittions cette attitude d'effroi que pour regarder le levant. Il était toujours noir comme un antre. Douze heures se passèrent ainsi, lorsque l'un des assistants s'écria :

« — Voici l'aube! Voici l'aurore!

« C'était vrai : l'Orient prit la teinte d'un blanc pur, puis il devint rose, carmin, orangé; le soleil allait paraître : ainsi nous avions eu deux nuits de suite. Fut-il jamais plus étonnant phénomène?

« — Mais, dit quelqu'un avec l'accent de l'épouvante, le soleil se levait l'autre jour à ma gauche, et voici qu'il se lève à ma droite, au côté tout opposé. Il revient par où il est parti! Qu'allons-nous devenir après un tel bouleversement?

« Ce que nous allions devenir! Je le sus bientôt. Nous étions devenus Anglais, Français, Européens, barbares. Tout était bouleversé. Les pagodes n'étaient plus en même temps des hospices ouverts aux voya-

geurs, des lieux de prière et d'hospitalité à la fois; le jour, en se changeant en nuit, avait fait du noir, au lieu du blanc, la couleur du deuil; plus de boutons divers à nos bonnets; plus de parasols, distinction des rangs; mais partout des chapeaux comme les vôtres, des épaulettes d'argent ou d'or et des habits à queue.

« Il avait donc sufti que le soleil se levât à droite, pour que la droite devînt la place d'honneur, contre nos coutumes immémoriales, et au déshonneur de la gauche, jusqu'alors si vénérée. Adieu nos élégantes barbes, épilées avec soin! Je ne voyais plus que des barbes épaisses comme les crinières des lions, et les Chinois dégénérés ne trouvaient plus de saveur exquise à la chair des jeunes chiens. Tout était absurde, impie : on ne faisait plus part aux aïeux de ce qui se passait dans les familles : les filles donnaient de l'argent pour se marier, au lieu d'en recevoir; j'admettais dans la chambre conjugale, je présentais même à ma femme un officier anglais, devant lequel Yn-Ty fuyait avec terreur, lorsque... »

Siao-Yang en était là du récit de son rêve, lorsqu'une explosion de pétards sembla le réveiller en sursaut, le ramener de Nanking à Canton, et de la fantastique vie des rêves dans la vie très-positive de

ce bas monde. Ce bruit joyeux annonçait les entremetteurs du mariage, qui venaient déclarer à Siao-Yang que les dieux domestiques de la famille de la fiancée acceptaient le jour fixé pour la noce, le lendemain ; le futur, Yen-Tang et Siao-Yang, son père, m'y invitèrent, mais en me recommandant expressément de ne pas amener ce jeune barbare qui avait eu l'impiété de troubler par ses rires leurs rites les plus saints.

— Ah ! nous verrons si la future Kia est belle ou laide, se dirent les invités, et se répéta Yen-Tang, le futur, qui ne la connaissait pas plus que nous.

Or, dès le lendemain matin, tandis que nous nous réunissions chez Siao-Yang, dont la maison était, comme la veille, illuminée de cierges rouges, de couleur sacrée, Kia procédait à sa toilette. Suivant un usage dont je parle seulement par ouï-dire, elle revêtait un immense chapeau qui, enveloppant la tête et cachant la figure, lui tombait circulairement jusqu'à la taille, puis elle montait dans un palanquin que l'on ferma ensuite à clef.

Les éternels pétards annoncèrent bientôt à Yen-Tang l'approche de sa fiancée Kia, et lui, courant avec précipitation vers le palanquin, comme s'il se disait : « Je vais voir si elle est belle ou laide, » reçoit la clef

du palanquin nuptial. Il l'ouvre, mais, ô stupeur ! ô désappointement ! il ne voit autre chose que cet énorme chapeau que vous savez, et qui resta sur la tête de la mariée pendant tout le repas nuptial. Vous comprenez bien qu'ainsi affublée il lui était impossible de rien manger des potages de grenouilles, des nids d'hirondelles ou des queues d'éléphants que l'on servit avec un luxe tout oriental. La situation de la pauvre Kia était vraiment grotesque, si elle avait faim surtout, et je bénis alors le ciel de ce que mon impitoyable rieur n'était pas là. C'était un grand bonheur pour moi, mais pour lui ce fut le chagrin le plus vif. Ne pas avoir assisté à ces bizarres et curieuses cérémonies, et cela par sa faute, il ne pouvait recevoir une plus frappante leçon; aussi je suis bien certain qu'il ne lui arriva plus de perdre son sérieux, même devant les scènes qui nous semblent les plus ridicules, parce qu'elles ne sont pas dans nos usages, et il eut raison, car se railler des coutumes d'un pays que l'on visite, c'est se rendre indigne de l'hospitalité que l'on y reçoit.

Enfin, après le dessert, Yen-Tang, Kia et les deux familles se rendirent devant l'autel des dieux domestiques. Là, le chapeau colossal de Kia fut enlevé, et le marié put voir si sa femme était laide ou belle.

Appelés tous ensuite, suivant l'usage, à venir défiler devant les deux époux et à dire franchement chacun son opinion sur l'épouse, il y en eut dix d'entre nous qui la proclamèrent belle, autant qui déclarèrent, sans le moindre ménagement, qu'elle était laide, et moi, je conclus de là qu'elle n'était ni bien ni mal.

J'aime à croire que le ménage fut heureux, et que le mauvais rêve de Siao-Yang ne fut pas de sinistre présage. Cependant, depuis que je vois la Chine en relation de guerre ou de paix avec les Européens, je me rappelle souvent avec inquiétude pour le *Céleste Empire* le songe du brave négociant de Canton.



A LA CAMPAGNE

Le lendemain, toute la famille du capitaine Kernoël alla, grands et petits, passer vingt-quatre heures dans une fort belle propriété que possédait, à deux myriamètres de Paris, un des fils de notre brave marin. On y était arrivé pour le moment du déjeuner, auquel une réunion de trente convives de tous les âges fit merveilleusement honneur ; puis, un soleil admirable, un soleil d'été au début du printemps, appela, dès le dessert terminé, chacun des membres de la joyeuse réunion dans les allées du jardin, déjà bordées de fleurs, dans les allées du parc, que déjà couvrait à demi un gracieux voile vert.

Dans cet immense enclos, tous les fils, neveux ou cousins là présents avaient chacun un petit coin de terre, où ils passaient leurs jours de fêtes, leurs jours de vacances, à bêcher, à planter, à semer, à arroser, et ces jardins faisaient connaître à merveille les goûts, les penchants, les aptitudes des jeunes cultivateurs. Tel tirait parti de son terrain avec une économie de très-bon augure, et ne laissait pas un coin de terre inoccupé; tel avait semé et planté sans ordre, sans calcul, et l'on voyait nettement par son horticulture l'étourderie et le désordre dont il était largement pourvu. Celui-ci se tenait avec rigueur dans les limites de son petit domaine, et n'eût pas empiété de la largeur d'un doigt sur les terres du voisin : c'était un homme probe et juste qui se révélait; tandis qu'au contraire celui-là se montrait envahisseur de plates-bandes, ambitieux, conquérant. Or celui-là était, par excellence, Edmond, petit brun à l'œil vif et à l'air résolu.

— Ah! s'écria-t-il au moment où passait le capitaine Kernoël, et en montrant le poing à son voisin, ah! tu ne veux pas me donner ce coin-là! Eh bien, je te chercherai querelle, et puis je te battrai tant, qu'il faudra bien que tu me le donnes. Tu verras... tu verras... je te déclarerai la guerre...

— Vraiment! dit le capitaine, qui s'était arrêté pour entendre cette déclaration formidable. Vraiment! tu lui feras la guerre pour avoir son bien! Ce que tu feras là est fort mal, Edmond : sais-tu bien que ce sera tout simplement un vol à main armée, comme en commettent les.....

L'allocution de M. de Kernoël, qui allait sans doute aboutir à une histoire, fut interrompue par des cris perçants, de ces cris de colère qui font que la voix humaine devient sauvage comme celle du singe. Une petite-nièce du capitaine, Louise, impérieuse et irritable, malgré son doux nom, venait de se mettre dans une véritable fureur qui la rendait laide à faire fuir, quoiqu'elle fût jolie en temps de paix et de calme.

— Qu'y a-t-il donc? qu'y a-t-il? demanda M. de Kernoël en voyant une servante, grande et forte fille, qui pleurait à chaudes larmes.

Alors cette domestique et d'autres personnes racontèrent au capitaine que Louise l'avait traitée avec la plus grande dureté et une insultante arrogance, pour un léger oubli qu'elle avait commis.

— C'est très-mal, Louise. Si l'on te traitait ainsi quand tu désobéis, quand tu es paresseuse, quand tu manques un de tes devoirs, que dirais-tu?

— Je ne suis pas domestique, grand-oncle.

— D'accord... pour ce moment du moins... Mais qui sait ce que le sort te réserve? Et puis, en ce moment, tu n'es qu'une enfant, et cette fille est de beaucoup ton aînée; tu ne dois pas lui parler avec cet insolent orgueil. Pour te donner une leçon, je te raconterai, lorsque viendra le tour de l'Afrique, ce qui fût arrivé à une jeune créole, si elle eût maltraité le nègre qui était à son service à l'époque où elle était riche et heureuse. En attendant, j'exige que tu demandes pardon à cette fille.

Il fallut bien que Louise obéît, malgré sa fierté ridicule et en rongeant son frein, car le capitaine ne plaisantait pas, comme on sait.

Le reste de la journée se passa bien. Chacun avait constaté, dans le cours de ses promenades, que les arbres à fruit n'avaient pas souffert de ces gelées tardives qui, trop souvent, viennent, en traître, tuer les amandes au berceau, les abricots dans leurs langes, ou les cerises naissantes entre leurs jolis rideaux blancs. Ces consolantes nouvelles furent le texte de la conversation du dîner, et l'on faisait des vœux pour que les champs et les vergers du pauvre eussent eu plus de bonheur encore, lorsqu'à la nuit tombante, on vint annoncer à la maîtresse de la mai-

son qu'une vieille femme, une mendiante, demandait si l'on pourrait lui donner à coucher jusqu'au lendemain. La charitable dame du logis répondait affirmativement, lorsque sa plus jeune fille, Anna, s'approcha d'elle d'un air effaré, et lui parla à l'oreille.

— Y penses-tu, mon enfant? lui répondit tout haut sa mère. Comment! tu as peur! tu crains que cette femme ne soit une voleuse, et, sur ce soupçon, tu la renverrais, tu lui refuserais l'hospitalité, au risque d'apprendre demain qu'elle est morte dans un fossé de la route! Cette pauvre femme, on la connaît dans tous les environs. Chacun lui donne à son tour un asile, et pourtant tu la repousserais par crainte... Anna! Anna! on a bien raison de dire qu'il n'y a rien de cruel comme la peur! Ne sais-tu pas que l'hôte vient de Dieu?

Anna, confuse, retourna à sa place sans plus rien dire, et la pauvre femme fut accueillie. La pensée de cette bonne action donnait à toute la société quelque chose de plus riant qu'à l'ordinaire, et, dès que l'on fut passé dans le salon, le sort fut consulté, non point dans le vase du Japon, qui était resté à Paris, mais dans un des vases de Vieux-Sèvres, ornement presque centenaire de la haute cheminée. C'était à Anna, à Edmond, à Louise, de tirer ce soir.

— A moi les Afghans! s'écria Edmond d'un ton résolu.

— Cela te va bien, répondit le capitaine en le regardant avec complaisance, car il aimait le caractère entreprenant d'Edmond, dût-il avoir souvent à en réprimer les excès.

— Et moi, grand-oncle, dit Louise, j'ai l'Afrique, les nègres. Aurai-je quelque chose de bon, s'il vous plaît?

— Tu verras... tu verras...

— Mais moi, je suis la première, s'écria en s'avançant Anna, qui était la plus petite. J'ai l'Arabie.

— L'Arabie. Par exemple, voici le plus parfait à-propos, ma petite Anna! Tu vas donc savoir ce que c'est que l'hospitalité.



L'HOSPITALITÉ

Lors de l'expédition française en Égypte, j'étais à bord d'un bâtiment en station devant Alexandrie. Voir l'Orient, le désert, ces amples costumes qui flottent si majestueusement autour du corps, ces turbans qui encadrent avec tant de beauté le visage de l'homme, tel avait été le rêve de toute ma jeunesse, après mes voyages de chaque jour dans les récits des voyageurs. Quelle fut donc ma joie, lorsque je fus désigné pour faire partie de ce voyage guerrier et scientifique à la fois, qu'entreprenaient nos plus valeureux soldats, nos savants les plus illustres. A mon départ de Toulon, je me voyais déjà parcourant le désert à

mon aise, observant ces mœurs, ces coutumes si nouvelles pour nous, et pourtant si antiques. C'est que, tandis que les Français ont changé de mode chaque semaine, les Arabes ont gardé la leur depuis les patriarches. Tant que dura la traversée, je m'entretins dans mon illusion vagabonde à l'aide de mes livres et de mes souvenirs ; mais, quand je fus dans le port d'Alexandrie, retenu à bord et réduit à ne voir les dômes et les minarets que du haut de la dunette, je sentis que j'étais, avant tout, soldat, soumis à la discipline et au devoir.

Cependant je brûlais du désir de descendre sur le rivage, et bientôt, nos armes ayant conquis toute la Basse-Égypte, mon capitaine pensa qu'il pouvait satisfaire mon vœu le plus ardent, sans m'exposer à ces périls auxquels, quant à moi, je n'avais jamais songé. Il me permit donc d'aller à terre, en me recommandant la plus grande précaution. Comme mon frère, alors sous-lieutenant d'infanterie, était caserné à Alexandrie, il fut convenu que je passerais la nuit près de lui, et que le lendemain, avant la fin du jour, je serais de retour à bord. Or, je l'avoue à ma honte, et parce que je m'en repentis sincèrement, ce qui fut convenu avec mon capitaine et ce qui était déjà convenu avec moi-même ne se ressem-

blaient pas le moins du monde. J'avais formé le projet de laisser de côté Alexandrie, et de m'enfoncer dans le désert, pour admirer à mon aise ces coutumes sauvages et ces mœurs indépendantes que je me représentais follement comme l'idéal du bonheur.

Robuste et bon marcheur à cette époque, j'avais déjà franchi une assez grande distance loin de la côte, et plus j'allais, plus je me trouvais seul, au milieu de plaines immenses d'un sable grisâtre comme de la cendre, que perçaient à grande peine quelques plantes épineuses. Au moins, dans nos pays verdoyants, fleuris, ombragés de la France et de l'Europe, la plus profonde solitude est animée par un incessant murmure de vie : ce sont les insectes qui voyagent dans l'herbe, les oiseaux qui battent l'air, les abeilles qui se roulent dans les calices des fleurs, les brises qui font frissonner les feuillages; mais, dans le désert, rien de tout cela. Point d'insectes, point d'oiseaux, point de fleurs, partant point d'abeilles, et un seul vent suffocant, qui rase le sable ardent, dessèche, brûle et tue.

Après plusieurs heures d'une marche rapide par la plus accablante chaleur, je m'aperçus cependant que nos fraîches et hautes futaies et nos gazons si doux à l'œil sont plus favorables au voyageur que ce sable

éclairé et embrasé par un éblouissant soleil de feu. L'astre qui, comme disent les poëtes arabes, fait *fondre les fibres du cerveau* me força à courber le front, à ralentir le pas, et enfin à me laisser tomber sur un monticule de sable, où, si je brûlais, je reposais du moins mes membres brisés de lassitude.

J'étais à peine étendu sur ce sauvage divan lorsque j'entendis une balle siffler à mon oreille.

Une balle.

La mort!... C'était la présence de l'homme, d'un ennemi. Je me levai lestement, malgré ma fatigue, et à peine étais-je debout, armant mes deux pistolets, que je vis, à quelques pas de moi, un noir Bédouin, enveloppé de son large manteau blanc et noir, et qui, du haut de sa rapide jument dont je n'avais pas entendu le léger galop, me tenait en joue avec un long fusil; par bonheur, mon pistolet fut le plus preste, et le Bédouin tomba mort.

Quant à la jument, elle n'avait aucun mal. — Que faire? Retourner eût été le plus sage, et j'aurais suivi le conseil que me donnait la prudence, lorsqu'à quelques centaines de pas de moi, dans la direction que j'allais prendre pour revenir sur mes pas, m'apparurent cinq ou six autres cavaliers. M'entourer du manteau rayé de l'Arabe, m'élancer sur la jument qui

n'avait plus de maître, partir comme un trait, et me trouver en un clin d'œil à l'horizon enflammé qui, tout à l'heure, bornait mon regard, tout cela fut presque aussi prompt que la pensée. Enfin, je m'arrêtai un instant, pour regarder si les Bédouins me suivaient. Ils étaient à une distance très-considérable, mais enfin ils cherchaient évidemment à m'atteindre.

— *Hop! hop!* — dis-je à ma monture dans ce langage que tous les chevaux comprennent; et la vélocité de sa course redoubla. Le sable fuyait sous moi avec une vitesse inimaginable; on eût dit que j'étais dans une vapeur; les arbustes épineux, les cactus ou les aloès, clair-semés sur ce sol que je semblais franchir en volant, ne formaient qu'une bande noire à ma droite et à ma gauche, tant la rapidité du galop les rapprochait à ma vue.

Je me retournai, les Bédouins me poursuivaient toujours, mais ils étaient plus loin encore.

— *Hop! hop!* — Une caravane qui passait dans le lointain disparut à mon regard comme un trait, comme un éclair, et, quelques minutes après, j'entendis de longs hennissements. Était-ce derrière, était-ce devant moi? — Derrière, je ne vis plus rien qu'une nuée de poussière, les Bédouins, sans doute; devant, j'aperçus une réunion de tentes, un campe-



[illegible]

[illegible]

— Hop ! hop ! — [illegible]

[illegible]

— Hop ! hop ! — Une [illegible] qui passait dans le lointain disparut à mon regard comme un [illegible] [illegible], et, quelques minutes après, [illegible] [illegible]. [illegible] — [illegible] je ne vis plus [illegible] qu'une nuée de poussière, les Bédouins, sans doute [illegible] j'aperçois une colonne de tentes, un campe-



Hadamard del Imp. Godard, Paris

L'arabe hospitalier rassure l'officier français.

ment arabe, et, quoi que je pusse faire, ma jument alla s'arrêter devant la première de ces nomades habitations.

Le pauvre animal était épuisé, je l'étais également, et, au moment où il faisait halte, je tombai, tant j'étais accablé et étourdi par la vitesse de ma course. Un vieil Arabe, une femme, un enfant, étaient sortis de leur tente dès notre première apparition, et s'empressaient tant autour de la jument que de moi. Par bonheur, j'étais enveloppé du manteau bédouin, dont le capuchon couvrait ma tête. L'Arabe me prit donc, au premier moment, pour un des siens, et ce n'est que lorsqu'il m'eut donné à boire, à manger aussi, que l'enfant lui fit remarquer mon uniforme sous le costume du désert.

— Malheureux enfant! me dis-je alors. Et, me croyant perdu, je rejetai l'ample vêtement du désert, en offrant ma poitrine aux coups de l'Arabe. Sans doute l'expression de ma figure lui révéla ma pensée, et lui, d'un ton noble et grave :

— Rassure-toi, ta vie est sauvée, puisque tu as mangé le pain et le sel avec nous.

Je savais assez bien sa langue pour lui expliquer que si ma vie était en sûreté entre ses mains, d'autres la menaçaient, et je lui montrais à l'horizon un nuage

de poussière dans lequel on entrevoyait des cavaliers... J'étais perdu, et, dans ce suprême moment, je recommandais mon âme à Dieu : le nuage de poussière arrivait à nous comme s'il eût été poussé par le vent le plus violent; — j'étais perdu!...

— Ne crains rien, ne crains rien, me dit l'Arabe. Ils nous tueront avant de te donner la mort. Tu es notre hôte, et l'hôte vient de Dieu.

En prononçant ces belles paroles, il me conduisit vers un vieux château ruiné, dont trois tours étaient à moitié détruites, et, m'y indiquant une porte si basse, que pour la franchir il fallait ramper :

— Entre là, me dit-il, et restes-y jusqu'à ce que je vienne te reprendre. Ne crains rien, mon hôte!

J'entrai donc dans ces ruines, et bientôt je me trouvai dans une grande cour, flanquée, à trois de ses coins, de ces trois tours ruinées dont je parlais tout à l'heure, et, de plus, ayant au centre une autre tour, une espèce de donjon intact, très-élevé, mais dont pourtant la porte était encore beaucoup plus basse que celle de l'entrée du château. Je me demandai si je pourrais parvenir à y glisser mon corps. J'y réussis pourtant, et, arrivé au sommet, je vis à mes pieds un spectacle qui me toucha. Les Bédouins qui me poursuivaient avec tant d'acharnement venaient d'arriver

devant la tente de mon hôte, de mon sauveur. Reconnaissant la jument de leur camarade mort, et sur laquelle ils m'avaient vu fuir devant eux, ils ne purent douter de ma présence dans le campement, dans le *douar*, en langage du désert, et, allant droit à l'Arabe, ils lui demandèrent d'un ton menaçant, en brandissant leurs lances, où était l'étranger qui montait ce cheval. Alors s'établit entre eux un colloque rapide et animé, un échange de rauques et âpres paroles, un véritable entretien de lions, à l'issue duquel je vis mon hôte prendre sa lance et appeler à son secours tous les gens de la tribu. Un combat à outrance s'engagea, et enfin les Bédouins qui me menaçaient furent obligés de fuir, après avoir laissé gisants sur le sable la moitié de leurs compagnons.

Ému par un vif sentiment d'admiration et de reconnaissance, j'étais tombé à genoux pour remercier Dieu, et surtout pour appeler tous ses bienfaits sur mon libérateur, quand je le vis paraître, suivi de son enfant, qui avait aussi pris hardiment part au combat.

— Viens, notre hôte, viens, tu es sauvé : ils n'ont même pas pu m'enlever ton beau cheval. Viens, mais pars sur-le-champ ; je t'accompagnerai jusque sur les limites de la tribu.

Dire et faire, ce fut presque la même chose ; je

m'élançai à cheval, je me sentis emporté, et j'avais eu à peine le temps d'exprimer au généreux Arabe tout ce que mon cœur éprouvait de gratitude, lorsque son coursier fit halte ; le mien l'imita.

— Voici la nuit qui vient, me dit-il ; mais tu dois paercevoir d'ici les murs d'Alexandrie, où tu retrouveras tes compagnons. Va, et qu'Allah te protége !

Le vœu était déjà exaucé. En vérité, Dieu avait veillé sur moi, quoique je méritasse bien d'être puni de ma désobéissance aux ordres de mon capitaine.

Je voulus absolument que mon sauveur acceptât la jument sans laquelle je n'aurais pas été son hôte, et, enveloppé de mon manteau rayé, j'arrivai sans mauvaise rencontre à Alexandrie, où je passai la nuit près de mon frère ; puis, le lendemain matin, j'étais de retour à bord. Là, tous, jusqu'au matelot le plus grossier et le plus dur, eurent dans les yeux des larmes d'admiration en apprenant avec quel vertueux courage cet Arabe avait risqué sa vie, celle de sa femme, de son enfant, et lutté comme un ennemi implacable contre ses amis, ses compatriotes, pour protéger et défendre son ennemi, devenu son hôte. *L'hôte vient de Dieu!* avait-il dit, et rien n'avait pu, dès lors, le détourner de l'accomplissement de ce saint devoir qui est par excellence la charité en action, l'hospita-

lité... Et nous, quand une pauvre femme vient la réclamer en tremblant à notre porte, nous la lui refuserions !

Anna baissa la tête à ces derniers mots et rougit.



FERICHTEH DE GAZNA

— L'Afghanistan ! l'Afghanistan ! à moi l'Afghanistan ! s'écria d'un ton résolu, et en s'avançant de l'air le plus décidé, Edmond, son billet à la main. — A moi l'Afghanistan !

— Quel petit ambitieux ! voyez-le donc ! dit le capitaine Kernoël ; n'a-t-il pas tout à fait la mine d'un conquérant, d'un Alexandre, d'un César, d'un preneur de pays ? Tiens-toi bien, Albert, ou ton jardin sera envahi par cet avide voisin.

Alors le capitaine raconta à l'assemblée la scène dont il avait été témoin le matin, et, se retournant vers Edmond :

— Le sort a du reste été moins aveugle qu'on ne le dit, lorsqu'il a ordonné, mon vaillant voleur de territoire, que je te racontasse l'histoire de Ferichteh de Gazna.

Dans le cours d'une des premières années de ce siècle une société de voyageurs explorait, dans un but scientifique, le nord et l'est de l'Asie. Le navire sur lequel j'étais officier les débarqua à Astérabad, port de la mer Caspienne; quant à moi, j'avais obtenu une permission que je souhaitais ardemment, celle de les accompagner jusqu'au Bengale où ils se rendaient en traversant le Mazenderan, le Khorassan, le Caboul et le Penjab. Or nous avions fait une bonne moitié au moins de cette route lorsque nous fîmes, pour nous reposer, une halte de quelques jours à Gazna. Là, quand nous partîmes, on nous recommanda de marcher avec la plus grande précaution dans les montagnes qui séparent cette ville de celle de Djellalabad; nous entrâmes parmi les défilés que l'on nous avait peints comme si effrayants, bien moins encore par leur nature sauvage que par leurs populations de nomades pillards et cruels. C'étaient, nous avait-on dit, des Afghans de pure race, des hommes aussi implacables que courageux, inaccessibles à toute commisération, à tout

sentiment d'humanité, de véritables barbares, enfin, dignes descendants de ces Afghans dont le nom, en persan , signifie *lamentation* , *cris de douleur*, et que Mahmoud , Gengiskhan et Tamerlan comptaient parmi leurs meilleurs, c'est-à-dire leurs plus féroces soldats.

Le tableau n'était ni rassurant ni séduisant, il faut en convenir : aussi ne nous enfoncions-nous dans les gorges des montagnes que nos pistolets, nos sabres à la main, et pendant la nuit, afin d'être moins exposés à de mauvaises rencontres; mais, si nous évitions ainsi les hommes, nous avions à craindre les bêtes féroces, et surtout les périls d'une route à peine tracée sur le bord des abîmes et au milieu des précipices. Moi qui ai vu sans sourciller des dangers de toutes sortes, j'avoue que, pendant mon voyage à travers d'épaisses ténèbres, par des sentiers où les chevaux et les chameaux avaient à peine la place de leurs pieds, sentiers raboteux suspendus au-dessus de profondeurs plus effrayantes encore quand la lueur des étoiles permettait au regard de les sonder, j'avoue que je me sentais mal à l'aise et que j'appelais le jour, au risque de voir en même temps fondre sur nous les Afghans les plus formidables.

Nous leur avions toutefois échappé jusqu'alors, et nous arrivions au terme de notre périlleux voyage dans ces montagnes; vingt-quatre heures de marche encore, et ces défilés étaient derrière nous : toutefois les pas les plus difficiles nous restaient à franchir, et un soir, malgré mon avis, notre troupe s'y engagea. C'était un chaos de rochers, d'abîmes d'où s'élançaient des arbres frappés de la foudre ou ébranlés par les torrents qui balayent sans cesse leurs troncs en rugissant comme des lions captifs. Torrents fougueux, on les entendait; mais à peine les voyait-on, tant étaient profonds les précipices où roulaient leurs flots d'écume, et la rampe sur laquelle nous marchions à mi-côte d'une montagne à pic avait à peine la largeur d'un chameau chargé. Comme je viens de le dire, j'avais conseillé à mes compagnons de ne pas s'aventurer dans ces défilés si rudes; mais ils me répondirent que la lune brillait au ciel et serait notre flambeau.

Je me rangeai donc à l'avis de tous. Il y avait trois heures que nous marchions, et nous n'avions pas fait grand chemin, lorsque retentit un cri poussé en avant de moi. Était-ce un Afghan? Était-ce un de nous qui avait fait entendre cette clameur inarticulée, la même sur les lèvres de tous les hommes, la

voix naturelle que les langues ont modifiée à l'infini ? Je ne tardai pas à savoir que ce cri était sorti de la bouche d'un de nos compagnons dont le chameau avait glissé sur le bord du précipice, et l'un et l'autre avaient roulé ; mais un énorme tronc d'arbre les avait arrêtés à la moitié de la chute. La position de notre ami n'en était pas moins fatale. Le poids du chameau lourdement chargé pouvait rompre ou déraciner cet arbre qui le soutenait au-dessus de l'abîme, et c'était avec désespoir qu'il réclamait notre aide.

Quoique la lune fût assez belle, on voyait cependant très confusément ce groupe de l'homme et de l'animal se débattant contre la mort, et nous délibérions sur le meilleur moyen à prendre pour essayer de les sauver lorsque d'un sentier que nous n'avions pas aperçu nous vîmes débusquer, à notre droite, cinq ou six cavaliers qui, à notre vue, poussèrent un cri tout à la fois d'étonnement et de menace ; mais bientôt la menace fut la seule expression de leurs paroles, et leurs sabres étaient levés sur nos têtes lorsque j'entendis qu'ils prononçaient avec fureur ces mots :

— Ce sont des Anglais.

— Non, nous sommes Français, leur répondis-je dans leur langue.

Et ils n'en allaient, je crois, pas moins nous massacrer, lorsque parut un homme grand, vieux, à la longue barbe blanche.

Il n'eut qu'un mot à dire, et toutes les armes tombèrent.

Ce vieillard m'avait entendu dire que nous étions Français; un Français lui avait sauvé la vie, il y avait cinquante ans, c'est ce qu'il nous apprit en quelques mots :

— Eh bien ! sauvez à votre tour la vie à un Français, lui répondis-je en lui montrant notre malheureux compagnon.

Alors Ferichteh, c'était le nom du vieillard, donna des ordres aux cavaliers afghans, et ceux-ci, comme habitués à de pareils accidents au milieu de leurs précipices, eurent bientôt tiré de tout péril l'homme et le chameau; puis Ferichteh et ses cavaliers rentrèrent en nous disant de les suivre dans le sentier d'où nous les avions vus sortir. Au bout d'un quart d'heure de chemin, nous arrivâmes sur un petit plateau, au milieu duquel était dressée une vaste tente, entourée des nombreux troupeaux de leur riche chef, Ferichteh de Gazna. Il nous demanda si nous avions besoin de nourriture :

— Nous avons bien soif, répondîmes-nous.

Alors il ordonna à un de ses serviteurs de traire une chamelle ; nous nous désaltérâmes, puis il nous offrit d'entrer sous sa tente.

— Quant à nous, ajouta-t-il, nous ne nous coucherons point. Notre pays est menacé d'être envahi par les Anglais ; ils ont pénétré dans le Penjab, et ils arrivent, dit-on, en s'écriant avec audace : « A nous l'Afghanistan ! à nous l'Afghanistan ! » Mais ils ne l'ont pas encore; nous défendrons notre pays, nos femmes, nos enfants, les ossements de nos ancêtres. « A nous l'Afghanistan ! » disent-ils, et ils accusent les Afghans d'être pillards et voleurs !

Nous étions trop curieux de savoir des nouvelles des pays mêmes vers lesquels nous nous dirigions pour ne pas préférer au sommeil un entretien avec Ferichteh, qui paraissait fort disposé à conter. La nuit était d'une douceur et d'une sérénité admirables, et, de même que les Arabes du désert, avec lesquels ils ont plus d'un point de ressemblance, les Afghans aiment ces mystérieuses et poétiques conversations, à la porte de la tente, à la clarté de la lune, au milieu des nuages blanchâtres qui s'élèvent des pipes où fume le tabac odorant. Nous nous assîmes donc à terre, près des cavaliers accroupis en cercle, et Ferichteh répéta pour la millième fois, à ses auditeurs,

le récit de sa vie dont je n'ai noté que les principaux traits.

Au moment où il nous parlait, il était sur le point d'accomplir sa quatre-vingt-dixième année, et dès l'âge de quinze ans, en 1727 de notre ère, il combattait avec ses compatriotes les troupes du roi de Perse Thamas et son lieutenant Kouli-kan ; mais les Afghans avaient été vaincus et Ferichteh était revenu aux soins de ses troupeaux lorsque l'usurpateur Kouli-kan, désormais nommé Nadir-schah et assis sur le trône de Perse qu'il avait rendu vacant en précipitant Thamas à terre, entreprit la conquête de l'Hindoustan. Alors il entraîna à sa suite, comme avaient fait les conquérants ses prédécesseurs, les indomptables soldats afghans. Ainsi, dans un espace de vingt-cinq ans, ces peuples s'étaient déclarés deux fois indépendants, deux fois ils avaient été remis sous le joug : mais le moment arrivait où l'usurpateur, l'ambitieux envahisseur Nadir-schah serait châtié de ses vols à main armée. Non-seulement l'immense butin qu'il avait fait dans l'Hindoustan et le pays même lui échappèrent, mais encore la Perse perdit l'Afghanistan, et pour la troisième fois les montagnes de Ferichteh devinrent indépendantes :

— Ce fut alors, s'écria le vieillard, ce fut le plus beau temps de ma vie. Ayant acquis à la pointe de ma lance un grade dans l'armée de notre chef Ahmed Schah Abdaly, nous devînmes conquérants à notre tour, et nous nous fîmes un puissant royaume. Il eût été impossible aux plus habiles cavaliers, montés sur les coursiers les plus rapides, de passer au plus grand galop, de l'une de nos frontières à la frontière opposée, en moins de six jours et de six nuits. La Perse, le Turkestan, l'Inde, tous ces pays avaient agrandi notre territoire aux dépens du leur, et, l'orgueil de la conquête m'ayant enivré, je négligeais mes troupeaux et mes moissons. Je commençais à ne plus être l'Afghan belliqueux, l'Afghan qui dédaigne les villes et n'aime que la vie âpre de ses montagnes ; je me plaisais à Gazna, dans ses bazars et ses khans. C'est à Gazna que tu es né, Youssef, dit Ferichteh en se retournant vers un des cavaliers, c'est à Gazna que j'avais épousé ta mère Chirin. Oh ! par bonheur pour toi, tu ne vécus pas longtemps dans les villes. La volonté du ciel, sa justice, nous refoulèrent au fond de nos vallées inaccessibles. Nous avions pris les pays voisins, on ne tarda pas à nous les reprendre. Nous avions enlevé à l'Hindoustan le pays de Lahore, il nous fut enlevé ; puis les héritiers

du trône afghan, semblables à des voleurs qui s'arrachent leur butin, se disputèrent ce qui leur restait de leur proie, et pendant leurs sanglantes querelles le Cachemire, le délicieux paradis de Cachemire, nous échappa, puis le Beloutchistan et le royaume du Sind reprirent leur indépendance que nous leur avions ôtée. Après, vint le tour des princes du pays de Balkh, qui répudièrent notre souveraineté mal acquise, et le Khorassan vient de nous être repris par la Perse.

« Dieu fait ce qu'il veut, et il ne veut que la justice, poursuivit Ferichteh après un court silence pendant lequel les blanches fumées des pipes montaient en franges plus épaisses dans le rayon de la lune splendide. — Oui, Dieu fait ce qu'il veut ; celui qui vole sera volé à son tour, c'est là ce que m'a enseigné ma longue vie de défaites, de conquêtes et de défaites encore ! »

Une nouvelle pause venait de s'effectuer et les nuages du tabac flottaient au cours de la brise, lorsque le bruit mesuré d'un galop lointain, d'un galop très-précipité, attira l'attention de Ferichteh et des hommes qui l'entouraient. Ils se levèrent et j'entendis le cliquetis de leurs armes. Ils poussèrent tous ensemble un long cri. Un cri non moins pro-

longé, et que répétaient les échos des montagnes, leur répondit, mais bien faiblement encore. On n'entendait plus le galop; cependant le cri se rapprochait, c'est qu'il était impossible de gravir les rochers autrement qu'au pas, et, après un quart d'heure d'attente, un homme apparut :

— Les Anglais! les Anglais avancent! s'écria-t-il. — Ils marchent contre l'Afghanistan!

— L'Afghanistan! et la voix de Ferichteh retentit dans les échos, — l'Afghanistan! c'est mon pays natel! Il a rendu tout ce qu'il avait enlevé aux autres : il n'a plus que ce qui lui appartient, il le défendra comme son droit. — Nous le défendrons tous, et nous triompherons, à moins que le ciel ne veuille nous punir d'avoir été ambitieux, conquérants et envahisseurs du bien d'autrui.

Ferichteh continua ses patriotiques exhortations. Pendant ce temps, le jour avait commencé à poindre, et, accablés par le besoin de sommeil, nous y avions cédé, lorsque les hennissements, les piétinements des chevaux nous réveillèrent, et nous vîmes les Afghans en armes, prêts à partir. Chirin, la femme de Youssef, fils de Ferichteh, était sur le seuil de la tente, et, un enfant à la mamelle entre ses bras, elle disait adieu à Youssef :

— A revoir, mon père, à revoir, femme. Si je reviens, c'est que nous serons vengés... Priez pour moi si je ne reviens pas.

Youssef, après avoir dit ses mots, s'éloigna, suivi des cavaliers.

Quant à nous, Ferichteh nous retint, nous raconta plus d'une fois comment un Français au service de Rahmet-Khan lui avait sauvé la vie en 1770 de notre ère (1148 environ de la sienne), dans la guerre avec le grand Mogol, et ce service qu'un de nos compatriotes avait autrefois rendu à un Barbare, nous en éprouvions les bons effets par un accueil fraternel dans ces contrées inhospitalières. C'est ainsi que le bien, semence salutaire, porte son fruit tôt ou tard.

Ferichteh nous retint quelques jours, assez longtemps toutefois pour que nous vissions revenir Youssef et les siens qu'avait épouvantés une fausse alerte.

Les Anglais venaient d'être repoussés par les divers chefs du Penjab, et l'Afghanistan était ainsi à l'abri de leurs attaques.

Ce ne fut pas pour longtemps, car aujourd'hui nous voyons le pays de Caboul et de Gazna envahi par les Anglais, et Youssef, fils de Ferichteh,

a dû se souvenir des paroles de son père, lorsqu'il témoignait la crainte que Dieu ne voulût punir les Afghans d'avoir été ambitieux, conquérants et envahisseurs du bien d'autrui.



LA FÉTICHE BLANCHE

Edmond, après être resté silencieux et pensif pendant quelques minutes à la suite du récit qui précède, donna à Albert, son voisin de jardin, l'assurance qu'il ne lui chercherait plus querelle pour s'agrandir à ses dépens. Quant à Louise, prévenue, comme on le sait, que le capitaine Kernoël devait, par la narration qu'il lui avait promise, lui adresser une leçon, elle ne se souciait guère de la recevoir : aussi, pour la première fois depuis le commencement de ces bonnes soirées, l'auditoire attendit la présentation du nouveau billet; il fallut même que le capitaine Kernoël la provoquât, et alors Louise de s'avancer

bien timidement, elle qui le matin était si impérieuse et si fière avec la servante.

— Ah! ah! dit le capitaine. — En Afrique actuellement? Soit. Pour l'imagination, il n'y a qu'un pas du pays des Afghans à la côte de Guinée ; mais avant tout il faut que vous veniez avec moi dans une de nos colonies des Antilles où je fis un séjour de quelques mois, il y a une vingtaine d'années à peu près. Là, toutes les fois que les soins de mon navire ne commandaient point ma présence à bord, je vivais au milieu d'une opulente famille dont l'habitation était la plus délicieuse que j'eusse vue jusqu'alors dans les pays d'entre les tropiques. Rien n'était admirable comme l'aspect de l'immense domaine de la famille Leclerc, et je ne me rassasiais pas de contempler, du haut du belvédère qui couronnait la maison d'habitation, l'admirable mélange de couleurs que présentait la réunion des différentes cultures. C'était une espèce d'habit d'arlequin, mais un habit magnifique, composé de longues pièces d'un vert tendre que développaient les plantations de tabac, à côté de la verdure brune du gingembre ou des patates, à côté du jaune pâle des champs de cannes à sucre ou des champs d'indigo dont la couleur rappelle celle de la feuille naissante traversée par un rayon de soleil;

puis, au milieu de ces teintes diverses, des points noirs immobiles ou en mouvement, des nègres répandus par centaines sur toutes ces plantations.

J'avoue que ce dernier trait du tableau aurait suffi pour m'en gâter toutes les beautés. Ce malheureux peuple, enlevé à son pays, à ses affections, aux droits que lui avait donnés Dieu en le créant, l'Afrique violemment transplantée en Amérique, une si barbare injustice m'avait toujours révolté, et j'aurais témoigné ce sentiment avec énergie à M. Leclerc si je n'avais su avec quelle bonté il traitait ses nègres. M. Leclerc n'était point le planteur ignorant et cruel dont les colonies abondaient autrefois, et qui aujourd'hui y sont bien rares; mieux que tout autre, car il était non moins éclairé que bon, il avait senti que l'époque présente avait à réparer bien des duretés, bien des choses iniques accomplies autrefois à l'égard de ces infortunées populations africaines, et ses nègres vivaient réellement heureux près de lui; mais il était vieux : il pouvait leur manquer d'un instant à l'autre, et souvent, lorsque je me promenais dans les champs de cannes, j'entendais les nègres murmurer dans leur jargon d'enfant : *Missié Leclerc, li bon blanc ; a vlà madame Leclerc, li méchante, ah mon Dié! mon Dié!* (M. Leclerc est un bon blanc, mais madame

Leclerc, elle est méchante, ah mon Dieu! mon Dieu!)

Ils n'avaient que trop de raisons pour parler ainsi : la jeune madame Leclerc (M. Leclerc s'était marié tard) était aussi dure et aussi impitoyable qu'était bon et compatissant son mari. Créole et élevée par un père presque féroce envers ses nègres, elle avait grandi dans la persuasion que les esclaves n'étaient point des hommes : *Ça pas monde*, disait-elle toujours, et elle traitait ces pauvres créatures de Dieu aussi mal que l'homme le plus brutal pourrait traiter, parmi nous, un cheval ou un chien. On a souvent remarqué que les femmes méchantes et cruelles ont plus de méchanceté et de cruauté que les hommes.

C'est que du moment où la femme, dont l'attribut par excellence doit être la plus parfaite douceur, s'est dépouillée de cette grâce divine ou de toutes les autres vertus qui lui appartiennent, elle est un être dégradé et tombé au niveau de la brute. On aurait pu avoir cette opinion de madame Leclerc, dont le moindre tort envers ses esclaves était une intolérable arrogance, et c'est là une inhumanité qui blesse au moins aussi vivement que les violences physiques, car elle s'attaque au cœur, à l'âme. Voilà

pourquoi tous les esclaves avaient en horreur madame Leclerc.

Sa fille unique, Amélie, qui avait douze ans lorsque je la vis pour la première fois, tenait de son père, par grand bonheur pour les nègres, et pour elle aussi. Amélie était un ange qui réparait le mal que faisait sa mère. Combien de fois n'avait-elle pas été implorer pour eux le commandeur! que de secours ne leur avait-elle pas portés dans les cachots où ils étaient aux fers? Ne l'avait-on pas vue, à deux reprises différentes, allant, comme Virginie, demander miséricorde à un colon pour son nègre fugitif? Aussi, sur l'habitation, et même au loin, Amélie était la divinité que les nègres adoraient : *Li petite fétiche blanche*, disaient-ils, lorsqu'ils la voyaient intercéder pour eux près du commandeur; *mamzell' Amélie, petite fétiche blanche à nous*. Ces pauvres habitants de la côte de Benin et de Juida oubliaient, pour la comparer à une divinité, qu'ils avaient renoncé au culte des fétiches et que plusieurs d'entre eux étaient les filleuls d'Amélie.

Je me rappelle qu'un jour j'assistai, dans la chapelle de l'habitation, à la cérémonie du baptême de quelques nègres nouvellement arrivés de la côte. C'était un spectacle vraiment touchant que cette

jeune Amélie, toute vêtue de blanc et prenant devant le ciel l'engagement de protéger ces malheureux; car, quelque jeune qu'elle fût, elle comprenait bien l'obligation qu'impose le titre de marraine, de seconde mère, de *mère suivant Dieu*, comme disent si bien les Anglais. Parmi ces néophytes, il y avait un jeune nègre mandingue, d'une haute taille et dont la peau luisait comme l'ébène : il était impossible à nos yeux de voir l'émotion que devait révéler son visage; ses yeux seuls, brillants comme deux étoiles dans la nuit, ou comme le coton éblouissant qui perce sa coque noire, exprimaient toute l'énergie de ses sentiments. C'était douleur, bonté, fierté, désespoir; mais, quand Amélie s'approcha de lui et lui donna le nom qu'elle aimait le mieux, celui de son père, le nom de Louis-Jean, son regard s'adoucit, prit presque l'expression d'un sourire, et l'on devinait qu'il disait alors : *li petite fétiche blanche à mo* (moi).

C'était en effet lui surtout qui nommait ainsi Amélie, sa marraine; c'est que vraiment elle avait été sa protectrice, sa fétiche dans diverses occasions qui, sans elle, lui auraient été fatales. Il s'était échappé dans l'espoir insensé de rejoindre la côte d'Afrique : il s'était fait marron et, comme disent

les nègres, avait *couri :* mais il avait toujours été repris, et madame Leclerc avait enfin ordonné au commandeur de le châtier sévèrement, si sévèrement, qu'il en serait mort peut-être; mais deux fois, aux instantes supplications de sa marraine, il s'était vu délivrer du cachot où il était enchaîné et presque à la torture ; deux fois, il s'était vu détacher du poteau où les fouets levés le menaçaient déjà, et il avait prononcé du fond de son cœur : *marraine li petite fétiche blanche à mo*, il avait juré de ne plus chercher à fuir l'esclavage tant que sa marraine serait là, parce qu'il l'aimait trop pour penser à se séparer d'elle.

Si Amélie était excellente à ce point avec le nègre, comment n'aurait-elle pas été parfaite dans sa famille? Aussi tout le monde la chérissait, et c'était en se faisant aimer ainsi qu'elle obtenait de son inflexible mère presque toutes les grâces qu'elle sollicitait. Je n'aurais pas résisté plus que personne aux prières de la charmante Amélie. Sa voix était si suave, sa bouche si suppliante, son regard si caressant, quand elle demandait pardon pour quelqu'un, qu'en vérité, si elle m'eût imploré pour le plus coupable matelot de mon bord, je me serais senti bien malheureux entre le désir de lui faire plaisir et la volonté de remplir rigoureusement mon devoir.

J'étais un soir avec la famille et Amélie sur ce belvédère dont je vous ai parlé, et j'admirais encore la magnifique perspective qu'il découvrait de toutes parts; mes yeux erraient sur les touffes d'éventails que la latanière déploie au vent et sur les majestueuses palmes de cocotiers, où j'aimais à plonger mon regard, dans la profondeur de l'avenue d'orangers et de citronniers en fleur qui conduit à l'habitation. Des parfums apportés par le vent venaient de ce côté, et la vue était réjouie autant que l'odorat, lorsqu'à travers les larges feuilles des bananiers, et leurs immenses grappes jaunes, j'aperçus un officier du gouvernement qui venait à grands pas. Il fut bientôt dans l'habitation, bientôt près de nous, et j'appris de lui qu'un ordre était arrivé pour que je levasse l'ancre sur-le-champ. Le devoir ne me permettait pas de songer un instant de plus à mon plaisir, et je fus obligé de quitter après force poignées de mains, force embrassades, mes amis de l'habitation Leclerc, ma bonne petite Amélie, *la petite fétiche blanche*.

De la mer des Antilles, je passai dans la mer des Indes, à la Chine; puis, après de longs séjours, soit à Bourbon, soit à Calcutta, à Manille, à Macao, après une station d'un an à la hauteur du cap de Bonne-

Espérance, nous mîmes à la voile pour rentrer au pays, mais en longeant la côte d'Afrique, afin d'échanger quelques dépêches avec la croisière chargée de veiller à ce que la traite des nègres ne se fît pas, au mépris des conventions arrêtées entre les puissances de l'Europe.

Pendant mon séjour au Cap, j'avais déjà ouï parler des effets de cette mesure sur les habitants des nombreux royaumes de la côte. On ne s'y battait plus pour faire des prisonniers à vendre, puisqu'il n'y avait plus d'acheteurs. Autrefois les avides souverains de ces petits pays inventaient mille prétextes pour s'emparer de leurs sujets et les livrer aux négriers, tant l'avarice est cruelle; mais, à présent, ils n'étaient plus tentés par l'eau-de-vie et les pièces d'étoffe écarlate des infâmes trafiquants de l'Europe, et laissaient en paix leurs sujets et leurs voisins. Les mères ne craignaient plus, en embrassant leurs fils, leurs filles, le soir avant de s'endormir, de les embrasser pour la dernière fois; d'horribles courtiers de traite ne rôdaient plus dans les bois et sur la plage pour enlever quelque nègre anuité. Cependant le commerce des esclaves est si lucratif, qu'il se faisait encore en fraude, et voilà pourquoi était établie la croisière qui surveillait la côte.

Au moment où je quittais le Cap, j'avais rencontré un colon des Antilles qui m'avait donné des nouvelles de l'habitation Leclerc. M. Leclerc était mort peu de temps après mon départ. Sa femme était donc restée la seule maîtresse de l'habitation, et entre ses mains, ou plutôt entre celles d'un intendant qui la trompait, tout y avait périclité de plus en plus. Ses mauvaises affaires l'irritant et la rendant injuste, elle était devenue plus dure et plus implacable encore envers les nègres; ce fut au point qu'Amélie, *la petite fétiche blanche*, ne pouvait plus obtenir pour eux la moindre pitié, et que, la plupart, ils s'enfuyaient dans les mornes de l'île. Au moment où le colon qui me donnait ces nouvelles quitta la colonie, il y avait un an de cela, Amélie venait de se marier : quant à madame Leclerc, elle était morte ruinée presque entièrement.

Je me dis que le Ciel l'avait châtiée de sa dureté d'âme, et plus d'une fois, dans les nuits, tandis que je respirais sur le pont l'air frais que nous refusaient des journées d'un soleil dévorant, je pensai à cette habitation Leclerc autrefois si belle, si bien ordonnée, aujourd'hui détruite et anéantie. La douce et gracieuse figure d'Amélie m'apparaissait alors comme un songe de bon augure, et je pensais que nul

homme sur la terre ne pouvait avoir un sort plus heureux que celui qui l'avait épousée. Telles étaient mes rêveries, un matin que je me promenais sur la dunette à l'heure du lever du soleil.

— Voyez, capitaine, quel grain il y a à l'horizon... Regardez comme les vagues grossissent de plus en plus, me dit le maître, — il y a là-bas une tempête, — Dieu veuille que le vent ne change pas pour nous l'apporter ! — Regardez les éclairs de cette grosse nuée si noire. — Comme la mer devient méchante ! et le tonnerre, entendez-vous ?... On dirait que c'est le canon, — des coups réguliers, — à distance... Oui ! c'est le canon de détresse, — oh ! que ne pouvons-nous arriver assez tôt au secours des malheureux qui périssent !

Bien certainement, le maître avait raison. Un orage horrible secouait la mer, et, avec le vent et les courants contraires, il était impossible que nous répondissions assez tôt aux appels que précipitait la voix sombre du canon. Ces douloureux appels se pressaient comme des cris d'alarme. Ils cessèrent tout à coup. — Le navire venait de sombrer, sans doute !

Nous crûmes, en effet, voir à l'horizon disparaître le haut d'un mât, et bientôt, le ciel s'étant éclairci,

le soleil nous montra un spectacle déplorable. Les vagues, qui ressemblaient, sous ses pâles rayons, à des pièces d'étoffe d'argent que le vent eût agitées, ballottaient des barriques, des planches, des débris de mâture, et sur ces débris, sur ces planches, sur ces tonneaux flottants, on voyait des hommes, des femmes, qui s'y cramponnaient, au milieu d'une mer toujours furieuse. Si le tableau de la mer était affreux, celui de la terre ne l'était pas moins. La côte était couverte de nègres accourus de tous les points pour s'enrichir des dépouilles des blancs, profiter de leur naufrage, et ainsi se venger d'eux, car la vengeance est le plaisir et le besoin des barbares. Déjà nous avions vu avec horreur des noirs, après avoir dépouillé leurs victimes, les précipiter à la mer ou les déchirer en lambeaux. D'autres, les accablant de coups, les enchaînaient de même qu'ils avaient été enchaînés, et leur faisaient ainsi subir la peine du talion. Une planche allait jeter sur la plage une jeune femme vêtue de blanc, et les noirs accouraient pour s'en emparer. De mon côté, j'avais ordonné de mettre la chaloupe à la mer et je m'y étais précipité, afin de soustraire, s'il m'était possible, cette femme aux périls qui la menaçaient sur la côte plus encore que sur les flots; mais les rameurs faisaient en vain

force de rames, et la planche et la jeune femme avaient touché avant moi ce rivage inhospitalier. Les Africains allaient mettre la main sur leur nouvelle victime, ils étaient insensibles à ses cris, à ses gestes suppliants, à ses larmes. — Ils l'entraînaient, lorsque d'une case voisine de la plage je vis sortir un nègre de haute taille, aux yeux étincelants, à la peau luisante comme l'ébène. Je mettais le pied sur la terre, au moment où, ayant écarté d'un geste tous ses compatriotes, il accourut d'un seul bond, en poussant un cri de joie, prit avec respect la main de la jeune femme, et, la conduisant dans sa case :

— *Mo proce vous, marraine, vous pas pir, dir vous!* — (Je suis près de vous, marraine, n'ayez pas peur, je vous le dis.)

J'avais tout aussitôt reconnu le nègre à sa voix, à son langage. C'était Louis-Jean. Ayant pris la fuite de l'habitation Leclerc sur un navire anglais, il avait rejoint son pays dont il devint chef, et put ainsi protéger à son tour son ancienne maîtresse *la petite fétiche blanche*, qu'il n'aurait certes pas défendue si elle eût été dure, arrogante, impitoyable avec lui.

Vous devinez qu'Amélie venait en France en compagnie de son mari presque aussi jeune qu'elle. Avait-il donc péri dans le naufrage? C'est ce qu'elle

demandait en versant des larmes abondantes. Louis-Jean sortit alors, en la rassurant, et bientôt il lui ramena son mari : quant à moi, je terminai cette aventure en les prenant à mon bord, nous passâmes ensemble quelques mois à Bordeaux, à Paris, et bien des fois Amélie remercia Dieu de ce qu'elle avait toujours été bonne pour ceux qui dépendaient d'elle, et dont, devenue dépendante à son tour, elle avait éprouvé la reconnaissance dans une position si désespérée.



BULBULI

Le temps était si beau, que la famille du capitaine se décida à rester un jour de plus à la campagne, et, dès le matin, toute la société des enfants, fils, neveux, petits-fils ou cousins, se répandit dans le vaste clos. Tout en sortant, on s'entretenait avec le plus vif intérêt des soirées dernières, et surtout de celle qui allait terminer ce petit cours de morale en action. Peut-être devine-t-on le motif de l'impatience avec laquelle on attendait le dénoûment. C'est que le lot le plus envié, le plus désirable, l'album, n'était encore échu à personne; nécessairement ce soir il fallait que le sort se décidât à le donner à Amélie, à Albert

ou à Henri, le plus âgé et le plus sage de l'assemblée, comme nous le savons tous.

Une partie de la journée s'était donc passée à merveille. Edmond n'avait pas un instant songé à chercher querelle à son voisin pour lui prendre une partie de ses domaines, il se rappelait les Afghans, et Louise, ayant réfléchi au sort affreux réservé à *la petite fétiche blanche* si cette jeune fille eût été dure et arrogante envers l'esclave qui devint plus tard son maître, Louise fut douce et polie avec tous les domestiques. M. de Kernoël, voyant cela, se réjouissait de la bonne idée qu'il avait eue, lorsqu'il entendit derrière un massif de lilas des cris, non de souffrance, mais de colère, des imprécations, des rugissements véritables, et le bruit sourd de coups de poing donnés et reçus. Le capitaine s'élance aussitôt vers le champ de bataille, et que vit-il ? deux cousins, — nous ne les nommerons pas pour leur honneur, — deux cousins se battant comme de véritables brutes.

M. de Kernoël n'eut pas de peine à mettre un terme à ce combat; un mot de lui suffit pour le faire cesser, et les champions, bien confus, se relevèrent pour répondre à leur grand-oncle. Or il résulta de leurs explications que cette lutte acharnée s'était

engagée entre eux parce qu'une petite étourdie, une babillarde impitoyable, la cousine Amélie, avait répété à chacun d'eux quelques sottises échappées à l'un et à l'autre cousin sur leur compte réciproque, mais qu'ils n'auraient jamais sues si mademoiselle ne se fût amusée à les leur aller redire en faisant de grosses méchancetés de ces petites malices, et à exciter ainsi une animosité qui avait déjà eu pour résultat de nombreuses bosses et des contusions du plus beau bleu : qui sait même jusqu'où la lutte aurait été sans l'intervention de M. de Kernoël ?

— Ah ! mademoiselle Amélie, se dit-il, vous avez besoin d'une leçon aussi, vous !

Or Amélie fut assise précisément à côté de son grand-oncle, à dîner, et, le capitaine ne lui disant mot, c'était là sa première punition :

— Mais vous ne me parlez pas, grand-oncle, — — murmura-t-elle enfin timidement.

— C'est que je ne veux pas que l'on rapporte ce que je dis, — répondit le capitaine de sa voix la plus sévère. Et alors chacun de tourner les yeux vers Amélie, et elle de trembler de tous ses membres de peur que l'on ne racontât, en pleine table, la cause de la bataille des deux cousins. Toutefois, de plus

importantes conversations occupaient les convives, et il ne fut plus question que du dessert, puis du tirage des derniers numéros.

Qui aura l'album? Qui aura assez de bonheur pour amener le bon numéro?

Aussitôt rentrés dans le salon, on consulta le vase du Japon, ou plutôt son remplaçant; mais cette fois, et pour varier, il fut convenu qu'il n'y aurait qu'un seul billet de tiré d'abord, et que les deux derniers viendraient après le récit exigé par le premier. Amélie vint donc devant le vase et prit un billet qu'elle donna d'une main tremblante au capitaine.

— Oh! s'il y avait *album* écrit sur ce papier! Ses gestes, son maintien, ses regards, tout disait cela.

— C'est l'Inde, dit M. de Kernoël, va pour l'Inde et l'histoire de Bulbuli. Bulbuli, mes enfants, était la jeune fille la plus étourdie, la plus inconséquente, la plus bavarde de toutes les villes de la côte de Malabar.

On ne pouvait rien dire devant elle qui ne fût répété comme par un véritable écho; et les choses les plus piquantes dites sur un absent, si elle les entendait, elle les allait bien vite redire à la personne qui en était l'objet, au risque d'amener les querelles les plus funestes; elle avait déjà été la cause de plus

d'une brouille dans sa famille, et rien ne lui servait de leçon.

Elle avait pourtant atteint l'âge de la plus parfaite raison, car, dans l'Inde, à quatorze ans, on est loin d'être un enfant. La preuve en est qu'un jeune-homme de la caste des brames comme elle, et nommé Mahasing, la demanda en mariage et l'obtint. Il savait bien quel était le défaut capital de sa fiancée, mais il espéra que les soins d'un ménage, sa dignité de mère de famille, de maîtresse de maison, la corrigeraient de cette légèreté, de cette étourderie dont les conséquences pouvaient être si fatales, et il l'épousa.

Il est inutile de dire que les poëtes qui chantèrent cette union pendant trois jours au son de la *sittar* ou du *sariagi* ne manquèrent point de faire toutes sortes de beaux vers sur l'union de Mahasing, le *grand lion* (c'est ce que ce nom signifie) avec Bulbuli, dont le nom était presque celui que les Persans donnent au rossignol (*bulbul*). Ils auraient bien fait, ces poëtes adulateurs, de mêler à leurs épithalames quelques leçons sur le danger qu'il y a pour l'homme à parler étourdiment à tous propos, à tous échos, avec l'assurance de dire des sottises; car plus on parle, plus on risque d'en dire.

Ils se gardèrent bien d'être véridiques. Ils étaient payés pour flatter les nouveaux époux, et les encensèrent de leur mieux. Les fêtes nuptiales furent magnifiques; la cavalcade de la dernière journée, au milieu de laquelle se promenèrent triomphalement les nouveaux mariés, sur un palanquin entouré des parents et des amis montés sur des éléphants, fut surtout d'une somptuosité sans pareille. Bulbuli, qui aimait le faste et le plaisir par-dessus toutes choses, eût éprouvé un bonheur sans mélange si la dernière cérémonie ne l'eût fait réfléchir. Cette cérémonie, qui consistait pour les époux à faire sept fois le tour d'un grand feu, était pour la jeune femme un grave et solennel avertissement du devoir que, suivant l'absurde et cruelle superstition des brahmanes, elle aurait à remplir dans le cas où son mari mourrait avant elle. La loi lui prescrivait, vous le savez tous, de périr alors dans les flammes, sous peine de déshonneur et d'impiété; loi barbare, loi impie que celle qui ordonne comme un acte d'honneur et de religion le crime du suicide.

Toutefois cette loi était impérieuse, inévitable, et Bulbuli faisait de graves réflexions en revenant de la terrible cérémonie des sept tours du bûcher; mais un repas somptueux et des danses ravissantes lui

eurent bientôt fait oublier la solennelle leçon, et quelques heures après elle n'y songeait pas plus qu'une nouvelle mariée ne songe aux prévisions de mort qui assombrissent le contrat qu'elle vient de signer au milieu d'une riante compagnie.

Elle aimait les plaisirs, et Mahasing ne lui en refusait d'aucune sorte. Y avait-il un curieux combat d'éléphants et d'alligators annoncé à Lucknow, bien que cette ville fût à plusieurs journées de la ville que Mahasing habitait, il y conduisait Bulbuli. Exprimait-elle le désir d'aller visiter, dans un but de religion, beaucoup moins encore que de divertissement, les pagodes les plus magnifiques du Décan, du Bengale, des rives du Gange, Mahasing l'y conduisait dans le plus fastueux et le plus splendide appareil. Le grand Mogol Djibanphire, à l'heure de sa toute-puissance, n'aurait pu entourer de plus d'éclat sa chère Nourdjian que ne le faisait Mahasing pour Bulbuli. C'était pour Bulbuli qu'étaient les meilleures musiciennes, les danseuses les plus habiles, les esclaves les plus adroites dans les arts de la broderie et de la parure.

Et cependant Bulbuli prenait tous ces dons, tous ces empressements de son mari, comme s'ils lui étaient dus : elle était égoïste comme l'est en général toute personne qui ne pense qu'à se divertir, et j'ai honte à

dire qu'elle en donna bientôt la preuve. La guerre des Sikhs et des Rohillas ayant nécessité le départ de Mahasing pour l'armée, une seule chose attrista Bulbuli dans cette séparation, ce fut la pensée qu'elle pouvait être contrainte à monter sur le bûcher dans le cas où son mari périrait à la guerre. Mahasing, la voyant rêveuse et sombre, attribua, en effet, son chagrin à la douleur qu'elle éprouvait en le quittant, et pria sa famille de l'entourer des mêmes distractions et des mêmes plaisirs que ceux qu'il lui prodiguait lorsqu'il était près d'elle, afin de lui faire oublier les tourments qu'elle pourrait éprouver à cause de lui.

Il avait été beaucoup trop présomptueux : Bulbuli n'éprouvait pas d'autre tourment que celui que vous savez, et encore, comme elle était très-frivole, elle ne tarda pas à reprendre sa gaieté. La famille, fidèle à la promesse qu'elle avait faite à Mahasing, lui prodiguait tous les divertissements possibles : elle y prenait cordialement part, et pourtant le mari de Bulbuli pouvait être tué dans les batailles! Cette inquiétude lui revenait bien quelquefois; mais chaque jour, au retour de ses promenades sur l'eau, au milieu des concerts ou dans les forêts enchantées, vastes parasols de verdure si précieux dans l'Inde, elle trouvait des nouvelles de Mahasing. Plus légère, plus incon-

séquente que jamais, elle se livrait à cette abondance de paroles et à cet irrésistible bavardage qui sont assez souvent l'attribut des femmes oisives : déjà, dans la ville, on avait remarqué avec étonnement des inimitiés se déclarer presque tout à coup entre des familles jusqu'alors unies. On se demandait la cause de ces dissentiments. Ils étaient du fait de Bulbuli et de ses indiscrétions.

Indiscrétions funestes : nulle ne devait avoir un résultat plus fatal que celle qu'elle commit un jour où un *Nawab*, parent de son mari, l'avait conduite dans un magnifique pavillon qu'il possédait au milieu d'une forêt pleine de bêtes fauves et d'animaux féroces. Du haut de la verandah, elle assistait au spectacle d'une chasse très-animée. Les élans, les buffles, les tigres, les lions, partaient à tout moment du fond des fourrés impénétrables, et les chiens se précipitaient par centaines contre ces ennemis avec un courage merveilleux.

— Voyez vous ce grand lion? dit, à l'instant où la lutte était le plus acharnée, un cousin de Mahasing surnommé *Chir-Bâz* (qui joue avec les lions), voyez-vous ce lion redoutable? Eh bien! je me sentirais encore la force de m'élancer contre lui et de l'écraser comme un insecte, de le briser comme un jouet fra-

gile, ainsi que je fis de celui qui m'a valu mon glorieux surnom.

— Est-ce que vous pensez que nous croyions un mot de cela ? répondit en riant Bulbuli à son cousin qui avait prononcé ces paroles d'une voix ridiculement majestueuse ; est-ce que mon mari ne m'a pas dit cent fois que le lion redoutable de son cousin Chir-Bâz n'était qu'un pauvre chien paria déguisé ?

Ce sarcasme, étourdiment révélé par Bulbuli, frappa d'autant plus vivement Chir-Bâz au fond du cœur, que tous les assistans poussaient de grands éclats de rire qui semblaient des marques d'assentiment. En effet, Chir-Bâz était un fanfaron, un fanfaron oriental, c'est tout dire, et il n'en fut que plus profondément et plus mortellement blessé par les moqueries dont il était l'objet alors.

— Ah ! Mahasing a dit cela !

Voilà tout ce qu'il répondit au propos de Bulbuli, mais il y avait de la colère concentrée et une sombre fureur dans sa voix semblable au sourd grondement du tigre qui menace.

Cet incident n'eut pas de suite ostensible, immédiate : seulement Chir-Bâz n'adressa plus un mot, un regard à Bulbuli. La fête se termina par un repas éclatant et les divertissements ordinaires, et la jeune

femme ne pensa nullement à ce qui s'était passé. Cependant l'absence de Mahasing commença, quelques jours après, à l'inquiéter vivement. Plusieurs matins, plusieurs soirs s'étaient écoulés sans que parût un messager de son mari, et la pensée du bûcher de veuve vint s'emparer d'elle pour ne plus la quitter. Plus de plaisir possible à présent. Toujours prosternée au seuil de la pagode, elle faisait vœu sur vœu pour obtenir la vie et le retour de Mahasing. Elle promettait d'aller visiter pieds nus la grande pagode de Jaggernat, celle de Muddenpour, le temple bouddhiste de Bodgyah ou la mosquée de Mathurd, si le ciel lui rendait son mari. Elle avait recours à toutes les religions pour invoquer Dieu, qui, en effet, plane au-dessus de toutes; mais ce sentiment religieux qui l'avait saisie tout à coup n'était point agréable à la Divinité; ce n'était là ni piété ni dévotion, mais effroi et terreur des flammes.

Aussi ses prières ne semblaient-elles guère devoir être exaucées, car bientôt rentrèrent dans la ville et la province beaucoup des guerriers qui étaient partis avec Mahasing; mais lui, il n'était point de retour avec eux, et nul ne pouvait donner de ses nouvelles. Bulbuli fut atterrée, et chaque jour lui donnait une plus profonde certitude du sort que son mari avait

subi, du sort qui, par conséquent, l'attendait. Déjà elle passait pour veuve dans la ville, et chaque jour le peuple venait sous les fenêtres de son palais lui prodiguer les outrages et les imprécations comme à une veuve impie qui refusait d'obéir à la loi. Elle n'osait plus sortir ni même paraître à sa verandah, car la populace fanatique aurait pu se porter à de terribles excès. On avait vu quelquefois le peuple allumer lui-même un bûcher et y entraîner de malheureuses femmes.

Un jour, la foule réunie à la porte du palais de Bulbuli la menaçait d'une pareille violence, elle était perdue, lorsque le galop d'un cheval attira l'attention du peuple ameuté. Le cavalier était Mahasing, et les cris de fureur se changèrent en exclamations d'allégresse. Mais nulle joie ne fut comparable à celle de Bulbuli : « Me voilà donc sauvée du bûcher ! » ce fut là surtout ce que se dit l'égoïste en se jetant entre les bras de Mahasing, et dès lors elle ne voulut plus le quitter, plus faire un seul pas sans lui, plus le laisser s'éloigner d'elle. Elle avait eu une si grande peur !

Il fallut bien cependant qu'elle se résignât à se séparer un jour de Mahasing appelé au palais d'un de ses chefs. Pour se rendre à cette résidence, il fallait

traverser un profond défilé, voilé de chaque côté par de sombres forêts qui revêtaient les montagnes à pic, murailles énormes de cette gorge qui ressemblait à un étroit corridor. Mahasing était arrivé au milieu de ce chemin pittoresque, mais peu rassurant, lorsque d'un étroit sentier qui y débouchait, il vit sortir un homme monté à cheval comme lui, mais les yeux flamboyants, la face pourpre, ivre de colère; c'était Chir-Baz.

— Mahasing! Mahasing! s'écria-t-il en se jetant sur lui, un poignard à la main, Mahasing! toi qui es surnommé le *grand Lion*, je veux te montrer que je ne crains pas tes pareils et que je sais m'attaquer à quelque chose de mieux qu'un chien de paria.

L'action ayant accompagné la parole, un profond coup de poignard avait percé la poitrine de Mahasing. Un second allait suivre lorsque, par bonheur, le cheval du mari de Bulbuli s'enfuit épouvanté, et, au lieu de pousser en avant, reprit le chemin de la ville, emportant son cavalier qui se soutenait à peine, car il était bien grièvement blessé.

Bientôt Bulbuli entendit, reconnut le galop du coursier, et, ne pouvant s'expliquer le prompt retour de son mari, se précipite sur le seuil du portail. Elle arriva pour recevoir dans ses bras Mahasing tout en-

sanglanté. Il vivait, mais était atteint d'une blessure très-menaçante; c'est ce que les médecins déclarèrent dès qu'ils l'eurent visité sur son lit de douleur.

Vous comprenez alors quelles durent être les angoisses de la malheureuse Bulbuli. Elle appela près de lui tous les médecins européens établis dans la ville, mais elle eut la douleur de voir que tous, sans exception, se retiraient avec des regards ou des gestes de désespoir. Quant au blessé, il ne pouvait dire un mot, il ne pouvait lever les paupières, il ressemblait en tous points à un homme mort. Alors avec quelle désolation Bulbuli venait poser la main sur le cœur de Mahasing pour voir s'il battait encore, ou un miroir sur sa bouche pour savoir s'il faudrait que le lendemain elle accompagnât un cadavre au bûcher.

C'est dans de telles angoisses que toute la nuit de Bulbuli se passa.—De quelle main, se disait-elle dans les instants où elle était un peu moins troublée, de quelle main a-t-il reçu cette profonde blessure? Quelle fatalité! Il a échappé aux périls de la guerre, et il faut qu'il succombe sous le poignard, le poignard d'un assassin sans doute... Mais il n'a pas été dépouillé de ses riches vêtements, de son or. —

Quel était donc le sombre intérêt qui arma le meurtrier?

— Bulbuli!

Ce nom prononcé d'une voix éteinte, au milieu de cette solitude et ce silence de la nuit, fit tressaillir la jeune femme! Était-ce bien Mahasing qui avait parlé? Bulbuli le regarda. C'était lui; ses yeux venaient de s'entr'ouvrir.

— Bulbuli, reprit-il d'une voix plus faible encore, qui donc a pu... répéter à Chir-Bâz... ce que je n'avais dit... qu'à toi?... Sans ces propos... je... Mais... adieu.., je meurs!

Il était mort en effet, et à cette heure suprême Bulbuli apprenait quelle était la cause de la mort de Mahasing, et, par conséquent, de la mort qu'elle-même ne pouvait éviter. Dès le point du jour, les lamentations des habitants du palais apprirent à tout le quartier les événements de la nuit, et dès lors les brahmanes accoururent pour commencer les cérémonies funèbres. Les parents de l'une et de l'autre famille vinrent aussi, et nul ne parut douter un instant que Bulbuli ne se brûlât avec le corps de Mahasing.

Le bûcher fut donc construit dès le lendemain sur le bord de la rivière. C'était une espèce de lit formé

de roseaux imbibés d'huile et d'autres matières inflammables, et au-dessus de ce lit s'étendait un petit toit également composé de joncs huilés, d'étoupes et de feuilles desséchées destinées à produire rapidement de la flamme.

Bulbuli était plus morte que vive, et, en présence du corps de Mahasing qu'elle allait suivre bientôt sur le bûcher, elle déplorait bien amèrement une indiscrétion qui avait des suites si affreuses pour son mari et pour elle. Prosternée sur les dalles du vestibule, elle demandait au ciel pardon et courage, lorsque toute la famille et les brahmanes vinrent la chercher pour la conduire au lieu des funérailles.

Elle eut, pour y arriver, à traverser une grande foule qui était plus épaisse encore autour du bûcher. Parvenue à pas lents devant cet autre lit nuptial sur lequel était étendu le pâle cadavre de son mari, elle devait en faire sept fois le tour, de même que le jour de son mariage. Ce rapprochement, qui alors l'avait attristée un seul instant, dut cette fois, si elle pensait à quelque chose encore, être bien poignant pour elle. A chaque tour qu'elle faisait, suivie de ses parents, de ses serviteurs qui l'inondaient de flots d'huiles odoriférantes, son pas était de plus en plus chancelant, ses larmes, ses sanglots, redoublaient à

chacun des tours funèbres : c'est que les flammes s'allumaient de plus en plus dans la fosse creusée sous le bûcher. Au cinquième tour, elle se traîna plutôt qu'elle ne marcha ; au sixième, il fallut la soutenir, la porter en quelque sorte, et elle commençait le septième, le dernier, lorsque, saisie par une défaillance complète, elle tomba sur ses genoux, et de cette position roula sur le lit enflammé où gisait Mahasing, et les deux époux disparurent dans un haut tourbillon de flammes.

C'est ainsi, poursuivit le capitaine Kernoël, c'est ainsi que fut punie bien cruellement l'indiscrétion de Bulbuli. En France, les femmes, les jeunes filles qui commettent des fautes pareilles, ne risquent pas d'être brûlées, mais bien de vivre avec un mortel remords, celui d'avoir brouillé des familles, et souvent d'avoir amené des haines mortelles.



ALBERT ET BOBILOUCHIN

Depuis les premières phrases du récit qui vient de finir, la cousine Amélie était dans un embarras que l'on comprend. Chacun la regardait et se demandait si elle était de la famille de Bulbuli. Tantôt vous eussiez vu la bavarde rougir, puis devenir pâle, et puis écarlate. Le bûcher surtout lui avait fait une vive impression. Il y avait aussi dans le salon une autre jeune fille qui paraissait très-préoccupée, c'était Emma, plongée visiblement dans la perplexité la plus grande. Était-elle malade?... Avait-elle peur du tonnerre qui grondait ce soir avec une force toujours croissante? Non, le tonnerre n'était point ce qui la





A Hadamard lith

Imp. Godard Paris

Fuite d'Albert.

tourmentait, mais bien la pluie qui battait les volets comme un véritable déluge, et inondait en ce moment sans doute la tapisserie, les laines et les soies laissées sur une petite table rustique à peine garantie par un pavillon chinois ouvert à tous les vents, et en conséquence à tous les torrents que versait l'orage. C'est ce qu'elle se hâta de dire dès que M. de Kernoël eût achevé. Elle espérait trouver alors dans un de ses frères ou cousins plus d'un galant serviteur; mais elle se trompait, et nul ne répondit à ses insinuations. Alors force lui fut bien de parler, et nullement de demander ce service.

— Tiens, par cette pluie-là ? Je ne veux pas me mouiller pour attraper un rhume, disait l'un.

— Et puis courir au fond du jardin. Quand il fait si noir! répondait l'autre, d'un ton d'épouvante, à cette seule pensée.

— Si le tonnerre allait tomber sur moi... murmurait un troisième.

— Ma foi! je suis las, ajoutait son voisin...

Emma risquait donc fort de ne pas avoir son ouvrage, lorsqu'un de ses cousins, plus intrépide en apparence, s'élance vers la porte :

— J'y vais! dit-il.

Mais à peine eut-il poussé le volet, qu'il recula en faisant un grand cri :

— Un éclair !... quel éclair ! ah ! mon Dieu !

— Vous me faites tous pitié, s'écria le capitaine qui, depuis longtemps déjà, comprimait sa colère... A votre âge, j'aurais déjà rendu cent fois à Emma le service qu'elle demande. Tenez ! Henri va vous faire honte à tous... le voilà parti. Il n'a pas peur du tonnerre comme celui-ci, d'un éclair comme celui-là ; il ne craint pas de se fatiguer comme cet autre ou d'attraper un rhume ainsi que le délicat Albert. Mais à propos ; c'est à toi et à Henri à tirer les deux derniers numéros... Henri n'y est pas, prends toujours le tien, Albert... ah ! ah ! le Canada.

C'est très-bien — cela tombe à merveille — ce que je vais te raconter te montrera combien, en n'apprenant pas à supporter les fatigues, les intempéries, et ne songeant qu'à ses aises, enfin, on se rend inutile à soi-même et aux autres; bien heureux encore si l'on ne paye pas bien cher les habitudes de mollesse que l'on a prises, comme il arriva à un autre Albert dont les aventures me furent autrefois racontées à la Nouvelle-Orléans.

Albert naquit en 1745 sur l'habitation que son

père possédait vers la pointe occidentale du lac Érié, non loin de la rivière de Détroit. M. Arnould, possesseur de cette belle et vaste habitation, et sa femme, étaient les seuls Européens qui habitassent ce district peuplé des restes de la tribu indienne des Miamis, dont les cabanes, les *wigwams* ou les tentes les entouraient de tous les côtés. Les planteurs français étaient sans crainte au milieu de cette population sauvage, car les Miamis les aimaient de cette affection que les malheureux Indiens d'aujourd'hui ont conservée pour nos compatriotes, autrefois leurs doux souverains.

Le jour de la naissance d'Albert, fils unique de la famille Arnould, fut une journée de joie sur l'habitation, et aussi dans les villages indiens, épars à plusieurs milles à la ronde. Toute la nuit qui suivit cette journée, les forêts furent illuminées de vastes bûchers flambants, autour desquels dansaient les Miamis en poussant des cris de fête; mais nulle part la joie ne fut si grande que dans la cabane de Mahingan et de la jeune épouse Nipa. C'est que là aussi se célébrait la naissance d'un garçon que l'on nomma Alank (l'étoile), parce qu'il vint au monde à l'heure où brillait à l'horizon l'étoile du marin; mais ce nom disparut devant celui de Bobilouchin (petit enfant

que lui donnèrent les femmes de la tribu, et qu'il conserva toute la vie.

A peine fut-il né, que sa mère Nipa l'emmaillotta, comme il est d'usage, sur une planche doublée d'un peu de coton à laquelle se rattachaient les langes, et à cette planche elle mit deux courroies afin de suspendre son enfant aux branches des arbres lorsqu'elle était dans les bois avec Mahingan. Ce Mahingan était un hardi chasseur, et le loup qu'il portait tatoué sur sa poitrine semblait lui avoir communiqué son infatigable amour de la proie : or, pendant ces grandes chasses, Nipa suivait partout Mahingan, portant Bobilouchin sur son dos, et, lorsqu'ils se reposaient, elle chargeait le vent de balancer et d'endormir son enfant attaché dans ses langes à un pin ou à un platane. Les bercements étaient un peu rudes quelquefois, quand la tempête était la berceuse; mais Bobilouchin n'en dormait pas moins bien, ou, s'il était éveillé, c'était pour lui une joie de se voir ainsi secoué dans le vide.

Albert aurait crié de tous ses poumons et serait mort de peur au contraire, lui qui était habitué à être dorloté sans cesse, passant des bras de sa nourrice dans ceux de sa mère, ou dans le berceau le plus douillet que l'on eût pu trouver à Montréal

où à Québec. Une négresse ne le quittait pas et imprimait sans cesse un suave mouvement d'ondulation à ce petit lit, en murmurant quelque air plaintif de l'Afrique ; et pourtant Albert ne dormait pas, il criait toujours, il pleurait au milieu de ces caresses perpétuelles, tandis que Bobilouchin riait de tout son cœur quand l'ouragan faisait flotter les arbres, leurs branches, le sac dans lequel il était, et il chantait quand grondait l'orage.

Or un jour il arriva que le vent détacha son berceau portatif et le jeta sur l'herbe épaisse. Nipa, occupée en ce moment à enlever la peau d'un castor, accourut avec effroi ; mais quel fut son étonnement de voir Bobilouchin sortir de ses langes, comme un poulet sort de sa coquille, faire quelques pas sur ses pieds et sur ses mains. C'était pour la mère un avertissement : dès lors elle ne l'emmaillotta plus, le laissa dérouler à son aise tout nu, sur l'herbe, dans l'eau, dans la neige ; et, à un an, il marchait avec assurance.

Albert n'en était point là, et, lorsqu'il eut quinze mois, il se traînait à peine. Puis, au lieu d'aller et de venir dans la maison, de servir ses parents, de se servir lui-même, dès qu'il fut assez grand pour cela, il demandait tout aux nègres qui l'entouraient et

obéissaient à ses moindres caprices. Apprendre à se servir, c'est pourtant acquérir la plus certaine indépendance en même temps que la force et l'habileté.

Albert devenait au contraire de plus en plus indolent, et son père ne tarda pas à s'en inquiéter. M. Arnould était d'avis que l'homme doit savoir et pouvoir compter sur lui-même, avant tout, et puis il semblait pressentir, pour le pays dans lequel il vivait, des jours où il y aurait à lutter avec énergie, soit contre les Indiens que l'on opprimait en prenant leur territoire, soit contre les Anglais de la Pensylvanie qui aspiraient à s'emparer du Canada. M. Arnould pensait avec raison que, lorsque viendrait cette crise, heureux les hommes qui, habitués à une vie mâle, pourraient être de quelque secours à leur patrie et à eux-mêmes.

C'est pourquoi il voulut que son fils Albert, âgé de sept ans, assistât aux exercices violents auxquels se livraient les Indiens, même enfants, afin de se divertir et de se fortifier. Tantôt c'était le jeu de la raquette qui fait siffler dans l'air la balle qu'elle lance et relance avec une force redoutable; tantôt c'était une course sur le bord de la Miami, et chacun des concurrents avait des fardeaux entre les bras, ou

bien une lutte vigoureuse s'engageait avec les rapides et écumeux courants de la rivière, et parmi tous les enfants de la tribu Bobilouchin remportait toujours le prix. A sept ans, il tendait avec aisance un arc que lui avait fabriqué son père, et, après avoir contribué à la chasse de Mahingan, il l'aidait, ainsi que sa mère Nipa, à apporter le gibier à la hutte.

— Vois, disait M. Arnould à son fils, en lui montrant Bobilouchin, vois combien est alerte, agile et fort, cet enfant qui est né le même jour que toi, Albert; tâche de l'imiter, rends-toi robuste, actif, et les bienfaits de l'éducation que tu reçois seront fécondés encore par la vigueur que tu auras acquise. La force du corps, alliée à la force de l'intelligence, forme un homme complet et utile, ici-bas, au prochain comme à soi-même. Qui te garantit, mon enfant, que tu auras toujours des serviteurs? Qui t'assure que tu ne perdras pas les biens et la fortune avant d'être capable de t'être d'aucun secours? Comment pourrais-tu nous aider si nous avions besoin d'appui, toi qui es sans force parce que tu comptes sur la force des autres? Bobilouchin, au contraire, ne craint aucun désastre, ici-bas, ni pour ses parents, ni pour lui, car il ne craint aucune fatigue, aucun danger, aucune privation. Être au-dessus de tant

d'appréhensions, c'est être vraiment heureux et libre.

M. Arnould s'efforçait en vain de pousser ainsi Albert à sortir de son apathie ; en vain, lorsqu'il avait de longues courses à faire pour aller visiter l'établissement le plus voisin, ou qu'il entreprenait de grandes chasses avec Mahingan et Bobilouchin, en vain M. Arnould voulait-il entraîner son fils ; celui-ci, au bout d'une demi-heure de marche, ou dès qu'il sentait les premières gouttes d'une pluie d'orage, déclarait qu'il ne pouvait pas aller plus loin, qu'il tombait de fatigue, et un des nègres était obligé de le ramener à l'habitation. Il avait peur du chaud, il avait peur du froid, et, par le fait, toutes les intempéries lui faisaient mal, parce qu'il n'avait pas voulu s'y accoutumer de bonne heure. C'est ainsi que l'animal méchant, devant lequel on montre de la peur, est toujours prêt à mordre qui le fuit.

Albert ne tarda point cependant à sentir vivement le tort qu'il avait eu, et c'est son cœur qui le lui dit.

Un dimanche que son père était absent de l'habitation, il était seul avec sa mère et une vieille servante ; madame Arnould fut tout à coup saisie d'un mal dont les symptômes étaient effrayants : des défaillances,

des convulsions, une fièvre brûlante, semblaient la menacer d'une mort prochaine, et il n'y avait de médecin qu'à la ville de Détroit, où l'on ne pouvait aller qu'en trois heures d'une marche rapide. C'est ce que disait avec douleur la pauvre vieille négresse :

— Oh ! si l'âge ne m'avait pas ôté mes forces d'autrefois !...

Et en prononçant ces mots, qui étaient autant de reproches pour Albert, elle le regardait d'un œil si expressif au fond de son noir orbite ! C'est alors que les paroles de la servante dévouée, et surtout les souffrances toujours croissantes de sa mère, les caractères toujours plus menaçants que prenait son mal, faisaient amèrement sentir à Albert combien il était malheureux pour lui de ne pas avoir acquis force et courage, afin de s'élancer au triple galop sur un cheval, ou de courir comme un daim, comme un Indien plutôt, jusqu'à Détroit, pour prévenir le médecin. Il fallait traverser une forêt non encore défrichée, et comment se retrouver dans ce chaos d'arbres, de lianes et d'herbes gigantesques, à moins d'avoir appris à se guider, comme les sauvages, d'après mille observations? Ce tableau des difficultés qu'il y avait à vaincre épouvantait Albert et surtout

le désolait, car il voyait que sa mère avait tant besoin de secours.

— Oh! reprit la négresse, si j'avais mes jambes de douze ans!

C'était là un blâme direct adressé à Albert, qui avait précisément cet âge, et il se décida à essayer de courir jusqu'à la ville lorsque, par bonheur pour sa mère, Bobilouchin vint à l'habitation pour demander quelque chose; la négresse lui dit qu'il fallait aller bien vite à Détroit, et prier le médecin de venir au plutôt voir madame Arnould. Bobilouchin partit alors comme un trait. Il était une heure, et, à deux heures et demie, après une course continuelle, il revint annoncer que le médecin s'était mis en route à cheval en sa présence. Quant au pauvre Albert, il n'avait pas fait une demi-lieue lorsque Bobilouchin, à son retour, le rencontra qui marchait péniblement.

Combien le jeune blanc se sentit humilié devant le jeune sauvage, je vous le laisse à penser : ce qu'il éprouva alors, c'était plus que de l'humiliation, c'était un honteux remords de ce que sa mère avait trouvé plus de secours dans un étranger, un barbare, qu'en lui son enfant.

Ce fut là une leçon profonde pour Albert, il le

disait, du moins. Il se promit cent fois, devant le lit de sa mère, de se livrer désormais à tous les exercices qui pouvaient le fortifier et lui permettre d'être utile; mais, quand le médecin, arrivé au grand galop, eut déclaré que l'état de madame Arnould n'avait rien d'inquiétant, lorsque, le lendemain, la santé de la malade eut justifié la prédiction du docteur, Albert oublia ses serments, et retomba dans la vie oisive et molle qu'il passait dans l'été, à se balancer au fond d'un hamac, entre les catalpas et les magnolias en fleur, dans l'hiver, à se chauffer aux larges brasiers qu'alimentaient si abondamment les arbres des forêts voisines, tandis que Bobilouchin passait la saison des glaces bien avant du côté des lacs, et là, dans une hutte de neige qu'il partageait avec son père et sa mère, apprenait à endurer le froid qu'il ne fallait certainement pas craindre pour aller à la chasse aux castors. Bobilouchin, à quatorze ans, était un homme qui ne redoutait plus rien, un homme fort comme Mahingan, *le loup du lac Érié*, et son frère de jour de naissance, Albert, n'était encore qu'un faible enfant.

M. Arnould avait pourtant été sage lorsqu'il prévoyait des jours d'épreuve où la force physique serait bien nécessaire. Les Anglais venaient de déclarer la

guerre aux Français, possesseurs du Canada, et les sauvages, profitant de ces dissensions, avaient relevé la tête. La tribu des Schawanoes, établie sur les rives de l'Ohio et antique ennemie de la tribu des Miamis, avait renouvelé les hostilités, et il ne se passait pas de jour sans que les Schawanoes et les Miamis ne se surprissent dans quelque embuscade, et alors c'étaient des festins atroces autour des prisonniers torturés, et les guerriers des deux tribus se paraient à l'envi de sanglantes chevelures. La hache de guerre que les chefs miamis avaient autrefois jetée dans le lac, en signe d'espérance d'une paix durable, la hache de guerre s'abattait plus rudement que jamais sur les têtes des combattants.

Mahingan et Bobilouchin allaient se joindre à leurs compagnons, lorsqu'un matin, un peu avant le jour, un formidable parti de Schawanoes se précipita sur l'habitation de M. Arnould, et bientôt tout n'y fut que pillage, sang, incendie. Les chevelures du mari et de la femme furent suspendues à la ceinture du chef, et tous les nègres s'enfuirent ou tombèrent entre les mains des Schawanoes qui les firent prisonniers : il n'y avait plus de vivant sur l'habitation qu'Albert, que le bruit de l'irruption des Indiens avait réveillé en sursaut ; et, saisi par la peur au point de

ne pouvoir courir au secours de ses parents, ou du moins d'aller mourir avec eux, il était resté immobile sur son lit, lorsqu'il entendit bientôt avec un frémissement d'horreur la porte de sa chambre tomber sous les coups des tomahawks et qu'il sentit une rude main le saisir et l'attirer.

Attendant les coups des casse-tête, il n'osait ouvrir les yeux lorsqu'il s'entendit appeler par son nom. Il se risqua alors à soulever ses paupières. C'était Bobilouchin qui l'avait pris d'un bras robuste, c'étaient Mahingan et les siens qui venaient à son secours et l'emportèrent vers leur cabane, en le défendant contre les Schawanoes. Ceux-ci étaient en fuite, mais pour revenir bientôt et en plus grand nombre ; ils en avaient fait la menace, et les féroces Schawanoes ne menaçaient jamais en vain.

Aussi avec quelle promptitude Mahingan faisait-il les apprêts du départ pour aller se joindre à d'autres tribus! Pendant ce temps Albert se voyait avec terreur entre les mains de Bobilouchin et de sa mère qui lui rendaient cependant le plus grand des services : tandis que Nipa lui barbouillait de noir et de rouge toute la figure, Bobilouchin lui mettait des mocassins ou bottines de peau d'élan, une paire de bas écarlates qui lui montaient jusqu'au-dessus du

genou, et le double tablier dans lequel les Indiens portent leurs divers ustensiles; ensuite Mahingan jeta sur les épaules d'Albert une couverture de laine, passa ses doigts en faisant des zigzags sur le visage peint du jeune Français, qui eut alors un masque bariolé de noir, de blanc et de rouge, et, dès qu'il fut ainsi déguisé, les Miamis l'entraînèrent sans lui dire un mot, car, indolent d'esprit autant que de corps, il n'avait pas eu plus de courage pour apprendre leur idiome si simple que pour se livrer à leurs fortifiants exercices.

Tout ce que je viens de raconter lentement s'était passé en quelques minutes, et Albert avait à peine eu le temps de se remettre et de demander avec effroi où étaient son père et sa mère. A qui le demander d'ailleurs? Comment obtenir une réponse, lui qui était réduit par son ignorance à l'impuissance d'un sourd, d'un muet, au milieu de ses compagnons, de ses sauveurs? Ils marchaient avec une rapidité qui le mit bientôt hors d'haleine, car il était obligé de courir presque toujours afin de suivre leur pas ordinaire. Que fut-ce donc quand ils durent le précipiter en entendant un cri lointain, prolongé, un cri de guerre, le cri de guerre des Schawanoes? Albert, épouvanté par cette clameur, fut bien obligé de faire

tous ses efforts pour ne pas rester trop loin en arrière. La nécessité était actuellement pour lui une rude institutrice; que n'en avait-il pris une plus douce quand son père lui donnait de sages conseils?

Les Miamis, pour éviter les ennemis, s'étaient enfoncés dans une forêt sombre, embarrassée de lianes, d'arbustes épineux, de plantes rampantes, et au milieu de tous ces obstacles ils avançaient d'un pas aussi assuré et aussi rapide que dans la plaine la plus unie. Il ne s'agissait plus pour notre délicat Albert de marcher indolemment et de craindre de poser le pied trop rudement à terre. On n'avait pas le temps de regarder si un serpent à sonnette n'était pas dans l'herbe ou un jaguar dans un buisson. — Le cri de guerre, le formidable *houp!* se faisait entendre de plus en plus distinctement; Mahingan et Bobilouchin firent donc signe à Albert de venir à grands pas : croyaient-ils donc que, parce qu'il avait un mocassin et une couverture, il était devenu tout à fait Indien? La troupe sauvage hâtait la marche de manière à inspirer à Albert une terreur bien grande, celle de rester seul, au fond de ces forêts.

Il avançait donc du plus vite qu'il le pouvait, lorsqu'au débouché d'un massif il se trouve tout à coup

sur le bord d'une rivière qu'une partie des Miamis avait traversée et que passaient en ce moment à gué Mahingan et Bobilouchin. Ils avaient de l'eau jusqu'à la moitié de la ceinture ! Qu'allait-il faire, notre Albert, qui jusqu'alors avait reculé devant quelques gouttes d'eau de pluie? Il n'y avait pourtant pas moyen d'hésiter, de rester sur le bord, d'attendre ainsi les Schawanoes. La peur le décida donc, et il entra dans la rivière. Bien des fois le courant faillit l'emporter, ce rapide courant que Bobilouchin avait fendu avec la facilité la plus grande; bien des fois, il faillit rester embourbé dans le lit vaseux de la rivière. Enfin, il arrive à l'autre bord, mais dans un état de frisson que l'on peut concevoir. C'était en effet bien autre chose que de recevoir une petite pluie d'orage.

Il rejoignit à grand'peine les Miamis qui n'étaient pas moins trempés que lui, mais aucun d'eux n'avait l'air d'y songer le moins du monde, et, ayant trouvé une petite clairière entourée d'un rempart épais de lilas, de sumac, de tuyas, de pins, ils s'étendirent sur l'herbe pour passer la nuit, mais sans feu, de peur de découvrir leur retraite. Albert, s'enveloppant dans sa couverture, les imita; mais il eut une fièvre horrible, causée par une fatigue si inaccoutu-

mée et par le bain qu'il avait pris. Combien sa fièvre était augmentée par des frayeurs de toute sorte ! C'était l'ouragan dans le feuillage, c'était le bruit lointain d'une famille de castors qui travaillaient, c'était le hurlement d'un loup, et il se mourait de terreur, tandis que ses compagnons dormaient paisiblement, car ils s'étaient habitués à n'avoir peur ni des fatigues, ni des ténèbres, ni de la tempête.

Quand les cardinaux écarlates et les geais aux vives couleurs chantèrent leur hymne à l'aurore, les Miamis se levèrent sains et dispos, tandis que le faux Indien Albert ne pouvait se bouger. Il fallut pourtant bien qu'il se décidât à essayer de se mettre en marche à la suite de Mahingan et de Bobilouchin, car il entendait encore avec effroi le terrible *houp.* Il se traînait comme un vieillard décrépit, tandis que des Indiens septuagénaires couraient pour ainsi dire en avant de lui. Bientôt des montagnes à gravir mirent le comble à la lassitude d'Albert qui jamais, bien que son père l'y eût engagé cent fois, ne s'était habitué à l'exercice salutaire de la marche sur les terrains escarpés. Bobilouchin et Mahingan regardaient de temps à autre s'il était derrière eux. — Quel fut donc leur saisissement quand ils ne l'aperçurent plus, et le cri de guerre se faisait toujours

entendre ; mais que leur importait? Ils voulaient continuer de secourir Albert, et, revenant sur leurs pas, ils redescendirent la montagne : ils marchaient déjà depuis quelque temps sans le découvrir, lorsqu'enfin ils le virent, se traînant sur ses pieds et ses mains pour tâcher de les rejoindre et poussant de grands cris; c'est que les Schawanoes approchaient.

Bobilouchin et Mahingan, émus de pitié, accouraient pour le prendre dans leurs bras et l'emporter au plus vite, quand deux flèches frappèrent mortellement le jeune Indien et son père, puis le chef Schawanoe s'empara d'Albert, et l'on n'ose songer aux tortures qu'il endura entre les mains de ces cruels Indiens.

Ainsi Albert, pour ne s'être pas accoutumé aux intempéries, aux fatigues, aux catastrophes auxquelles tout homme doit s'attendre et se préparer, fut non-seulement inutile, mais nuisible aux autres et à lui-même. Il faillit laisser mourir sa mère faute de secours qu'il n'avait pas la force d'aller chercher, plus tard il fut saisi par la peur et laissa périr ses parents sans chercher à les secourir ; puis il fut la cause de la mort de ceux qui voulaient le sauver ; lui-même il mourut dans des supplices effroyables ,

et tout cela parce qu'il s'était habitué à tout éviter, à tout craindre, fatigues, dangers, intempéries; eh mon Dieu! c'est à cause de cela même qu'il en fut la victime.



L'ALBUM

—o—◇—o—

Henri était rentré tout doucement dans le salon bien avant la fin du récit, et avait rapporté à Emma l'ouvrage qui l'avait tant inquiétée. Le joli travail de la jeune fille n'était pas encore trop mouillé grâce à la promptitude que Henri avait mise à le sauver de l'inondation; aussi le dévouement de Henri était-il récompensé, depuis longtemps vous savez comment.

C'est à lui que revenait l'Album, et, ayant pour la forme plongé la main dans le vase, il en tira le der-

nier billet, qui lui donnait en toute propriété ce précieux recueil :

— Tu vois, Henri, lui dit le capitaine Kernoël, en lui présentant le beau lot, tu vois que cet album contient les traces des pas que j'ai faits dans le cours de ma vie aventureuse, sur toutes les terres du globe. Cette collection de dessins n'est plus pour tes yeux une suite de muets tableaux : chacun a son souvenir, son enseignement, son âme, grâce aux récits que vous avez tous entendus. J'aime à croire que tu les as écoutés assez attentivement pour pouvoir les écrire et les joindre aux simples scènes que mon crayon et mon pinceau ont représentées ici. Ce sera alors un ouvrage complet, qui servira tant à l'amusement qu'à l'instruction de tes cousines, de tes cousins, puis, plus tard de tes propres enfants ; et qui sait si quelque jour un libraire ne t'offrira pas de les publier pour le service d'une génération nouvelle ?

En terminant, M. de Kernoël mit l'album entre les mains de Henri, qui promit de faire tous ses efforts pour remplir les intentions du donateur; et les enfants, qui avaient jusqu'alors soupiré pour obtenir du sort la possession du lot si envié, se réunirent autour de Henri qu'ils aimaient, applaudirent de toutes leurs

mains à son bonheur, et passèrent le reste de la soirée à admirer les images, tandis que son heureux possesseur animait, en les leur répétant en peu de mots, les aventures qu'avait racontées M. de Kernoël.



POURQUOI

LE CAPITAINE KERNOËL SAVAIT TANT DE DICTONS.

Le capitaine Kernoël avait bien deviné, lorsqu'il supposait qu'un jour quelque libraire, ayant connaissance des dessins de son album de voyage, voudrait les livrer au public avec les narrations qui les accompagnent et sont les illustrations des gravures, de même que les gravures sont les illustrations du texte : c'est ainsi que dans ce monde, tout doit s'assister, s'entr'aider. *Une main lave l'autre*, dit souvent le capitaine Kernoël, répétant un dicton qu'il a recueilli en Grèce dans le cours d'un de ses

voyages : *une main lave l'autre ;* c'est ainsi qu'il explique, par une vérité toute triviale et que chacun met en œuvre deux ou trois fois par jour, l'assistance mutuelle, le concours bienveillant et continu que l'association sage et bien ordonnée établit, comme une loi salutaire, entre les hommes, tous membres d'un même corps. Tel est l'échange fraternel de secours qui se pratique entre les narrations et les gravures illustrées, c'est-à-dire éclairées les unes par les autres.

Si le public a prouvé au libraire que l'album du capitaine Kernoël pouvait avoir quelque utilité, dans sa forme riante et légère, le capitaine lui-même a acquis la preuve qu'il avait eu un bon résultat sur ses fils, petits-fils, neveux et arrière-neveux : Alphonse, qui a cessé de ne penser qu'à lui, est toujours prêt à venir au secours soit du petit, opprimé par les grands au collége, soit du pauvre qui mendie son pain avec une honnête et touchante timidité. Oscar ne manquerait plus à sa parole sans rougir de honte, au souvenir de l'inébranlable foi de Domnich, et Albert, que sa poltronnerie faisait reculer devant l'acte le plus naturel de complaisance et de serviabilité, serait capable aujourd'hui de braver bien plus qu'une ondée et un coup de tonnerre pour se rendre utile. Ce

n'était point, vous vous le rappelez, la poltronnerie qui était le vice dominant d'Edmond. Il avait, au contraire, su faire du courage, qui est une vertu, une sorte de défaut, de vice même, en le mettant au service de fantaisies injustes. Vous savez combien il faisait peu difficulté d'empiéter et de mettre même tout à fait le grapin sur le bien de son camarade, sauf à défendre par la force ce vol qu'il appelait sa conquête. Eh bien, à présent, il est le premier au collége à soutenir avec la vigueur de ses poings qui, plus tard, il faut l'espérer, fera place à la vigueur plus noble de ses raisonnements, le droit de propriété de chacun.

Depuis le récit de la terrible catastrophe de Bulbuli, la veuve de Malabar, le capitaine n'a plus repris Amélie à bavarder à tort, à travers, et, comme il disait, à *parler sans viser*. Sa nièce Emma aussi s'est corrigée, et cela d'autant plus vite qu'elle avait plus d'âge et, par conséquent, de raison. — Est-ce là une conséquence invariable? — Il en doit être ainsi du moins. Le fait est qu'Emma est beaucoup moins tranchante, beaucoup moins prodigue de l'argent de son futur mari; aussi trouvera-t-elle facilement un époux, et il y a, pour l'année 1868, promesse de mariage entre elle et son cousin Henri, qui est tou-

jours le modèle des garçons. Cette promesse, toutefois, n'est point ratifiée par l'assentiment le plus sacré, celui d'Étienne, le frère du capitaine Kernoël, et par conséquent le père d'Emma. Vous n'avez certainement point oublié cet Étienne qui, en voyage avec son frère, courut un si grand péril dans les montagnes de la Suisse, et fut sauvé par les soins hospitaliers de Fritz, de Gretly, le père et la mère de Carl et de Lisbeth. Ce hardi garçon, cette riante et jolie fille, vous vous les rappelez certainement, et alors vous vous rappelez Étienne, que plus tard le capitaine Kernoël retrouva à Alexandrie, après une excursion dans le désert. Eh bien ! le commandant Étienne, car il est chef de bataillon aujourd'hui, est à Alger, en Algérie du moins, et lui qui donnait de ses nouvelles tous les quinze jours, voici huit mois qu'on n'a entendu parler de lui. Cinq ou six lettres lui ont été écrites, l'une desquelles l'entretenait du projet de famille dont il était question tout à l'heure, et aucune n'a reçu de réponse.

Tout le monde est dans l'inquiétude, Emma surtout n'a pas un moment de gaieté, et c'est en vain que son oncle lui dénombre journellement toutes les circonstances qui peuvent avoir empêché Étienne de répondre à ses lettres, ou même de les recevoir. Il

peut être en détachement dans un camp éloigné, et les soins du service doivent passer avant tout; puis, quand on est en campagne, on n'a guère le temps d'écrire; mais, soit que ces raisons ne paraissent pas bien convaincantes à Emma, soit que le capitaine Kernoël, en les alléguant, n'ait pas lui-même le ton d'une persuasion parfaite, la fille d'Étienne se tourmente sans cesse, et son futur, Henri, voudrait courir à Alger, s'il savait qu'il pût ainsi mettre un terme aux tourments d'Emma. Henri est, comme nous venons de le dire, aussi parfait qu'il est donné de l'être à la nature humaine. L'album n'était pas nécessaire pour le corriger : il ne lui aura pas nui cependant. Aujourd'hui, au terme de sa seizième année, Henri est à moitié adolescent, à moitié jeune homme mais il se garderait bien de faire l'homme de quarante ans et de parler de tout avec assurance devant des vieillards, comme s'il avait autant de savoir ou d'expérience qu'eux. Il sent, il sait que c'est là le comble du ridicule et de la sottise, et on ne l'entend pas plus allonger d'un ton sérieux de grandes phrases pour faire croire qu'il est un vieux penseur, non, pas plus qu'on ne le voit fumer pipe ou cigare afin d'avoir l'air d'un vieux matelot ou d'un ancien soldat.

C'est ce que le capitaine Kernoël remarque avec bonheur, de plus près et à tout instant de la journée; car il passe l'été dans la terre magnifique de son fils, qui est le père de ce charmant et gracieux Henri, en vacances en ce moment. Emma, sa cousine, sa fiancée, comme nous venons de le dire, est aussi, pendant l'absence de son père, parmi les hôtes de ce que l'on pourrait nommer *le château*, si ce mot ne rappelait les habitudes guerrières de nos ancêtres. — *Castellum* n'est-il pas le diminutif de *castrum*, qui signifie *camp*? Demandez à M. Henri le latiniste. — Or le *camp* dont madame Amélie de Kernoël, la belle-fille du capitaine, était la commandante en chef, n'avait rien de tumultueux ni de guerroyant. On n'y livrait de brillants combats qu'aux lièvres ou aux chevreuils, des combats silencieux qu'aux tanches, aux carpes et aux brochets.

Mais le jour où nous allons retrouver le capitaine Kernoël et sa famille n'était favorable ni à la pêche, ni à la chasse, ni aux promenades. Il pleuvait à torrents, et, comme ce déluge avait commencé à midi, il fallait se résigner et rester à couvert, heureux encore de pouvoir espérer un meilleur temps pour le lendemain. Le vaste billard qui, au milieu de l'immense salon, faisait presque l'effet d'une table à jeu un peu grande,

occupait bien cinq ou six personnes; quelques-unes des dames, en visite pour plus ou moins de temps, avaient bien apporté leur travail, broderie ou tapisserie; mais plusieurs autres étaient là, les mains vides, inoccupées. — Deux ou trois camarades de Henri, venus pour partager, pendant une quinzaine de jours, le plaisir des vacances, n'étaient pas moins désorientés par le mauvais temps, et il ne se passait pas dix minutes sans qu'ils allassent de l'une à l'autre des six fenêtres du salon pour regarder avec tristesse, avec ennui aussi, car cela va ensemble, les inabordables massifs du parc.

Henri leur proposa bien de monter dans sa chambre, où ils pourraient travailler un peu à leur latin ou à leurs mathématiques; mais il fut repoussé à l'unanimité par ses oisifs camarades. Il semblait vraiment qu'ils auraient commis la plus grande des fautes en travaillant pendant les vacances, et ils aimaient mieux s'ennuyer de tout leur cœur; ou bien cette inaction les poussait à imiter Armand, leur ridicule camarade, Armand dont nous reparlerons, et à faire les discoureurs prétentieux et suffisants, au point de contraindre ceux qui les entendaient à hausser tout doucement les épaules.

En ce moment, le capitaine Kernoël achevait une

partie de billard, et, tout en jouant, il avait fort bien vu et non moins bien entendu que l'on ne savait que faire ni que dire ; il déposa donc la queue déjà triomphante dans trois parties, et tirant de son portefeuille du papier et son crayon :

— Tenez, dit-il, vous vous ennuyez tous à périr, il faut que je vous occupe. Vous avez dû remarquer souvent dans ma conversation des proverbes et des dictions qui viennent s'y installer plus ou moins à propos et sans que je les y invite. J'ai tant recueilli de ces sentences et de ces maximes populaires, sur tous les coins du globe, que j'en ai une provision inépuisable, et feu Sancho n'en comptait guère plus dans son sac. C'est une quintessence de l'expérience et de la sagesse de toutes les nations que j'ai vues ; faire à présent sa part à chacune de ces nations, cela me serait impossible ; mais peu importe d'où viennent ces dictons, pourvu qu'ils soient la raison et le bon sens sous toutes les formes.

Tout en parlant ainsi, le capitaine avait dessiné une maisonnette et quelques figures.

— Voici un de ces proverbes, dit-il enfin en présentant son dessin à l'une des personnes qui l'entouraient, devinez-le. — C'est, en quelque sorte, un rébus à expliquer.

Alors chacun de prendre le dessin, de l'examiner d'un œil pensif, et de le passer à son voisin en secouant la tête de façon à dire : — Je n'y suis pas.

— Cet homme... c'est un ouvrier... un menuisier. Ah ! il ouvre sa porte à un autre homme à la mine gaie et heureuse. Il lui tend la main. — Cela ne peut nous aider à deviner; mais... c'est de ce côté... Cette figure menaçante et rébarbative que l'on voit à travers la fenêtre... Ce vilain homme arrive droit à la maison... — Que vient-il y faire ? Troubler le bonheur dont les deux autres personnages portent si visiblement l'expression dans leurs traits, leur maintien ?

— On serait vraiment tenté de les avertir, de leur dire : Prenez garde ! — Très-bien décrit, mais tout cela ne nous dit pas quel est le proverbe ainsi représenté et illustré.

— Ah ! ma foi, quant à le deviner, c'est une tout autre affaire. Il faudrait pour cela avoir la collection du capitaine; et encore !... Voyons, moi, je jette ma langue aux chiens. — Moi aussi. — Moi de même. Bientôt il y eut unanimité pour renoncer à chercher plus longtemps.

— Paresseux ! répondit le capitaine Kernoël; faut-il vous mettre le doigt dessus, vous dire que ce

proverbe est tout à fait l'histoire de votre position actuelle?... Vous n'y êtes pas encore?... Faut-il donc vous raconter ce dicton et vous en faire l'historique?

— Contez, contez, nous vous écoutons.

Chacun voyait là un moyen d'occuper le temps, d'autres diraient le tuer, comme si le temps était notre ennemi, et le capitaine Kernoël, voulant venir jusqu'au bout et hospitalièrement au secours de ses hôtes, si malencontreusement captifs dans ce salon de campagne, le capitaine commença.

OUVRE TA PORTE AU BON JOUR

ET PRÉPARE-TOI POUR LE MAUVAIS

Dans un village dont le nom ne me revient pas à la mémoire... mais... peu importe le nom... vivaient deux fermiers, riches également l'un et l'autre d'une fortune de cinq à six mille francs de revenu, acquise par de constants et honorables travaux tels que ceux que l'on consacre à la terre, travaux qui sont bénis du ciel comme étant l'hommage pieux rendu à une mère par ses enfants. Cette fortune, considérable à la campagne, avait pour capital de magnifiques terres labourables sur un plateau que le soleil frappait

d'aplomb, avec d'autant plus de puissance que ces champs étaient, de toutes parts, garantis des vents par une ceinture de hautes futaies. Si l'homme avait là abondamment de quoi se nourrir, les animaux nécessaires à l'exploitation avaient aussi plantureuse pâture dans de vastes prairies qu'une petite rivière arrosait régulièrement chaque année de façon à les rendre admirablement fécondes, et le coteau très-pittoresque qui s'élevait au-dessus de ces prés déployait une riche draperie de pampres que le soleil, dès qu'il était levé, regardait joyeusement, qu'il ne cessait de suivre de l'œil, tout en faisant sa tournée radieuse, et qu'à l'heure de se coucher il regardait encore, tout comme s'il leur disait : — A revoir, à demain matin, dormez d'un bon somme.

Avec de telles propriétés, si belles et si bien acquises, comment chacun de ces fermiers n'aurait-il pas été heureux? Aussi ne faisaient-ils pas à la Providence l'injure de se plaindre à elle; et cependant il y en avait un des deux dont le bonheur était plus parfait que celui de son voisin : M. Gueroult avait un fils unique, Paul, qui par toutes les qualités les plus précieuses mettait le comble à sa félicité, tandis que M. Harnaux voyait avec douleur le seul garçon qu'il eût, Jacques, ne révéler aucune bonne dis-

position et ne faire, au contraire, de progrès que dans l'indocilité, l'insubordination, la jalousie, la paresse, tous défauts qui conduisent l'homme au mépris et à la réprobation universelle. Telles étaient les plaintes que M. Harnaux, toutes les fois qu'il allait au collége de la ville, recevait sur le compte de son fils, et il revenait le cœur bien gros, bien triste ; tandis que M. Gueroult, de chaque visite faite au collége et à son cher Paul, rapportait un cœur toujours plus content, toujours plus léger.

A présent que nous connaissons Paul et Jacques, nous savons lequel des deux faisait des progrès rapides, lequel des deux passait la moitié de son temps en retenue ou au cachot. Il suffit de dire que de ces deux voisins, âgés l'un et l'autre de quatorze ans, l'un, c'est Paul, était en bonne quatrième, tandis que Jacques était le plus faible sixième de la classe.

« Voyez donc, Jacques, lui disait le professeur, lorsqu'il était à bout de toutes ses punitions sans avoir rien obtenu, voyez donc votre voisin, votre compatriote, votre ami Paul, qui n'a que votre âge ; il est presque de trois classes au-dessus de vous! Cela ne vous fait-il pas honte ? »

Non, cela ne lui causait pas la moindre honte, mais bien une rancune qui, à force de semblables observa-

tions, s'envenima au point de devenir une haine implacable. Ce n'était ni jalousie ni envie : ces vices finissent quelquefois par se transformer en émulation, en ambition d'apprendre, de savoir autant que le camarade qu'on vous offre en exemple. C'est du moins là une bonne revanche à prendre ; mais ce que Jacques ressentait à la vue des succès de Paul, qui étaient des reproches pour lui, c'était une inimitié de bête brute.

Il y avait encore au collége un autre élève qui se trouvait également, plus même encore, être l'objet de l'animadversion de Jacques, parce que, comme Paul, il était un modèle mis souvent sous ses yeux. C'était Claudin, le fils du menuisier du village, ouvrier bon et honnête, mais peu aisé, car dans le village de... le nom m'échappe toujours... il eût été difficile à un menuisier de faire fortune. A force de veilles et de privations également supportées, comme cela doit être dans tout bon ménage, par sa femme et par lui, il était parvenu à faire instruire son fils jusqu'à l'âge de douze ans ; mais il voyait avec chagrin la nécessité de retirer Claudin de l'école communale, avec l'impossibilité de lui donner plus d'instruction en le plaçant dans une pension ou un collége. Claudin avait en effet de si heureuses dispositions, qu'il eût



été malheureux de ne pas en profiter. Sans doute, il paraîtra que, pour continuer l'état de son père, il ne lui était pas besoin de beaucoup de science. Pour le continuer sans amélioration, sans progrès, d'accord; mais pour l'élever, le perfectionner, et telle était l'ambition que Martel le menuisier avait dans la personne de son fils, il ne pouvait avoir trop de connaissances nombreuses et variées. Martel, fort habile ouvrier, pouvait sans doute donner à son fils d'excellentes leçons. Toutes les qualités provenant d'un goût naturel, Martel les avait, Martel les communiqua à son fils Claudin; mais il était assez intelligent pour savoir ce qui lui manquait, ce qu'il eût été au désespoir de voir manquer à son élève chéri, son enfant. C'est ce qu'il disait avec douleur devant le maire, et le maire, d'accord avec le conseil de la commune, voulant seconder les bonnes intentions du père qui avait jusque-là tant sacrifié afin d'instruire autant que possible l'intelligent Claudin, assura à cet enfant, pour trois années, une place au collége.

Et il y profita, comme nous l'avons vu, de manière à s'attirer la haine de Jacques, et, tout naturellement, l'amitié de Paul, avec lequel, du reste, il avait grandi depuis l'enfance, sans qu'ils se quittassent en quelque sorte de toute la journée. Quant à Jacques, dès le

berceau, hargneux, criard, puis de plus en plus méchant et sauvage, il ne s'était jamais approché d'eux et des autres enfants du pays que pour leur chercher noise, et les battre s'il était le plus fort.

Aussi, au collége, le pays des surnoms et des sobriquets, en avait-il reçu un bien digne de lui : Jacques *le mauvais*, c'était ainsi qu'on le nommait ; et, bien que ce que nous avons dit de lui justifie parfaitement le surnom, nous devons expliquer en deux mots à quelle occasion il lui avait été décerné. Paul, en entrant au collége, y avait introduit un proverbe favori de son père. M. Gueroult, un proverbe qui est la leçon la plus parfaite de la prévoyance et de la prudence, sans lesquelles échouent toutes les entreprises de ce monde. Dans sa vie d'agriculteur, à la merci du vent, du soleil, des saisons souvent inconstantes, des beaux ou des vilains temps, M. Gueroult avait appris à avoir toujours un refuge pour les heures de pluie, un travail pour les journées où les champs étaient inabordables, et, pour les années de pauvreté et de disette, une épargne, une provision : *Ouvre ta porte au bon jour, et prépare-toi pour le mauvais*, disait-il souvent, disait-il sans cesse ; et cette règle de conduite lui avait réussi, on le voit.

« Ouvre ta porte au bon jour, et prépare-toi pour le



mauvais : » c'est ce que répétait toujours aussi Paul, comme un sage enseignement et comme un bon souvenir de son père ; et les écoliers, pour la vive imagination desquels ce dicton était tout un tableau, frappés de la double figure de ce bon et de ce mauvais jour, avaient commencé par en faire un dessin, un groupe composé de deux *bons hommes*, l'un aussi joli qu'ils purent le faire, l'autre laid, rébarbatif; et puis ils les personnifièrent l'un et l'autre, faisant de Paul le *bon jour*, et de Jacques le *mauvais*.

Il ne fut pas difficile à ce dernier de savoir que le sobriquet flétrissant lui était en quelque sorte venu de Paul, auquel les camarades avaient réservé la bonne part, tandis que la mauvaise lui avait été dévolue à l'unanimité, et il devint plus violemment encore l'ennemi de son voisin de ferme. Cette inimitié survécut même à la vie du collége, et, rentrés l'un et l'autre dans leur village, à l'âge de seize ans, ils déclarèrent qu'ils ne voulaient pas se voir ; lorsqu'ils se rencontraient, ils prenaient, celui-ci à droite, celui-là à gauche, évitant même de se regarder, ou bien une querelle, soulevée par Jacques, s'allumait entre eux. En vain les deux pères, M. Gueroult et M. Harnaux, cherchaient-ils à les rapprocher, à les réconcilier : M. Harnaux surtout aurait eu le plus grand in-

traire ceux de Jacques ne s'arrêtaient jamais sur les personnes auxquelles il parlait. C'est qu'il avait peur de laisser voir quelques mauvais reflets venus de son cœur dans ses yeux. A les voir errer sous ses paupières fermées à demi, on pensait à ces bêtes féroces qui vont et viennent sans cesse dans leur cage. Ses traits irréguliers doublaient de laideur sous le jour sombre que répandaient ses yeux sournois, méchants, et sous la teinte jaune de la peau qui revêtait sa rude figure ; le gazon sur lequel il marchait avait beau être verdoyant et fleuri, l'allée de saules à l'ombre de laquelle il se promenait le long du ruisseau limpide était en vain d'une délicieuse fraîcheur: gazon, fleurs des champs, limpide ruisseau, saules gracieusement penchés sur l'onde, tout cela semblait prendre à son passage de la tristesse aux yeux des personnes qui s'y promenaient avec lui. Il s'intéressait si peu à ces dons charmants de la nature ! il paraissait si peu en jouir! Il eût pour tout le monde gâté par sa présence le lieu le plus riant, le jour le plus beau. Oh ! en vérité, Jacques était bien le mauvais jour!

Et c'était bien, au contraire, le jour beau et bon par excellence que Paul. Il eût passé dans une lande aride ou à travers une bruyère stérile, que tout nous aurait vraiment paru fleurir sous son regard, son sou-

rire. Il en était de même dans les cabanes les plus chétives et les plus pauvres, car il y portait la consolation, la joie avec de bonnes paroles, avec des aumônes prises sur l'argent que lui donnait son père pour ses plaisirs : c'était en effet le plus grand de ses plaisirs que celui de faire le bien. Jacques, au contraire, avait, comme disent les Orientaux, la main aussi sèche qu'un nuage sans pluie, ce nuage avare, toujours en horreur aux habitants du désert, que la soif dévore.

Claudin, dont nous n'avons pas parlé depuis longtemps, était cependant revenu du collége à peu près à la même époque que Jacques et Paul, et son amitié pour ce dernier n'avait fait que grandir, grandir en proportion de la répugnance toujours croissante que lui inspirait Jacques *le mauvais ;* car il lui avait avec soin conservé son digne surnom, et les habitants du village l'avaient adopté avec autant d'empressement qu'ils s'étaient habitués à nommer Paul *le bon jour*.

Ainsi que le père de Claudin l'avait prévu, les études, même les plus indifférentes en apparence pour la profession qu'il exerçait, eurent cependant sur le travail de son fils une influence heureuse. Tout ce qui développe le goût, l'intelligence, en augmen-

tant le savoir, étend la sphère des idées, concourt au perfectionnement même des ouvrages auxquels la main semble être presque le seul instrument nécessaire. Comme je viens de le dire, le père de Claudin en fit la remarque, et eut le bonheur de laisser à son fils en mourant un établissement qui avait presque doublé de valeur en quelques années seulement de son infatigable activité, aidé du travail intelligent et éclairé de Claudin.

« Ouvre ta porte au bon jour, et prépare-toi pour le mauvais ! »

Ce fut la dernière parole du père de Claudin, et celui-ci promit de ne l'oublier jamais.

Un très-bel avenir se déployait donc devant ce jeune homme, à peine arrivé à sa majorité et déjà chef de maison. Il aurait pu même songer à aller s'établir à la ville ; mais il tenait à son pays natal, à son village, au tombeau de son père, et puis il acquit bientôt assez de réputation pour que, des villes voisines et même des maisons de plaisance qui s'élevaient abondamment dans toute la contrée, on vînt le chercher pour l'exécution de cette menuiserie qui sculpte les stalles des églises, les chaises et les riches panneaux de chêne des boiseries, cette menuiserie enfin qui n'est pas un métier, mais un art; et le sen-

timent de l'art, Claudin l'avait reçu de ses études classiques.

Ces études avaient également fait de Paul *le bon jour* un habile agriculteur, non point que les historiens ou les poëtes latins qu'il expliquait lui eussent rien appris directement de cette science ; mais, en exerçant son esprit, il l'avait développé ainsi, il avait appris à comprendre plus facilement, il avait appris à apprendre. De sorte qu'à vingt et un ans M. Gueroult put le mettre à la tête de l'exploitation de sa ferme, sans toutefois renoncer à lui donner les conseils de l'expérience, qui viennent toujours puissamment en aide au savoir : malheureusement pour Paul, la source de ces précieux conseils lui manqua trop tôt. Le ciel lui reprit son père, qui, aussi calme, aussi serein qu'un homme qui n'a jamais fait de mal, mourut en serrant les mains de son fils, en l'embrassant, en lui recommandant de ne pas quitter le pays, et en lui disant, comme avait dit à Claudin son père au dernier soupir :

« Ouvre ta porte au bon jour, et prépare-toi pour le mauvais. »

Ce dicton, qui est essentiellement celui des hommes de mer, exposés à tous les vents, à toutes les bourrasques, eux dont la prudence doit toujours,

en larguant les voiles au beau temps, songer au moyen de les carguer et de les serrer à l'heure de la tempête, ce dicton qu'en ma qualité de vieux capitaine de vaisseau j'estime et préconise entre tous, il était en grand honneur au village où l'avait introduit le riche fermier M. Gueroult; mais chacun l'entendait à sa manière. Il y avait des avares qui ne connaissaient d'autre bon jour que celui où ils avaient gagné beaucoup, d'autre jour mauvais que celui où il leur avait fallu dépenser quelque argent, fût-ce même pour faire le bien. Il y avait des paresseux pour qui toute la journée de travail était le mauvais jour, et le bon toute journée de repos et d'inaction.

« Voici un bon jour, » disaient les prodigues et les dissipateurs quand ils avaient dépensé le gain d'une semaine à boire, à manger, à se divertir outre mesure; et, si enfin il arrivait qu'ils dussent passer vingt-quatre heures modérés et tranquilles :

« Oh! s'écriaient-ils, voilà un bien mauvais jour! »

C'est ainsi que les plus constantes vérités sont altérées et faussées dans la pratique par nos vices d'esprit et de cœur. Paul, au contraire, comprenait et exécutait le dicton à merveille. Il ouvrait la porte au bon jour en travaillant allégrement du matin au soir, en dirigeant avec une parfaite intelligence l'emploi

des nouvelles méthodes découvertes par la science, car s'en tenir à la routine quand des procédés plus fructueux venaient à apparaître, c'eût été, selon lui, commettre une barbarie et fermer la porte au bon jour : il la lui ouvrait donc toute grande, et Dieu sait comme tout fructifiait autour de lui : champs, prairies, vergers, vignobles, tout était dans la plus réjouissante prospérité. Chaque année, après avoir donné à la terre, en graines, en plantations, en engrais, un capital à multiplier au centuple, il mettait à la caisse d'épargne une somme assez ronde, et c'est ainsi qu'il se préparait pour le mauvais jour, pour le mauvais jour d'autrui surtout, qu'il aimait à faire bon et riant en répandant à pleines mains la charité.

Claudin aussi comprenait le dicton à peu près comme Paul, et, sur le produit de chaque mois de travail, il prélevait une petite somme qu'il mettait à part en prévision des jours mauvais, suspension de travaux, temps de disette, maladie coûteuse ou calamités à soulager dans le pays. Il faut reconnaître cependant que Claudin n'eût pas, de son chef, été aussi prévoyant et aussi sage; avait-il donc trop de confiance en lui-même, et l'orgueil de ses succès commençait-il à venir lui murmurer de mauvais conseils ? C'est ce que l'on disait de lui dans le village,

et plus d'un habitant se plaignait de le voir prendre des airs d'importance et de fierté. Paul *le bon jour* le remarquait lui-même. Est-ce que Claudin allait devenir assez insensé pour croire que le talent est un trésor inépuisable? Avait-il donc lu dans quelque mauvais livre que le génie dispense l'homme de l'ordre, de la conduite, de la raison, qualités vulgaires qui sont, suivant quelques insensés, le lot des hommes médiocres? Se berçait-il de toutes ces périlleuses rêveries? On aurait pu le croire à voir le dédain qu'il montrait pour les mesures d'économie et de prévoyance que sa mie Annette le forçait à prendre.

La mie Annette était sa nourrice, dont son père lui avait recommandé de ne jamais se séparer, et qu'à cause de cette recommandation et des soins qu'elle avait pris de lui depuis sa naissance il vénérait et aimait également. Elle était l'ange gardien de sa jeunesse, comme elle l'avait été de son enfance. Ménagère tendre et dévouée de son *fieu* Claudin, sur l'argent qu'il gagnait par tant de travail, elle ne dépensait que ce qu'il fallait pour vivre honorablement, et, si elle le voyait disposé à oublier l'ordre, l'économie, et surtout l'épargne mise de côté à la fin de chaque mois :

vorite, quand tout à coup, dressant ses deux mains par ce geste qu'elle affectionnait non moins que notre dicton, et les laissant retomber sur ses genoux avec un redoublement d'énergie, elle poussa un cri tel, que Claudin, qui travaillait paisiblement à un fin détail de sculpture en bois, posa là ses outils avec terreur pour accourir à elle tout pâle, tout tremblant, comme s'il venait de l'entendre exhaler un cri de mort ; mais un long doigt qu'elle dirigeait vers l'extérieur, vers la haute futaie qui entourait le village lui apprit quelle était la cause de cette clameur. C'était en effet *le Mauvais*, sobriquet sinistre sous lequel seulement Jacques était à présent connu dans le pays.

Mauvais et bien mauvais en effet. Ainsi que Paul, Jacques avait perdu son père de bonne heure, et, ainsi que Paul, il l'avait perdu à peine arrivé à l'âge de la majorité; mais la différence avait été que, tandis qu'une mort sereine et presque souriante enlevait M. Gueroult, M. Harnaux tombait accablé par le chagrin et le désespoir. Il avait vu, plus menaçante que jamais, à sa dernière heure, la sombre destinée de son fils et de son domaine bien-aimé livré à ses mains ignorantes et prodigues.

Cette dernière révélation n'était que trop prophé-

tique, et, deux mois après la mort de M. Harnaux, Jacques commença l'œuvre de dissipation, de dilapidation, de destruction. Si les journées de prodigalités, de débauches, d'orgies, sont de bons jours, Jacques en eut un certain nombre, mais au bout desquels, après avoir depensé, gaspillé avec des mauvais sujets qui ne lui manquaient pas; après avoir emprunté et emprunté encore, il arriva à la fin de l'année, il fallut mettre en vente la propriété que, par quarante ans de travaux, son père avait étendue, agrandie, arrondie autour de son petit champ patrimonial. Ainsi ce bois de haute futaie que M. Harnaux avait planté de sa propre main, à l'ombre duquel il aimait à se promener soit pendant les ardeurs des journées d'août, soit lorsque le soir les forêts exhalent de si suaves senteurs : ce champ où il avait longtemps conduit la charrue avant qu'il y vît sous ses ordres de nombreux laboureurs; ces vergers dont les fruits étaient tous autant de souvenirs de lui, puisque les arbres qui les produisaient, il les avait confiés tout enfant à la terre; ces magnifiques prairies, enfin, que paissaient des bestiaux élevés par lui et qu'il aimait, tous ces biens chéris de leur laborieux possesseur, ils furent en un instant dépecés, morcelés, livrés à des mains étran-

gères, et la mie Annette, voyant cette action impie de Jacques le mauvais, à laquelle l'avaient poussé l'inconduite, le désordre, s'était bien des fois écriée avec son geste de prédilection :

— Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! si le pauvre M. Harnaux voit tout cela du fond de son tombeau, et il le voit, bien sûr, doit-il avoir du chagrin, le cher brave homme ! Et dire que le Mauvais ne pense pas au chagrin qu'il cause à l'âme de son père ! il est bien nommé !

L'indignation que la mie Annette éprouvait avec tout le village se changea bientôt en effroi, lorsque le Mauvais, — on ne l'appelait plus qu'ainsi, — ayant dissipé en orgies abrutissantes le peu qu'il avait recueilli de la vente du domaine, après les créanciers payés, reparut un jour dans les environs, pâle, défait, couvert des haillons les plus déplorables, et entouré de quelques-uns de ses camarades qui l'abandonnaient de jour en jour, depuis qu'il n'avait plus de quoi satisfaire les goûts de ses prétendus amis. Etait-ce à la présence de ces hommes désespérés ou à une coïncidence fâcheuse qu'il fallait attribuer deux ou trois vols de fruits commis dans les vergers du village, et plus d'une razzia exécutée sur les basses-cours soit de Paul, soit de Claudin ? Le

fait est que le Mauvais et ses acolytes devinrent la terreur du canton jusqu'au jour où, la justice ayant commencé une enquête sur les méfaits dont nous parlons, le Mauvais prit le parti de s'engager, lui qui, deux années auparavant tout au plus, avait acheté un remplaçant.

On vit alors une chose bien pitoyable et qui servira d'éternelle leçon aux gens du pays, Jacques, le fils du riche M. Harnaux, Jacques, qui aurait pu être plus riche encore, alla se présentant dans les maisons du village, sollicitant çà et là quelques secours pour se rendre au chef-lieu du département et y vivre en attendant son entrée dans un régiment. Curé, médecin, notaire, et même les autres fermiers dont son père avait été plus que l'égal par la fortune, il ne fut personne qu'il n'allât visiter, personne qui, en lui donnant, ne fût cent fois plus honteux que lui-même du rôle auquel il s'était réduit. Il n'y eut que deux maisons à la porte desquelles il n'alla point frapper, celle de Paul, celle de Claudin : mais on sut qu'il avait dit :

— Je les déteste trop, ceux-là, pour leur rien demander encore... Pourtant, si j'ai jamais besoin d'eux... je leur conseille de se souvenir qu'ils m'ont appelé *le Mauvais*.



Il ne se dit rien dans la plus grande ville, sans que plus tôt ou plus tard l'écho des *on dit* ne le répète : que doit-ce donc être dans un village? Le Mauvais avait à peine prononcé ces menaçantes paroles en quittant le pays, que déjà tout le monde les connaissait et que la mie Annette s'évertuait en exclamations plus ou moins lamentables, au grand détriment de ses mains et de ses genoux. Elle savait bien l'inimitié que Jacques avait contre Claudin ; mais elle n'en avait pas été tourmentée pour son bien-aimé enfant, tant que le Mauvais avait eu de l'argent à dépenser.

— Le chien a un os à ronger, il ne mordra pas, se disait-elle.

Sa tranquillité en ce point ne dura pas longtemps, l'os fut bientôt rongé, dévoré, et alors elle ne vécut plus tant elle était dans des transes continuelles, en pensant que la faim chasse le loup hors du bois.

Le jour où elle apprit que Jacques avait quitté le village afin de s'engager fut donc pour elle un jour de réjouissance, et elle sentit son cœur s'épanouir :

— Ah! Claudin, mon cher enfant, que je suis heureuse! je pourrai donc quitter la maison sans

être inquiète ! Je n'aurai donc plus peur que le *mauvais* ne chasse le *bon jour*, cet excellent M. Paul, de chez vous !

C'est qu'en effet la mie Annette avait remarqué que la présence de Jacques bannissait Paul de toutes les maisons, et, avec les bonnes têtes du village, elle disait :

— Cela ne peut pas être autrement, au fait, le bon et le mauvais jour ne peuvent aller ensemble. M. le maître d'école dit bien que c'est la rencontre de deux vents opposés qui fait la grêle et le tonnerre.

Enfin la mie Annette était délivrée de ses terreurs, et ne tremblait plus, quand Paul le bon jour était chez son maître, d'y voir arriver à l'improviste le mauvais. Je dois reconnaître que plus d'une fois elle fit des vœux blâmables, des vœux pour que Jacques reçût quelque balle au milieu du front. Doit-on désirer la mort de son prochain ?

Les souhaits de la mie Annette avaient-ils cependant été réalisés ? Le fait est que plusieurs années se passèrent sans qu'on entendît au village dire un seul mot du Mauvais. Aussi tout était riant et florissant dans les ruelles parfumées. Dans les actives chaumières, tout était repos, travail, bonheur, et Paul

allait de maison en maison, serrant cordialement la main aux maris, disant un cordial bonjour aux femmes et baisant doucement les enfants endormis dans leurs bras. Alors quelle joie s'épanouissait sur le visage encore frais et rebondi de la mie Annette, à l'aspect des franches poignées de main échangées entre Claudin et Paul qui tâchait d'apprendre au jeune artisan-artiste à être prévoyant et à continuer de mettre de côté pour le jour mauvais.

—Et M. Paul a raison, disait la mie Annette, qui, en vieille servante, en nourrice, en espèce de mère qu'elle était pour Claudin, s'introduisait toujours avec une naïve familiarité dans la conversation. — M. Paul a bien raison, et il faut songer non-seulement aux jours mauvais... mais encore à votre ennemi, à Jacques le *mauvais jour*, vous savez? — Il se peut qu'il ne soit pas mort et qu'il revienne quelque matin, quelque soir, ou au beau milieu de la nuit, misérable, affamé, vous demander de l'argent... Si vous n'en avez pas à lui donner, si vous n'avez pas un os à jeter au loup... il est capable de le prendre de force... que sais-je?

Et cette parole, elle venait de la prononcer pour la centième fois quand elle poussa le cri qui avait tant épouvanté Claudin et sa nièce qui travaillait

dans la boutique : c'est qu'elle venait de voir, par la fenêtre, de l'autre côté de la place verte qui s'étendait devant la maison du menuisier, un homme à la figure hâve, menaçante, rébarbative. Cet homme venait droit à la maison, c'était un vieil émissaire de Jacques ! — Jacques le Mauvais le suit.

C'est par ces mots que se termina l'exclamation, d'abord inarticulée de la mie Annette ; mais, comme elle n'était pas femme à perdre la tête et à avoir peur du mal au point de le laisser venir sans aller au-devant de lui pour tâcher de le repousser, elle dit à Claudin de lui donner quelque argent de son épargne, de ne pas se montrer surtout, et, sortant par une petite porte de derrière, elle aborda Jacques au moment où il allait entrer d'autorité.

— Que voulez-vous, monsieur ?

Elle ne se décida que péniblement à prononcer ce dernier mot, tant le costume de Jacques était délabré et déguenillé.

— Claudin, répondit-il brièvement et d'une voix peu rassurante.

— Il n'est pas ici... il est absent.

— Ça m'est égal, de l'argent... il m'en faut... il m'en faut, entendez-vous ?...

Et il se préparait à franchir le seuil, quand la mie

Annette lui mit dans la main la somme qu'il demandait.

Jacques n'en voulait pas davantage :

— Bien ! dites à Claudin que je viendrai le voir une autre fois..... bientôt !

Il s'éloigna alors et rentra dans le bois.

La mie Annette avait bravement soutenu son rôle; mais c'est quand elle revint à la maison qu'elle tomba assise, tout épouvantée, toute hors d'haleine :

— Ah ! mon enfant Claudin... vous voyez... vous voyez... comme il avait raison... votre excellent père... de vous dire de vous préparer... pour le mauvais... vous voyez... Je vous en prie, prenez bien garde à lui. Il a dit qu'il reviendrait pour vous voir. Ah ! mon Dieu ! s'il allait chasser d'ici le bon jour !

Dès ce moment, le soin de la pauvre mie fut de veiller sans cesse aux abords de la maison, surtout quand Paul y était, pour en éloigner Jacques s'il venait à paraître sur la lisière de la forêt. Il avait tenu sa parole, et au bout de quelques jours il était revenu pour voir Claudin qui, cette fois, lui avait remis lui-même l'argent qu'il demandait : il termina sa courte visite en apprenant à Claudin qu'il avait

fini son temps à l'armée, et revenait pour toujours dans le pays, où sans doute on ne le laisserait pas mourir de faim.

— Car alors... et après cette menaçante réticence : — Adieu, à revoir! — Je reviendrai dans une quinzaine, et ne t'avise pas de me refuser, entends-tu?

La mie Annette avait bien entendu, elle aussi, cette menace; aussi ne vivait-elle plus, à présent, que pour protéger Claudin contre l'approche de Jacques le mauvais, et faire en sorte qu'il y eût toujours à la maison de quoi le renvoyer bien vite. Ainsi qu'il l'avait dit, ses visites arrivaient de quinze jours en quinze jours pour Claudin et, aussi à tour de rôle, pour chacun des habitants du village, hormis Paul *le bon jour*, chez qui le Mauvais ne se présentait jamais. Était-ce parce que Paul était maire, et aurait pu le faire arrêter comme vagabond? Il est certain qu'il eût suffi d'une plainte portée contre lui pour qu'il fût pris, poursuivi et jugé; mais personne n'osait s'exposer à la vengeance non-seulement de lui, mais encore des mauvais sujets ses semblables, et c'est ainsi que la crainte, qui est, après tout, de l'égoïsme, compromet la société en encourageant le vice.

Et l'existence de Jacques et de quelques rôdeurs que l'on entrevoyait quelquefois avec lui était véritablement une incessante menace pour la population. On ne savait même où il passait ses nuits, et l'on supposait que des huttes abandonnées par les charbonniers, après l'exploitation de diverses parties de la forêt, lui donnaient un asile dont il changeait sans cesse.

Oui, plus elle y pensait, plus la mie Annette était épouvantée, et son épouvante s'accroissait d'autant plus, qu'elle remarquait avec douleur que Claudin se dérangeait, n'était plus assidu à sa maison, et que, se rendant presque tous les jours à la ville, il travaillait nécessairement beaucoup moins : nécessairement aussi, il mettait moins de côté pour les visites de Jacques. C'était en vain que, pour compenser cette diminution du gain que faisait Claudin autrefois, elle épargnait sur sa nourriture, en vain que, prévoyante ménagère, économe, prudente, elle faisait tous ses efforts pour parer au mauvais jour, son maître, son enfant, son nourrisson finit bientôt par trouver gênant tous ses soins tendres, dévoués, et, manquant ainsi de respect à la mémoire de son père, il traita de plus en plus rudement la mie Annette, cette vivante sagesse, cette simple et constante rai-

son que le ciel avait placée près de lui. — Il la trouvait à présent importune.

Mais elle, toujours douce, et ne se rebutant pas :

— Mon enfant... mon enfant, songez-y. — Pendant que vous étiez à la ville, *le bon jour*, M. Paul, est venu deux fois... et ne vous a pas trouvé ici... Voilà une semaine qu'il n'a paru à la maison... Est-ce que vous ne craignez pas que cela ne vous porte malheur? Oh! mon Dieu! que j'ai grand'peur que le mauvais n'arrive à la place du bon... et vous finirez par n'avoir plus rien pour le renvoyer, pensez-y, mon enfant.

Oh bien oui! Il avait à penser à tout autre chose. Il avait pris la funeste habitude des plaisirs ou soi-disant plaisirs de la ville, les cafés, les spectacles, les fêtes de village, et plus il s'amusait ou croyait s'amuser ainsi, moins il travaillait, moins il était capable de travailler à l'avenir; car, de même que l'on dit *que la clef dont on se sert est toujours claire*, de même on peut dire que la clef dont on ne fait plus usage se rouille et ne peut plus rien ouvrir ; de même, on peut affirmer que moins l'esprit ou l'intelligence s'exercent, plus s'évanouissent leur fécondité ou leur active puissance.

De bon ouvrier, Claudin devint donc ouvrier médiocre; par conséquent, ses bénéfices diminuèrent, et Jacques le mauvais se présenta un jour chez lui sans recevoir la rente qu'il exigeait, et l'on ne sait ce qui allait arriver si la mie Annette ne lui eût pas donné une partie de ses épargnes. A moins de supposer que Claudin fût tombé bien bas et eût perdu tout sentiment de dignité, il faut admettre que cette action de la mie Annette devait être pour lui une efficace leçon, et qu'il rougirait d'avoir recours une fois encore à l'argent péniblement acquis d'une pauvre servante. Toutefois qui aurait pu dire jusqu'où le dérangement conduirait Claudin, si sage, si modéré, si raisonnable jusqu'alors?

Annette remarquait une chose déplorable : il résultait de ce changement de conduite que Paul avait cessé de fréquenter une société recherchée par lui autrefois, et qui ne lui convenait plus à présent; Claudin, quand par hasard il le trouvait chez lui, ne le recevait plus avec cette cordialité d'autrefois; ses bons conseils, ses bons exemples, le gênaient, et il s'en fallait de peu de chose qu'il ne le repoussât, comme il avait repoussé les avis de la mie Annette, qui seule, à présent, faisait fête au bon jour pour tâcher qu'il ne s'éloignât pas tout à fait de la maison;

mais elle eut beau faire, Paul cessa pour ainsi dire d'y reparaître, depuis qu'il y avait trouvé certains habitants du village, des villages voisins ou de la ville, tous flétris de la plus déplorable réputation.

Il arriva de là un effet inévitable : c'est que, tandis que Paul se retirait découragé par le dérangement de Claudin, Jacques, encouragé par ce qu'il savait de la manière dont vivait actuellement Claudin, tendait à s'attacher et à se cramponner à lui de plus en plus. C'est ce que la bonne mie, saisie un jour à l'improviste d'un mal menaçant fomenté par le chagrin, et qui devint tout aussitôt mortel, lui dit, les larmes aux yeux, en lui serrant les mains, en articulant avec peine les derniers mots qu'entrecoupait son dernier soupir :

— Mon pauvre ami... mon enfant... au nom de votre père... et de moi... aussi... votre... ta bonne nourrice.. mon petit ange... (Elle croyait dans son délire qu'elle parlait encore à l'enfant qu'elle tenait, il y avait trente ans, entre ses bras...) Écoute... Claudin... sois plus sage... plus prudent... rouvre ta porte au bon jour... et... pour le mauvais... rien... — rien !

Et tandis que d'un bras elle étreignait Claudin sur sa froide poitrine, de l'autre main elle lui montrait,

du côté du bois, un objet qu'elle regardait avec terreur, et sur lequel ses yeux se refermèrent pour toujours.

C'était le Mauvais.

Il ne venait pas ce jour-là chez Claudin ; mais, quand il apprit la mort de la mie Annette, il se réjouit comme un loup qui a sa proie assurée devant lui.

— Enfin, l'économie, la prudence, la sagesse, tout ce qui éloigne le mauvais jour, tout ce qui tenait Jacques à distance, tout ce qui me fermait la porte, s'écriait-il, tout cela est bien loin !

Aussi deux jours après vint-il chez Claudin, et on ne l'en vit sortir que vêtu d'un des habits du malheureux ouvrier auquel il donnait le bras en prenant le chemin de la ville. Ainsi, d'ennemis qu'ils étaient, ils devenaient tout à coup amis, amis intimes ; et c'étaient le désordre, l'orgueil, la paresse, l'inconduite, qui formaient ces terribles liens.

Et, le lendemain, Paul le bon jour, voulant tenter de ramener Claudin à lui, quitta ses riantes et pompeuses cultures pour l'aller voir, l'air serein, enjoué et bienveillant comme toujours; mais, en approchant, il fut attristé par un silence qui lui prouvait que Claudin ne travaillait pas. Marteau, ciseau, varlope, tout était muet, de même que tout était immobile

dans l'atelier que Paul entrevoyait à travers les arbres. Sa figure s'assombrit alors, son front se rida comme un ciel qui se couvre de nuages, et que fut-ce quand il frappa et qu'on ne lui ouvrit point ?

Deux, trois fois, il frappa, et Claudin ne vint pas davantage.

Paul le bon jour leva le loquet comme il le faisait autrefois, en ami, sans avertir.

La porte était fermée à double tour.



AGIR EN COLÈRE

C'EST S'EMBARQUER PAR LA TEMPÊTE

Ouvre ta porte au bon jour et prépare-toi pour le mauvais : — voici le proverbe de la gravure. — C'est bien malin, c'est bien difficile !

Un seul cri répondit au récit que le capitaine Kernoël venait de faire, tout en se donnant ses aises, tout en prenant ses coudées franches, car le temps de pluie durait toujours, et que faire par la pluie, à moins que l'on ne conte ?

— Ah ! c'est bien difficile ! c'est bien malin, messieurs et mesdemoiselles ! répondit le capitaine. —

Oui, sans doute, cela va tout seul ; mais grâce à ce que je vous ai raconté.

— Et y a-t-il longtemps que cela est arrivé, mon oncle ?

— Non, pas longtemps.

— Où, mon cousin ?

— En France.

— Vous ne savez pas le nom du village ?

— Ma foi, cela me reviendra peut-être... mais...

La cloche du dîner appela causeurs et causeries autour de la table de la vaste salle à manger, et un des longs sujets de conversation fut le projet de promenade du lendemain. Le ciel, qui se dérida, et, par degrés, devint riant et serein comme un visage heureux, permettait parfaitement à toute la compagnie d'ouvrir pour le lendemain sa porte au bon jour, sans qu'il y eût trop d'imprudence à ne pas se préparer pour le mauvais. Il fut cependant convenu que l'on se munirait de manteaux de taffetas gommé et de prévoyants parapluies.

La précaution avait été d'autant plus sage que l'on s'approchait de la côte, dont l'habitation de madame Amélie de Kernoël était assez voisine, et chacun sait que les bords de la mer sont soumis à des variations de température et d'atmosphère aussi fréquentes que

les incessantes vicissitudes de ce sublime mouvement perpétuel, l'Océan.

La partie de whist d'un côté, de l'autre la poule au billard, et dans un petit coin du salon de vives et joyeuses causeries sur la partie du lendemain firent passer la soirée assez vite, et plus d'une fois s'élevèrent de ce coin, qui était celui de la jeunesse, de sincères expressions de regrets sur ce qu'Oscar ne serait pas là pour jouir du plaisir commun. Oscar était un cousin germain de Henri, âgé de quinze ans et demi à peu près, et qui achevait ses études dans un collége autorisé par le gouvernement pour préparer les aspirants à l'école de marine. Comme on n'est plus admis à cette école après la seizième année accomplie, et qu'il n'était pas fort avancé, il avait été convenu qu'au lieu de ses vacances tout entières, il n'en prendrait que la moitié, afin de se fortifier pour les derniers examens qui devaient décider s'il entrerait ou non à l'école de Brest.

— Il n'a pas de temps à perdre, dit, entre deux coups de whist, le capitaine Kernoël, qui l'avait interrogé plus d'une fois ; il n'a pas une minute à perdre, s'il veut arriver, vôtre cousin ; ainsi gardez-vous bien de l'appeler de tous vos vœux ; s'ils pouvaient être exaucés, ils lui seraient bien funestes !

— C'est égal ! c'est malheureux qu'il ne puisse pas venir, lui qui aime tant la mer !

Telle fut la réflexion que le coin de la jeunesse marmotta à demi-voix, et la pendule donna bientôt le signal du bonsoir, qui ne fut définitivement prononcé qu'après l'heure du départ bien et dûment réglée pour le lendemain matin. A sept heures, les voitures pour les dames et les enfants, les chevaux pour les cavaliers, devaient être devant le grand perron. A sept heures, toute la compagnie devait également se trouver réunie dans le salon, et, dix minutes après, lesquelles dix minutes de grâce on n'obtint qu'avec peine de la rigueur militaire du capitaine Kernoël, dix minutes après on devait être en route.

— Bonsoir. — Bonne nuit. — Tu m'éveilleras. — Vous frapperez à la cloison, n'est-ce pas, pour me faire lever, si je dormais trop bien ?

Il semblait en effet qu'il s'agît d'être debout avant le soleil et que le soleil serait déjà depuis deux heures sur l'horizon quand on partirait. C'est ce que le capitaine fit remarquer à tout le monde.

— Ne savez-vous donc pas, mesdames, que l'heure du matin vaut de l'or, et qu'à celui qui se lève matin Dieu aide et prête la main.



— D'accord, d'accord, capitaine, vos dictons ne vous font jamais défaut, on le sait bien. Toutefois, en attendant, bonsoir ! bonne nuit !

Ces mots, prononcés par les hôtes qui s'en allaient, chacun sa bougie à la main, se répétèrent d'un bout à l'autre du long corridor, sur lequel les chambres d'amis ouvraient toutes. Bientôt ce fut le plus complet silence, interrompu seulement par les aboiements de basse-taille et de basse-contre qu'échangeaient le chien de garde du château et le chien de garde de la ferme, aboiements formidables que répercutaient en vingt échos successifs les angles du pavillon, le petit édifice de la chapelle, les massifs du parc ; et alors Mustapha et Barbaro de répondre à ces voix plus ou moins lointaines qui leur répliquaient avec une égale fidélité. Ce concert d'aboiements et d'échos dura toute la nuit, et dès le jour naissant l'on entendit dans les chambres les rumeurs du réveil.

Aussi le capitaine Kernoël qui, depuis longtemps déjà, fumait sa pipe sous les arbres du parc, fut-il édifié et émerveillé en voyant tout son monde à sept heures moins un quart sur le perron, devant lequel cochers et palefreniers préparaient voitures et chevaux ; mais son étonnement ne fut rien, comparé à

la stupéfaction que tout le monde, et lui le premier, témoignèrent en s'écriant :

— Comment ! Oscar !

Il y avait dans ce chorus d'exclamations des voix joyeuses, des voix sévères, des accents de bon accueil, des accents de blâme.

— Comment ! Oscar !

C'était bien lui en effet. En ce moment, il franchissait la porte à claire-voie qui sépare la grande cour de la vaste et longue avenue de pins par laquelle on va à la ville. Il avait fort bien entendu que, parmi les cris de joie qui l'accueillaient, grondaient quelques bouches de mauvaise humeur, et, pour parer les coups qu'allait lui attirer cette arrivée soudaine, qui avait toutes les apparences d'une escapade, il eut recours à l'expédient le plus ordinaire en pareil cas.

Il se mit à crier plus fort que ceux qu'il s'attendait à entendre crier :

— Oh ! que je suis en colère !

Ses cheveux ébouriffés, ses yeux brillants, ses joues tantôt pâles, tantôt pourpres, prouvaient qu'il ne mentait point.

— Que je suis en colère ! Si vous saviez ! Mais, bien sûr, vous direz que j'ai raison, mon oncle, —

ma tante, — mon cousin, — certainement ce n'est pas moi qui ai tort ; je vous en fais juges.

Et alors il se mit à bredouiller d'une manière abominable, aussi abominable que sa figure irritée, je ne sais quelle histoire, dans laquelle il prétendait prouver qu'il avait eu parfaitement raison de se sauver, dès le point du jour, du collége, où son maître lui imposait une punition si injuste, qu'il avait pris le parti de s'échapper.

Il précipitait ses paroles avec une rapidité qui n'avait point pour cause la seule colère, il espérait ainsi imposer silence à toutes les observations, à tous les reproches qu'il voyait éclater dans les regards et sur les lèvres entr'ouvertes de beaucoup d'entre les personnes raisonnables. Le capitaine Kernoël surtout avait laissé échapper plus d'une énergique parole de bord. Quant aux jeunes garçons et jeunes filles, tous ravis d'avoir Oscar, tous faisaient de leur mieux pour dissimuler sous une mine indifférente le contentement qui était dans leurs cœurs.

Enfin le torrent d'apologies que jetait Oscar à la traverse de toutes les gronderies qui l'assaillaient par monosyllabes, ce torrent impétueux dut s'arrêter, et alors le capitaine, prenant la parole pour tout le monde :

— Sage parti en vérité! Je t'en félicite, Oscar. Tu as fait là un beau coup de ta tête! Il y a mille à parier contre un que la punition dont tu parles était méritée. Pour juger de ce qui est juste ou injuste, il faut de la raison, et en a-t-on beaucoup à quinze ans?...

— Bientôt seize, interrompit-il en étouffant à demi.

— Seize, soit : a-t-on beaucoup de raison à cet âge, et surtout lorsqu'on est en colère? Agir en colère, ne sais-tu pas que c'est s'embarquer par la tempête? Que dirait-on d'un capitaine qui sortirait du port, voiles déployées, quand les vents soufflent des quatre points de l'horizon, et que les vagues soulevées s'élancent et retombent en cataractes d'écume? On dirait qu'il est fou, qu'il veut s'aller briser sur la terre ou les écueils. N'as-tu pas fait de même, toi qui sors du port sous la bourrasque de la colère, qui ressemble tant à la tempête? Tu vas aller te briser comme ce capitaine qui aurait perdu la raison. Tu seras renvoyé de ton collége, cela ne peut être autrement. Tu ne penses pas, sans doute, qu'après avoir été renvoyé honteusement tu puisses être reçu à l'école de marine, même eusses-tu tout le mérite possible. Voilà donc l'avenir que tu trouvais si

désirable, — et j'étais bien de ton avis, — anéanti tout à coup. Que feras-tu? que deviendras-tu, après avoir manqué ta carrière, après avoir désobéi à ta vocation, et surtout à ta famille? Ton père, ta mère, qui t'aiment tant, ne penses-tu pas au chagrin que tu vas leur faire?

La figure d'Oscar, que rendait si grimaçante et si laide cette passion brutale que l'on nomme colère, prit cependant une expression d'émotion pensive aux derniers mots que venait de prononcer le capitaine; chacun vit même dans ses yeux des larmes qu'il cherchait à faire rentrer et à cacher par l'effet de cette fausse et bien fausse honte qui fait souvent que nous sommes disposés à rougir de laisser voir nos bons mouvements.

— Allons, dit le capitaine en adoucissant la voix, tu n'as pas mauvais cœur; mais cela ne suffit pas, et il ne faut point non plus avoir mauvaise tête : aussi je suis sûr que tu rentreras à ton collége avant la fin de la journée.

— Moi... mon cousin !... moi... rentrer... ah bien !... par exemple... j'aimerais mieux...

La colère d'Oscar se réveilla à cette proposition, et si vivement, qu'il en suffoquait, au point d'être

obligé de reprendre haleine après chacune de ses paroles.

— C'est cela, tu aimes mieux affliger ton père et ta mère. Qui sait si la pauvre femme, qui est si malade, survivrait à la douleur de te voir renvoyé... chassé...

— Chassé... oh! chassé! répéta Oscar, tout en sanglotant à la pensée que le capitaine venait d'éveiller en lui.

Alors M. de Kernoël se retourna vers les grandes personnes de la société, leur dit à voix basse quelques mots que suivirent des signes d'assentiment, et alors s'adressant à tout le monde :

— Allons, à cheval, en voiture! Voilà bien plus de dix minutes passées depuis sept heures, grâce à M. Oscar, qui me fait manquer à mon heure militaire et à ma discipline. Voyons, vite, partons, partons, et toi, Oscar, monte aussi. Ce n'est pas du tout pour te procurer une partie de plaisir que nous t'emmenons, entends-tu? mais nous allons du côté de la ville, et je te reconduirai au collége.

— Moi... retourner au collége! Ce serait lâche!

— Lâche! allons, mon enfant, on voit bien que tu es en colère et que tu ne sais ce que tu dis. La

lâcheté consiste à ne pas avoir le courage de reconnaître sa faute en en demandant pardon.

— Pardon !... oh ! pardon !

Il suffoquait.

— Allons ! allons ! monte toujours, on n'attend plus que toi. Et surtout, mes enfants, n'allez pas rire avec votre cousin Oscar, il n'en a pas envie, d'abord, et puis ce n'est pas pour qu'il s'amuse que nous l'emmenons ; il réfléchira, il se calmera... et tantôt nous retournerons à la ville.

— Oh ! oui... plus souvent ! dit entre ses dents Oscar, se servant d'une locution absurde consacrée chez les écoliers, et que, comme étude de grammaire, ils devraient bien chercher à analyser logiquement et verbalement.

Henri lui-même n'en eût pas été d'ailleurs capable : il n'était nullement en train en ce moment de faire autre chose que rire et s'amuser, et, malgré les recommandations de M. de Kernoël, c'était à qui ferait fête à Oscar, lequel, il faut le dire, se tempérait de plus en plus. Le capitaine l'avait prévu, comme quelqu'un qui connaît la tempête et la facilité avec laquelle s'apaisent les bourrasques du vent aussi bien que les bouffées de la colère.

Quelle âme, il faut en convenir, ne se fût sentie

radoucir et devenir de plus en plus sereine au milieu de ces riantes allées de forêt que traversait le joyeux cortége ? On n'entendait d'autre bruit que le gazouillement des oiseaux dans les branches, ou bien les rires, les chants des jeunes voyageurs, charmant concert qui avait pour basse le bruit sourd, étouffé, des roues filant rapidement sur d'épais tapis de gazon velouté. Au milieu de scènes si délicieuses, pouvait-il rester de vilaines rancunes dans le fond d'un cœur? Ce cœur aurait-il pu conserver de misérables petites passions humaines, quand tout à coup, au bout d'une sombre allée, apparut la mer, la mer imposante, solennelle, illimitée, rayonnante comme un miroir, tant le soleil l'illuminait de toute sa splendeur?

Oscar ne put s'empêcher de s'écrier :

— Que c'est beau, la mer!

Et cette admiration, exprimée d'une voix émue, devait avoir pour retentissement intérieur le repentir d'une escapade qui pouvait lui fermer cette carrière de la marine pour laquelle il avaït tant de goût.

Enfin, quand on fut arrivé sur la côte :

— C'est là que nous allons, dit le capitaine en montrant au loin, sur un rocher battu de tous côtés

lies
veus
uil-
les
nant
uffe,
ga-
on-
d'un
bles
au
ner
ime
en-

ne.
en-
tte
de

en
és

AGIR EN COLÈRE, C'EST S'EMBARQUER PAR LA TEMPÊTE.



A Hadamard lith. Imp Godard, Paris

La désobéissance.

[illegible]

des voitu[illegible]

devant fair[illegible]

[illegible]

la direction [illegible]

[illegible] il faut [illegible]

[illegible] manœuvres

et de [illegible]

ciel paisible [illegible] nuit, donnant ne

songeant pas [illegible]

[illegible] [illegible]

[illegible]

par les vagues, une tour, un phare bien nécessaire pour prévenir les naufrages qui tous les ans avaient lieu sur cet écueil. Moi qui vous parle, continua le capitaine, j'ai failli y périr en revenant des Antilles, où je connus la *petite fétiche blanche*, tu te la rappelles, Louise?

— Certainement, mon oncle, je me la rappelle, et je n'ai plus été méchante avec les domestiques de ma mère, depuis que vous m'avez conté cette aventure-là.

En disant ces mots, qui étaient la vérité, Louise entrait dans une barque qui devait conduire la compagnie au phare. Quand tout le monde y fut, les domestiques apportèrent à bord les provisions de bouche dont le capitaine avait rempli le coffre d'une des voitures, afin de défrayer le déjeuner que l'on devait faire sur le rocher au pied du phare.

Le batelier, qui connaissait le capitaine Kernoël, ne donnait pas un coup de rame ou ne changeait pas la direction de la voile sans le consulter en l'appelant respectueusement *mon amiral*. Il faut convenir qu'il n'était nullement besoin de grandes manœuvres et de talents éprouvés avec ces flots calmes et ce ciel paisible. Aussi chacun à bord riait, chantait, ne songeant pas le moins du monde au mal de mer

dont avait parlé à terre avec tant d'effroi la peureuse Anna ; elle-même se comportait bravement. Tout le monde était gai, hormis Oscar, qui, de temps à autre, regardait d'un œil rêveur ces flots d'azur, ce ciel qui s'y mirait, et l'immense horizon où des voiles apparaissaient à tout moment comme des mouettes et des goëlands sur les vagues.

— N'est-ce pas que c'est beau, la mer ? dit à Oscar le capitaine Kernoël.

Et Oscar baissa les yeux comme à un poignant reproche.

Enfin on approchait du rocher du phare, et l'expérience du capitaine fut fort utile pour aider le batelier à se diriger au milieu des bas-fonds qui se hérissent et se cachent, comme autant d'embûches du démon des naufrages, autour du rocher du phare.

Enfin, on débarqua sans encombres. Alors les domestiques se mirent en devoir de dresser le couvert sur une immense pierre qui formait une table parfaite et que l'on regardait comme un vénérable monument des druides, un *menhir* renversé par quelque coup de mer. Henri se réjouissait classiquement à la pensée de déjeuner sur une des rudes colonnes entre les avenues desquelles les anciens prêtres de

la Gaule formaient leurs processions sacrées et accomplissaient leurs sacrifices.

Depuis longtemps déjà le capitaine avait fort bien remarqué que le gardien du phare était à la fenêtre la plus élevée de sa tour, regardant la visite qui lui venait, à lui, pauvre reclus au milieu des bourrasques et des rafales. Quelle devait être sa joie! Aussi, quand la société du capitaine eut mis pied à terre, regarda-t-il plus attentivement encore ces quinze étrangers qui allaient distraire pour quelques heures du présent, pour quelques journées, quelques semaines de souvenirs, la solitude de ses jours et de ses nuits.

— Pendant que le déjeuner se prépare, dit le capitaine, si nous allions trouver ce brave homme qui nous voit avec tant de plaisir arriver sur son île.

Cette proposition fut accueillie par tout le monde avec joie, par Oscar surtout. La mer devait être si admirable, vue de la plate-forme du phare!

Au moment même où le capitaine, entre Henri et Oscar, se présentait à la porte de la tour, le gardien sortait pour leur offrir ce qu'ils venaient lui demander, c'est-à-dire une visite dans son pittoresque logement. La prière s'échangea en même temps de

l'une et de l'autre part, et le gardien, faisant les honneurs de ses trois étages, dont les escaliers étaient des échelles mobiles, leur montra le magasin qui formait le rez-de-chaussée, et dans lequel on voyait, à côté des planches ou des marchandises jetées sur le rocher par plus d'un naufrage, sa provision de vivres, biscuits de mer, bœuf salé, harengs fumés, légumes secs et fromage, provision d'anachorète sur laquelle il eût été bien difficile d'établir le menu d'un bon repas. Aussi le capitaine Kernoël, voulant lui procurer un extraordinaire, lui dit que, puisqu'ils étaient ses hôtes et venaient déjeuner chez lui, il serait nécessairement leur convive.

Le gardien accepta. Il se sentait évidemment heureux de se trouver avec des créatures humaines, car sa figure, dont l'expression était habituellement triste, prenait de plus en plus une riante animation. Il fit escalader ensuite à ses visiteurs ses escaliers mouvants, à l'aide desquels on passait, par des ouvertures pratiquées dans la voûte, du magasin à sa chambre à coucher au premier, et, du premier au second, dans une autre chambre qui aurait pu être une chambre d'ami, de naufragé ou de visiteur retenu par une tempête soudaine ; mais elle était principalement destinée au jeu des appareils de la lan-

terne du phare qui s'élevait sur la plate-forme précisément au-dessus de leurs têtes.

Une autre échelle se présentait pour monter à la plate-forme; mais les dames et les jeunes filles pensèrent avec raison que le vent devait être par trop brutal sur ce point découvert, culminant, dressé au milieu des flots.

Elles laissèrent donc les garçons, conduits par le capitaine, aller sur cette esplanade, que rasait en effet un vent d'est capable de renverser quiconque ne se fût pas tenu sur ses gardes. Quoique fouettés et ballottés par ce *frais* un peu rude, Henri et Oscar ne pouvaient se lasser d'admirer cette mer sans autre horizon visible que le ciel et l'eau, et, toutes les fois qu'une voile nouvelle venait à y apparaître aux yeux de notre trop colérique aspirant à l'école de marine, il poussait des cris d'admiration ; et puis, le silence lui survenant tout à coup, il se disait sans doute :

— Oh ! si je n'avais pas été si colère, si fou !

Ensuite il se fit expliquer le jeu de cette lanterne qui sauve la vie de tant d'hommes, et le gardien, dans son accent bas-allemand qui avait au premier abord paru frapper extrêmement M. de Kernoël, le gardien lui démontra de son mieux comment un mouvement, mis en action à l'aide de poids, de même que le

mouvement d'une horloge, faisait sans cesse tourner un foyer taillé à facettes et dans lequel se concentrait, en se réfléchissant, la vive clarté du phare, de façon que ce réflecteur, ainsi illuminé, ainsi tournant toujours sous la lumière que repétaient ses facettes brillantes comme des miroirs, faisait aux navigateurs les plus éloignés l'effet d'une étoile de première grandeur, scintillante comme Sirius ou Aldebaran.

Le capitaine, on le devine à ce dernier détail, intervint plus d'une fois, pour rendre un peu plus claire la démonstration du gardien, et Oscar, en soupirant, n'y répondit rien autre chose, sinon qu'il voudrait bien voir le phare briller ainsi dans la nuit.

— Que veux-tu? dit le capitaine répondant à ce qu'Oscar pensait, mais ne disait que par ses soupirs; que veux-tu, mon enfant? la colère commence par la folie et finit par le repentir, me dit un jour un vieux Turc en me voyant me fâcher : l'homme irrité, quand il revient à lui, c'est contre lui-même qu'il se met en colère.

Qu'aurait pu répliquer Oscar? Par bonheur pour lui, il ne se trouva point dans cet embarras, car les dames, qui s'impatientaient dans les chambres au-dessous, appelèrent leurs cavaliers, et puis le déjeuner réunit tout le monde, et les quelques chaises de

bois qui formaient une grande partie du mobilier du phare, flanquées de fragments de rocs, firent un nombre de siéges suffisant pour tous les convives, y compris le gardien, qui se trouvait rarement à pareille fête. Le vent, presque insupportable au sommet de la tour, n'était en bas qu'un coup d'éventail charmant qui tempérait sans cesse ce que le soleil aurait eu de trop chaud si ses rayons n'eussent pas été continuellement divisés par cette brise. D'ailleurs, entre le point d'où elle venait et les convives, la base de la tour formait un véritable paravent, de sorte que le souffle, au lieu de la frapper en face, la caressait doucement de tous les côtés.

Ce repas champêtre, ou plutôt maritime, était donc ravissant, et c'était à qui presserait de questions le gardien sur le genre de vie qu'il menait dans sa solitude, l'hiver surtout, et les dames, les jeunes personnes lui demandèrent à plusieurs reprises comment il avait pu se décider à mener une pareille existence.

— Est-ce que vous n'aviez pas de famille, de parents? Est-ce que vous étiez seul sur la terre, pour prendre le parti de vivre seul au milieu des flots? Contez-nous ce qui vous a conduit à une telle résolution.

Le gardien hésitait, et, à ces questions, son visage, tout à l'heure si enjoué, se rembrunit à vue d'œil.

— Voyons, voyons ! dit le capitaine, qui n'avait pas moins que les dames envie de savoir ces détails, plus grande envie même peut-être, à en juger par la curiosité avec laquelle il semblait regarder le gardien; — voyons, mon camarade, ne serez-vous donc pas galant avec ces dames, et les laisserez-vous demander encore une fois inutilement par suite de quelles vicissitudes vous voici niché dans votre colombier au milieu de l'Océan, loin de toute créature humaine ?

Le gardien se décida, et après un long soupir :

— Agir en colère, c'est s'embarquer par la tempête.....

Vous figurez-vous bien l'effet que cet à-propos si inattendu, si merveilleux pour ainsi dire, produisit sur M. de Kernoël, sur Oscar, et même sur tous les convives? Non ; vous ne pouvez vous peindre les regards qui, à ce dicton si souvent prononcé depuis le matin, vinrent se fixer sur Oscar, qui, les yeux baissés, semblait dire :

— C'est bien vrai, et j'ai grand tort.

— Hélas ! oui ! répéta le gardien, sans avoir fait

du reste la moindre attention à l'impression que son proverbe avait produite; — hélas! oui : qui agit en colère s'embarque par la tempête; aussi est-ce par la colère que tous mes chagrins ont commencé. J'avais seize ans, lorsque me prit cet accès de colère si malheureux, si coupable même, puisque c'est contre mon père et ma mère que je m'y laissai aller, et je n'ai pas pu les revoir pour obtenir leur pardon sur la terre; ils moururent bientôt après mon départ de la maison paternelle. Du haut du ciel, puissent-ils prier pour moi et me pardonner!

C'était le 27 août 1809. — Comment oublierais-je jamais ce mauvais jour? — Mon père m'avait ordonné le matin de conduire les vaches au pâturage, car nous en avions huit qui donnaient au chalet un laitage assez abondant pour occuper à faire le fromage et le beurre ma mère Gretly et aussi ma sœur Lisbeth. Quant à mon père, il allait chasser le chamois dans la montagne. Chacun avait donc sa part de travail dans la famille : mais déjà, depuis quelque temps, j'avais résolu de cesser de mener le troupeau aux champs; je trouvais que c'était un métier humiliant, et plus d'une fois j'avais hasardé quelques observations, mais mon père me répondait toujours : — Rougis-tu donc de l'état de ton père? Crois-tu donc

que je n'ai jamais gardé les vaches et les chèvres du chalet ? J'ai fait ce métier-là jusqu'à vingt ans, tu n'as rien de mieux à faire que d'imiter ton père, entends-tu, Carl?

C'est ainsi que le 27 août, au moment de prendre son fusil pour aller au glacier, il m'intima l'ordre de me rendre aux champs avec les vaches. Je répondis que je ne voulais pas y aller. — Comment un père aurait-il pu entendre de sang-froid cette réponse de la part de son fils? Sa figure prit une vive expression d'indignation, d'indignation aussi juste qu'était injuste et coupable ma colère. Ce fut au point que Gretly et Lisbeth s'élancèrent d'un même mouvement pour lui ôter sa carabine.

— Ne craignez rien, leur répondit-il, ne craignez rien... Je saurai bien me faire obéir.

— Eh bien, non! lui répliquai-je avec une insolente assurance, prise dans les mauvais conseils que j'écoutais de préférence aux bons avis de ma famille; non!

— Eh bien, moi je te dis que tu obéiras, ou que tu ne passeras pas la nuit ici.

— C'est égal... ça m'est bien égal!...

Vainement ma mère et ma sœur m'adressaient des reproches ou de douces paroles, vainement ma mère

m'ordonnait le silence, vainement Lisbeth m'embrassait pour m'empêcher de parler, il me semble encore que je sens quelque chose qui bouillonnait alors dans ma tête, dans ma poitrine.

— C'est égal! — m'écriai-je d'une voix étranglée par la colère; — c'est égal, — je n'irai pas aux champs.

Je ne sais pas comment mon père eut assez d'empire sur lui-même pour ne pas me repousser loin de lui, au risque de me faire rouler dans le précipice que dominait presque à pic le chalet. Cette modération aurait dû me rappeler à moi. Non-seulement j'aurais dû sentir combien j'étais criminel, mais encore quelle était ma faiblesse, car il n'y a que les enfants et les hommes faibles qui se mettent en colère; — se mettre en colère, cela me semble aussi brutal que de s'enivrer.

— Carl! Carl!

C'est tout ce que me dit mon père en s'éloignant à grands pas, et, se retournant vers moi, le doigt tendu, le regard si imposant, qu'il est toujours là devant mes yeux...

— Carl! Carl! — reprit-il, tu t'en souviendras...

Et l'écho répéta : — Carl! Carl!

C'était un terrible arrêt de Dieu, dont la voix d'un

père fut l'écho. Cet arrêt, Dieu l'exécute tous les jours. — Dès que mon père fut éloigné, Lisbeth, tout en pleurs, se jeta à mon cou pour me supplier de ne pas être si désobéissant, si obstiné. Quant à ma mère, qui devait faire respecter, ainsi que mon père, l'ordre dans la famille, ma mère me dit que sans doute je l'aimais trop pour ne pas obéir à mon père et à elle ; mais, ivre et aveugle que j'étais, je restai tout à fait impassible à ces paroles de ma mère, et, d'un ton plus irrité qu'auparavant encore :

— Non ! non ! je n'irai plus aux champs, je vous le dis !

— Eh bien, Carl, je veux que tu y ailles, — me répondit ma mère avec sévérité... Je le veux... ou bien... tu sais ce que t'a dit ton père...

Vous tous qui m'écoutez, je rougis vraiment, dit le gardien, de vous donner des détails qui ne me montrent pas en beau, et, de plus, doivent vous ennuyer ; mais pardonnez-les-moi ; il y a si longtemps que je me les répète tout bas dans ma conscience, avec amertume, avec douleur ! et puis voici des jeunes gens qui m'entendent. Cela peut être une bonne leçon pour eux.

Encore un coup d'œil général dirigé vers Oscar.

— Ce que m'a dit mon père ? repris-je avec

fureur, au lieu de me jeter au cou de Gretly et de Lisbeth, ces deux femmes si bonnes... ce que m'a dit mon père... soyez tranquilles, il ne me le redira plus, et je n'irai plus aux champs !

Et, tout en disant ces mots, je m'enfonçai en courant dans un sentier qui descendait vers la vallée des Grisons. Ma mère et ma sœur, après m'avoir appelé longtemps, — car j'entendais leurs voix dans les échos des montagnes, — se mirent à ma poursuite ; j'en pus juger par les différentes directions d'où venaient leurs cris et leurs appels avec plus ou moins de force ; mais j'avais décidé que je ne rentrerais plus au chalet, et, la colère me poussant toujours comme un irrésistible vent de tempête, je marchai tant et si vite, que le soir j'étais bien loin de la maison. Mon père devait y rentrer à cette heure ! Que disait-il ? Que faisaient ma mère et ma bonne Lisbeth ?

Quoi ! je pus avoir ces pensées, et ne pas retourner vers ma sœur, ma mère ! Je ne le conçois pas actuellement ; mais j'étais fou, et puis je n'osais plus me montrer devant mon père ; alors, pour me justifier à mes propres yeux, je me répétais ce qu'il m'avait dit, que je ne passerais pas une nuit de plus au chalet, si je ne lui obéissais pas ; je lui avais désobéi ; je ne

devais donc plus retourner dans la montagne. Oh! mon père aurait été moins inflexible envers moi que je ne le fus envers ses ordres, les instances de ma mère, les prières de ma sœur !

Et toute la nuit, après avoir dévoré un morceau de pain que je m'étais procuré en mendiant, toute la nuit je marchai, au risque de me perdre cent fois dans les défilés des montagnes ; un beau clair de lune me montrait mon chemin, par bonheur, et je ne tardai pas à arriver à Milan, où les Français étaient alors les maîtres.

Je n'avais qu'un parti à prendre pour me procurer sur-le-champ un asile et les moyens de vivre, c'était de m'engager. C'est ce que je fis en même temps qu'un de mes compatriotes, qui, comme moi, avait quitté la maison paternelle, et dont les funestes avis n'avaient pas peu contribué à me perdre.

Ainsi je venais de m'interdire tout moyen de rentrer au chalet, et cependant plus les jours passaient, plus il me semblait que j'allais voir arriver près de moi ma mère Gretly et Lisbeth ma sœur.

Ce fut surtout dans une maladie qui me survint quelque temps après mon engagement que je me fis ces illusions, produites par les mouvements d'un trop tardif repentir. Jour et nuit, la fièvre qui me brûlait me

montrait ma sœur, ma mère, mon père, et je leur tendais les bras, et je les priais de me pardonner; mais il n'y avait plus à revenir sur la faute accomplie : je m'étais embarqué par la tempête.

Je ne veux point dire ici que mes parents m'abandonnaient, comme je les avais abandonnés : s'ils avaient su où me trouver, je suis bien sûr qu'ils seraient accourus à moi; mais pouvaient-ils savoir où j'étais? Ils me cherchaient sans doute, et, au lieu d'aller au-devant d'eux, je m'étais lié par des nœuds impossibles à défaire : j'avais renoncé à ma famille pour toujours.

Aussitôt revenu à la santé, il fallut partir avec le régiment pour l'Allemagne, où nous ne restâmes pas longtemps. Quoique je trouvasse le métier de soldat bien rude, comparé à celui de pasteur des Alpes, et que tous les jours, toutes les nuits, je pleurasse, au bivac ou sur les champs de bataille, mon beau chalet et mes prairies si vertes, si tranquilles, je me trouvais encore heureux en Allemagne, où j'entendais parler la langue de mon pays et de ma famille; mais, quand nous passâmes en Espagne, oh! combien je fus seul! Plus un son que je connusse! plus un des mots de mon enfance! Ce fut alors, et alors seulement, — c'était bien tard, — alors que je songeai

à écrire à mon père Fritz, à ma mère, pour leur demander pardon. Mais un mois, deux, trois, six, j'attendis vainement leur réponse, et enfin je me dis avec douleur qu'ils ne voulaient plus entendre parler d'un si mauvais fils, et je pensai à chercher la mort dans la première bataille.

Hélas! la cause de leur silence était plus cruelle encore pour moi. Mon père avait péri quelque temps après mon départ, au fond d'un précipice dans lequel il était tombé en poursuivant un chamois, et ma mère succomba bientôt sous le chagrin que la mort de son mari vint ajouter à celui dont l'avait accablée son coupable enfant.

J'appris ces tristes détails de l'un de mes compatriotes, soldat comme moi dans un régiment avec lequel le nôtre séjourna quelques jours. Ainsi mes remords devaient être éternels : je ne pouvais plus expier ma faute, je ne pouvais plus demander ma grâce à mes parents; cette pensée me poursuivait sans cesse, et j'éprouvais le besoin de déclarer à tous mes camarades ce que ma conduite avait eu de mauvais : cet aveu me soulageait, et je sentis presque du bonheur, lorsqu'un jour notre capitaine, élevé à un autre grade, fut remplacé par un officier que je reconnus tout d'abord pour l'avoir vu au chalet, où

mon père, ma mère, ma sœur, moi, nous le soignâmes après l'avoir tiré du plus grand péril; il me reconnut aussi, et, dès ce moment, j'eus la triste consolation de pouvoir causer avec lui de ma famille, de la Suisse, de la Via-Mala et du Piz-Beverin, où il fut si près de périr dans les neiges, ce brave capitaine Étienne de Kernoël....

— Le capitaine de Kernoël! — mon père! — s'écria Emma; et en vérité, à l'entendre pousser avec extase ce cri de l'amour filial, il semblait qu'elle le revît, ce père dont elle était si inquiète. Le capitaine Yves de Kernoël n'avait pas laissé échapper une moins vive exclamation de surprise, quoique, depuis longtemps, il regardât et écoutât avec une attention singulière le gardien du phare. A plusieurs phrases du récit, il avait eu des mouvements que tout le monde remarqua bien, et, lorsqu'il entendit prononcer le nom de Lisbeth, de Gretly, de Fritz surtout, il faillit rompre le silence qu'enfin il ne put observer, non plus qu'Emma, au nom du capitaine Étienne Kernoël.

— Mais c'était mon frère, j'étais avec lui... vous ne me reconnaissez pas, Carl? Ce n'est pas étonnant, je ne vous reconnais pas non plus, nous avons fait tant de chemin, chacun de notre côté!...

Carl le gardien, après avoir regardé longtemps le capitaine, s'écria, comme à la nouvelle d'un bonheur inespéré :

— Mais si, monsieur! Au contraire, je vous reconnais bien à présent : sous vos cheveux blancs, il y a toujours ces mêmes yeux pleins de bonté et de courage. — J'étais bien enfant quand je vous ai vu ; mais j'ai si souvent cherché à me rappeler mon innocente enfance, pour me soutenir un peu dans ma misère si méritée, que toutes les scènes de mes premières années me sont présentes, et qu'il me semble, en ce moment, vous voir assis à table entre mon père et ma mère, et mon digne capitaine Étienne, étendu au coin du foyer flambant, sur une bonne couche de foin nouveau qui embaumait.

Le regard de Carl prenait à ces souvenirs une expression de contentement et de joie qui s'effaça bientôt lorsqu'il dit :

— Mais, hélas! voici quelques heures bienvenues qui vont être passées, et tout à l'heure nous nous séparerons pour ne plus nous voir, pas plus que je ne puis espérer de rencontrer jamais mon bon capitaine Étienne Kernoël. Oh! si je l'avais eu du moins pour chef, lorsque je souffrais tant de froid et de misère dans la campagne de Russie, peut-être m'eût-il per-

mis de me consoler quelquefois avec lui en parlant du chalet et de la montagne... Mais quel souhait égoïste! la compagnie où j'avais passé en quittant la sienne périt tout entière ou fut entraînée en captivité, et lui, il aurait donc subi le même sort!

Dieu soit loué! il y a échappé. C'était une misère que l'homme le plus vindicatif n'aurait pas souhaitée à son ennemi. Il suffira de vous dire, pour vous faire comprendre combien nous étions odieusement traités, que les Cosaques chargés de notre garde et de notre conduite, — car ils nous menaient en Sibérie, — ne nous permettant pas de prendre notre nourriture comme des hommes, nous jetaient nos maigres aliments sur la neige, et il fallait que nous les prissions, ainsi que des bêtes brutes, en rampant sur nos bras liés, et nous servant de la bouche comme d'un ignoble groin. Quelle humiliation! il y avait de quoi se laisser mourir de faim, si l'on n'avait pas eu foi dans la Providence.

Et puis je me disais :

— J'ai mérité tout cela!

Cette pensée, quelque triste qu'elle fût, me soutint au milieu de mes souffrances, soit pendant la route, soit au fond des mines, d'où je ne fus tiré qu'en 1820. Dès que je me vis libre, vous devinez bien vers quel

côté je tournai mes pas. Il me fallait, à moi exténué par les fatigues, des mois entiers de marche pour arriver jusqu'à mes montagnes ; mais j'avais besoin de les voir, de voir mon chalet, de tomber à genoux sur les tombeaux de mon père et de ma mère.

Aussi, nuits passées en plein air par de rudes gelées, longs trajets, quand je tombais de besoin, travaux accablants auxquels je me livrais pour me procurer le pain de mon voyage, rien ne me rebuta, et enfin, un jour après six mois de route, je vis à l'horizon le mont Blanc !

— Voilà la Suisse ! voilà mon pays !

Et, par ce cri de joie, je me donne des forces nouvelles, et je gravis d'un pas rapide la Via-Mala.

Déjà j'aperçois le toit de notre chalet, et puis la cloche hospitalière.

J'y cours, plus léger qu'un chamois. J'espérais rencontrer Lisbeth en rentrant. Elle se sera mariée sans doute et habite le chalet de la famille. Je lève le loquet, j'entre...

Que vois-je ? des étrangers, un homme, une femme.

Bien peu fidèles observateurs de l'hospitalité suisse, au lieu de me presser de m'asseoir, ils me

repoussent en quelque sorte en me demandant ce que je viens faire chez eux.

Chez eux! Ces mots me frappèrent jusqu'au fond du cœur. Chez eux! Je ne tardai pas en effet à apprendre de leur bouche qu'à la mort de mon père et de ma mère, Lisbeth, qui n'avait alors que quatorze ans, était restée sous la tutelle de deux parents éloignés, tutelle bien indigne, puisqu'ils en avaient profité pour s'emparer de la pauvre petite fortune de leur pupille.

—A la barbe de l'orphelin tout le monde s'apprend à raser, me dit un jour un Espagnol.

On devine que le dicton avait été cité par le capitaine Kernoël.

— Et malheureusement le proverbe a trop souvent raison, reprit Carl. Il s'était complétement vérifié à l'égard de ma pauvre Lisbeth, qui ne tarda pas à être forcée, me dit-on, de passer en Italie ou en France, pour se mettre en service.

Je sortis tout éploré de cette demeure à laquelle il fallait renoncer à jamais ; cependant, avant de dire adieu à ces contrées si désertes aujourd'hui pour moi, je courus au cimetière du village, et là, devant un double tertre de gazon, que m'indiquaient deux croix de bois, je tombai à genoux, demandai

longtemps à mon père et à ma mère pardon de tous ces malheurs qui n'étaient arrivés que par ma faute, et je descendis bien tristement la montagne que je ne devais plus remonter.

Je ne vous raconterai pas en détail tout ce qu'il me fallut endurer ensuite de tourments de toutes sortes ; je ne pouvais arriver à trouver une position stable, car, dès que j'étais à peu près heureux dans une place, je ne sais quel malheureux sort m'en repoussait. Je le sais bien plutôt : je m'étais embarqué par la tempête, et il fallait, à ce qu'il paraît, que je vécusse dans la tempête.

— En effet, mon pauvre Carl, vous y vivez ici plus que tout autre part, dit le capitaine.

— Je vous en réponds, monsieur ! Nous sommes trois gardiens attachés à ce phare, et nous y passons chacun quatre mois ! Quatre mois d'hiver sont bien longs ici, je vous assure, et voici que je commence pour la quatrième fois ce temps d'exil. Mais je me dis que l'on est utile ici, et que, sans le flambeau que nous allumons là-haut, bien des gens périraient ; et puis, de l'ennui que j'éprouvais ici dans les premiers temps j'ai tiré un grand bien : j'ai lu, travaillé, je me suis donné une espèce d'éducation. Pourtant cela ne m'empêche point d'avoir bien souvent de



tristes pensées, la nuit surtout, quand les vagues battues par le vent donnent à la tour des assauts formidables et viennent souvent s'abattre comme des torrents sur la plate-forme où vous étiez si paisibles tout à l'heure.

Je ne dors guère pendant de telles bourrasques, et alors me viennent les souvenirs, les regrets, les remords. Je me dis que j'étais si heureux au chalet, où je m'endormais au milieu du plus calme silence, où je me réveillais aux doux accents du cornet du pâtre et aux tranquilles mugissements de ces bonnes créatures que je trouvais humiliant de conduire dans la prairie! Alors, à cette réminiscence presque riante succèdent de terribles tableaux de cette scène de colère si fatale, de la mort de mon père, de ma mère, de Lisbeth obligée de fuir, de la vente de leur bien-aimé chalet, et il me semble qu'ils me maudissent, et je me frappe le front, et je répète avec désespoir qu'agir avec colère, c'est s'embarquer par la tempête.

Le dessert était terminé lorsque Carl finit son récit par ces paroles, et Oscar, qui l'avait écouté avec émotion, se retourna vivement vers le capitaine.

— Mon cousin, est-ce que nous n'allons pas retourner tout de suite à terre? Voyez, il me semble

apercevoir là-bas un petit nuage. S'il allait grossir et nous empêcher de nous en aller !

— Eh bien, nous coucherions tous au phare. A la guerre comme à la guerre, mesdames ! à la mer comme à la mer ! et notre ami Carl nous donnerait de son mieux l'hospitalité, n'est-ce pas?

— Faut-il me le demander, monsieur? Je serais si heureux de vous garder ici quelques heures de plus pour parler du pays, du vieux temps et du capitaine Etienne !

— Moi, reprit Oscar, je serais bien fâché d'être retenu ; au contraire, il faut que je retourne au collége. Vous m'avez dit que vous m'y remèneriez, et je ne veux plus m'embarquer par la tempête.

Le capitaine fut heureux de voir qu'une efficace leçon fût venue si à point pour Oscar : c'était vraiment un effet de la Providence que cette narration du gardien du phare. Toute la société se rembarqua donc après avoir remercié Carl, et M. de Kernoël, s'embarquant le dernier, comme un vrai capitaine, lui dit en lui serrant la main :

— Adieu, à revoir, Carl, ne soyez pas si triste. Je penserai à vous, adieu !

Carl lui répondit qu'il allait encore bien plus souvent penser à lui, et au bout d'une demi-heure le



canot touchait la terre, puis une des voitures emporta grand train à la ville Oscar et M. de Kernoël, qui obtint du proviseur le pardon du fugitif repentant.



A TOILE OURDIE

DIEU ENVOIE LE FIL

-o-◇-o-

Le lendemain la promenade devait se diriger, non plus du côté de la mer, mais vers de magnifiques ruines d'une forteresse du moyen âge.

Tel fut l'ordre du jour, arrêté à la suite du dîner, qui vint fort à propos après la visite au phare, et nonobstant le déjeuner qu'on y avait déjà pris.

La soirée fut plus d'une fois occupée par les réflexions qu'avait inspirées à chacun cette visite.

Albert, qui, malgré l'exemple du Canadien Bobilouchin, continuait à aimer ses aises, pensait avec terreur à la vie de tristesse et de privations que Carl devait mener dans son étroite tour, lorsque l'hiver arrivait gonflé de froides rafales et de tempêtes incessantes.

A cette idée, il se rapprochait du feu que l'on allumait déjà le soir dans la vaste cheminée du salon.

Quant à Emma, ce qui l'avait le plus, ce qui l'avait uniquement frappée, c'était ce singulier hasard la conduisant près d'un ancien soldat de son père, de son père qu'elle aimait, de son père dont elle était si inquiète, de son père dont le facteur ne lui avait pas encore ce matin apporté de nouvelles.

— Si ce pauvre Carl avait du moins sa sœur Lisbeth près de lui, dit le capitaine Kernoël ; c'était en vérité une gentille enfant que Lisbeth.

De même que la veille, les jeux, le billard, les causeries et aussi la lecture de différents journaux de littérature ou de politique, amenèrent assez vite l'heure de la retraite et du bonsoir, avec rendez-vous pour le lendemain à sept heures.

De même que la veille aussi chacun fut présent,

hormis toutefois Oscar, qui s'était remis de bon cœur à son travail.

La route commença d'abord par une assez longue traversée dans le bois, car on ne pouvait pas sortir du château de M. Arthur de Kernoël, fils du capitaine, sans passer par la forêt qui l'enveloppait. Bientôt cependant la voiture et la cavalcade débouchèrent sur une plaine cultivée admirablement, et dans laquelle chaque paysan des environs avait son petit coin de terre à lui, tandis qu'autrefois cette plaine immense appartenait au maître du château fort que l'on voyait au loin, à l'horizon, sur une haute colline d'un abord assez escarpé.

— Quel bel aspect ! s'écrièrent Henri et les dames.

— Trouvons ces ruines belles dans le paysage, dit M. Arthur, mais qu'elles ne nous causent point de regrets En admettant que, sans exception, tous les seigneurs de cette forteresse fussent bons et charitables, ils n'en étaient pas moins les seuls maîtres de tout ce pays, de tous ces bois, de toutes ces vignes, de toute cette campagne, et les paysans la cultivaient sans zèle, sans dévouement et, pour ainsi dire, sans amour paternel, car ils n'étaient que des mercenaires ; mais, aujourd'hui, il n'est pas un d'eux

qui n'ait sa part de cette vaste plaine, et, au lieu d'un seul homme attaché à son pays par le lien de la propriété, il y en a trois cents qui aiment cette terre comme ils aiment leur famille, et en eux l'État trouverait autant de défenseurs intrépides et dévoués, car l'intérêt de l'État est leur propre intérêt, puisqu'ils possèdent une partie du sol. Malheur donc aux invasions étrangères!

M. Arthur de Kernoël, livré aux utiles soins d'une vaste exploitation rurale, en même temps qu'il avait une part plus ou moins directe dans les grands travaux que l'industrie accomplit à notre époque, M. Arthur de Kernoël, non moins bon agriculteur qu'ingénieur, faisait connaître à chacun de ses jeunes compagnons de voyage les nouvelles méthodes employées pour obtenir du sol tout ce que, comme le ciel, il est disposé à donner aux mains qui savent lui demander ses biens. Il leur montrait ces riantes prairies artificielles que l'on a substituées aux jachères, ces années de paresse que l'homme croyait devoir accorder à la terre, mais elle, plus active, n'en profitait point et n'en produisait pas moins des herbes inutiles ou nuisibles; enfin, on a réfléchi qu'il était plus sage de lui en faire toujours produire de bonnes. Puis, ayant aperçu une charrue au milieu d'un champ à demi

sillonné, il expliqua à son auditoire comment, à l'aide de contre-poids, de récents mécaniciens avaient su rendre au laboureur son travail, si rude autrefois, facile et par conséquent plus prompt.

Pendant ces explications, les roues ne roulaient pas moins vite, les chevaux trottaient tout aussi lestement, et toute la compagnie ne tarda pas à être au pied de la colline où les ruines s'élevaient. Comme les moins délabrés d'entre ces décombres servent de bâtiments d'exploitation à une ferme voisine, il eût été impossible, pour y monter avec chevaux et charrettes, de se contenter du petit sentier étroit qui autrefois était le seul chemin du château. On a donc pratiqué un chemin tournant qui arrive par une pente assez douce jusqu'au sommet ; mais M. de Kernoël et tout son monde, pour se faire mieux illusion, voulurent, après avoir laissé dans le village leurs chevaux et leurs voitures, grimper par l'étroit corridor taillé à pic dans le rocher.

Après plus d'un temps d'arrêt pour reprendre haleine, on parvint sur le bord des fossés immenses dont le fond est, au lieu d'eau, rempli des débris qui y roulent sans cesse du haut des murailles, et ensuite, au bout de dix minutes employées à parcourir la moitié seulement du tour de l'enceinte, les visiteurs

traversèrent le pont qui jadis fut pont-levis, et aujourd'hui est un pont à demeure pour le service des bâtiments que la ferme occupe au milieu de ces ruines. Ce sont des granges, là où étaient les salles d'armes, les chambres d'apparat et les immenses préaux où les palefrois les plus beaux venaient célébrer d'éclatants et sanguinaires tournois, s'étendent des aires où des chevaux humbles, mais utiles, galopent sur les gerbes, desquelles ils extraient, en les foulant suivant la méthode des patriarches, les grains de la récolte.

Tandis qu'une partie de la société examinait ce singulier moyen de battre en grange, moyen si antique qu'il semble nouveau, une autre partie montait dans le donjon, assez bien conservé pour que l'on pût s'y risquer sans péril; et Henri et M. de Kernoël se dirent, quand ils furent au sommet, où souffle un vent éternel :

— Voilà comme Carl passe toute sa vie, au milieu de sa tour du phare.

Après avoir examiné l'immense cour aux extrémités de laquelle se dressent les tourelles plus ou moins démolies, la compagnie acheva de faire le tour des fossés.

C'était un tableau imposant que celui de la ruine ; toute ruine ressemble tant à la mort !

On n'entendait pas d'autre bruit que celui de la voix des promeneurs, ou leurs échos dans les décombres.

Oui, c'était un silence solennel !

Quel effet dut donc produire sur tout le monde une soudaine explosion de paroles, ou plutôt de cris de colère, montant vers eux d'une des poternes, celle qui surveillait jadis le chemin à pied que nous connaissons !

Chacun s'empressa de se diriger de ce côté, et le capitaine Kernoël arriva le premier avec Emma, près d'une chambre enfoncée en terre, à la profondeur de quelques marches, et qui sans doute avait été le cellier du gardien de la poterne. Là, dans cet antre humide et sombre, était un métier de tisserand, sur lequel les fils tendus n'attendaient plus que l'œuvre de la navette pour devenir toile accomplie, car elle était déjà faite à moitié, puisqu'elle était ourdie entièrement.

C'était comme une harpe dont les cordes eussent été très-rapprochées, et le pauvre vieux tisserand restait là, debout, devant son œuvre inachevée, les



bras pendants, la tête baissée, balbutiant à voix basse de timides paroles.

Des paroles d'excuse, car les voix que le capitaine avaient entendues étaient des voix accusatrices.

— Ayez pitié de moi, pour l'amour de Dieu! disait le vieux tisserand à deux vieilles femmes qui faisaient tout ce bruit. Ayez pitié de moi, mes bonnes femmes, je ne puis pas vous livrer votre toile, on m'a pris la moitié du fil que vous m'aviez donné. Attendez que j'aie gagné de quoi en acheter d'autre; je le remplacerai. Ne me tourmentez pas, mes bonnes femmes!

Bonnes! elles étaient loin de mériter cette épithète, à en juger par l'âcreté et la colère avec laquelle elles disaient au malheureux tisserand qu'il mentait, qu'il avait vendu leur fil pour aller au cabaret du village, mais qu'elles allaient se plaindre au maire.

— Attendez, attendez, encore trois jours seulement. Je trouverai moyen d'avoir d'autre fil, et je vous ferai votre toile tout de suite. Attendez.

Et il avait presque les larmes aux yeux, en regardant, à travers les longues mèches de cheveux blancs qui retombaient sur son front, cette toile ourdie, cette toile à demi faite, et qu'il ne pouvait

pas achever. L'araignée, la fileuse-tisserande, bien hideuse, sans doute, mais douée d'une admirable industrie, l'araignée, privée par quelque enfant cruel de ses pattes, navettes vivantes, qui font le fil et le tissu, ne resterait pas plus immobile et plus impuissante devant sa toile inachevée, et impossible à achever par elle, mutilée ainsi. L'ouvrière brute et sans raison, ne pouvant plus obéir à son instinct, ne souffrirait certainement pas ce que souffrait ce pauvre homme, car on ne souffre que par l'intelligence et par l'âme.

Et ce qui le faisait le plus cruellement souffrir, c'était moins encore de voir son travail imparfait, quoique, plus que tout autre tisserand du pays, il eût à cœur de travailler bien et vite; c'était bien moins ce chagrin que celui de s'entendre accuser d'ivrognerie et de vol.

Cependant celles qu'il appelait *bonnes femmes* venaient de lui répéter leurs méchants propos pour la troisième fois, puis elles s'éloignaient en le menaçant de se plaindre au maire, et de requérir la force armée, le redoutable garde champêtre, au moment où le capitaine et Emma s'arrêtèrent devant le pauvre réduit du tisserand absorbé, désolé, anéanti.

— Qu'avez-vous donc, brave homme ? demanda le capitaine Kernoël.

Et en arrivant après lui, Amélie de Kernoël et son mari, le capitaine Arthur, répétèrent :

— Mon pauvre homme, qu'avez-vous donc ?

Ces questions, adressées d'une voix compatissante au malheureux vieillard, lui donnèrent du courage, et quelque chose lui fit espérer dans le fond du cœur que ces beaux messieurs et ces belles dames de la ville ne l'interrogeaient pas pour ne point venir à son secours.

N'est-ce pas déjà grandement venir au secours de l'homme triste et souffrant que de prendre part à sa souffrance, à sa tristesse ?

— Eh bien ! répondez, monsieur, dit à son tour Emma d'une voix si douce, que c'était presque une charité. Répondez, quel chagrin avez-vous ?

Emma, en se montrant meilleure encore qu'à l'ordinaire, espérait qu'elle obtiendrait ainsi du ciel de bonnes nouvelles du capitaine Etienne.

— Ce que j'ai, mes bons messieurs, mes bonnes dames, et vous, ma chère demoiselle, ce que j'ai ? mais vous le voyez. — Voilà ma toile ourdie, qui est là, sans que je puisse la tisser, parce qu'on m'a volé cette nuit mon fil. On me l'a volé pendant que je

dormais, car je ne m'enferme pas ici. Qui aurait jamais cru que l'on viendrait voler un pauvre homme comme moi dans les ruines! Mais il y a dans la contrée des mauvais sujets qui rôdent et mettent la main sur tout. — C'était du fil que l'on m'avait confié pour en faire du drap; du fil que ces *bonnes femmes* avaient filé, et voilà qu'elles m'accusent de l'avoir pris et de n'avoir pas voulu leur donner leur toile, qui est là, ourdie!... Mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureux!

Et Emma et madame Amélie de Kernoël, ainsi que toute leur compagnie, ouvraient leur bourse :

— Du courage, du courage, mon brave homme, ne savez-vous pas qu'à toile ourdie Dieu envoie le fil?

— Eh! mon Dieu, messieurs, je le sais bien, et je n'ai jamais douté de la Providence. Je crois de toute mon âme qu'elle vient au secours de l'honnête homme qui travaille; elle vient à son aide tôt ou tard; mais, mon Dieu!... ces bonnes femmes ont été se plaindre au maire, elles ont été appeler le garde champêtre..., je serai perdu..., la commune ne voudra plus me permettre de loger ici, on n'aura plus confiance en moi, — et à mon âge!...

Dames et messieurs se préparaient à faire leur offrande au pauvre vieux tisserand quand, par la porte qui s'ouvrait en face de la fenêtre d'où ils parlaient au bon vieillard, ils virent entrer une jeune fille de quinze ans environ, jolie comme un ange, et comme un ange elle venait en effet. Elle avait à son côté, du côté du cœur, une quenouille posée aussi gracieusement que possible, posée comme un bouquet, et sa main tenait un paquet du fil le plus égal et le plus fin du pays.

— Tenez, père Jacques, nous venons ma mère et moi d'apprendre au village votre malheur, et j'ai demandé la permission de vous apporter mon fil, et non-seulement celui qui est sur mon fuseau, mais encore tout celui qui est dans mes poches.

Elles étaient remplies à crever; aussi le tisserand vit-il d'un œil émerveillé, d'un œil d'autant plus sémillant qu'il y brillait de douces larmes, six gros écheveaux passer des mains de la jeune fille dans sa main.

C'était plus de fil qu'il n'en fallait pour faire la besogne; aussi le père Jacques s'y mit-il sur-le-champ avec d'autant plus d'activité qu'il avait été interrompu dans son œuvre.

— Quand je vous rappelais, père Jacques, dit le

capitaine Kernoël, qu'à toile ourdie Dieu envoie le fil, j'avais donc bien raison.

Le tisserand revint à la vie, et, comme l'araignée dont nous parlions tout à l'heure, qui, ayant retrouvé ses navettes, ses longues pattes grêles, travaillerait pour réparer le temps perdu, le tisserand tissait, tissait, tissait, que c'était plaisir de le voir.

Aussi la compagnie de M. de Kernoël, qui n'en avait pas moins donné au père Jacques ce qu'elle avait eu tout d'abord l'intention de lui faire accepter pour acheter du fil, la compagnie ne voulut pas se priver du spectacle de ce travail joyeux et cordial du bon père Jacques ressuscité.

Et voici que, pendant ce déploiement d'ardeur laborieuse, le garde champêtre parut pour sommer, de la part du maire, le père Jacques de livrer la toile dont il s'était chargé.

— Que M. le maire soit tranquille, répondit le père Jacques avec la noble fierté d'un homme qui sait qu'il pourra remplir son devoir, c'est-à-dire tenir sa parole. — La toile sera livrée demain matin au plus tard.

Et le garde champêtre s'en retourna comme il était venu.

— Bravo ! bravo ! père Jacques, disait à tout mo-

ment le capitaine Kernoël, en voyant la navette filer et filer comme une aiguille de droite à gauche et de gauche à droite du métier. — Bravo ! la faim regarde la porte de l'homme laborieux et n'ose pas y entrer.



LA FAIM

REGARDE LA PORTE DE L'HOMME LABORIEUX

ET N'OSE PAS Y ENTRER.

— Comment, monsieur, vous connaissez Lafaim ? demanda le tisserand en levant un instant la tête et en suspendant sa navette.

— Vous connaissez Lafaim, monsieur? répéta d'une petite voix claire comme l'argent pur la jeune fille, qui venait d'apporter, véritable providence, le fil dont le père Jacques avait si grand besoin.

— Si je connais la faim ? répondit le capitaine Kernoël ; mais je pense qu'il n'est personne qui ne la connaisse plus ou moins. Cependant, deux fois

après de longs calmes ou un naufrage, je l'ai connue un peu plus que je ne l'aurais voulu.

— Oh ! ce n'est pas de ça que nous voulons parler, monsieur, — mais de Lafaim, un malheureux qui court les campagnes en mendiant.

Le capitaine Kernoël avait déjà remarqué avec surprise l'accent moitié allemand de la jeune fille à la quenouille.

Il ne concevait pas qu'un enfant du pays eût cet accènt, et il allait la questionner quand le père Jacques s'écria :

— Oh ! ce malheureux Lafaim, je ne le connais que trop, et je serais volontiers disposé à croire que mon fil a passé par ses mains. — Justement, je l'ai vu, de l'autre côté des ruines, rôder hier au soir avec sa grande femme en guenilles et ses enfants à peine vêtus de haillons. Je ne les avais jamais vus le teint si pâle, les yeux si enfoncés, les joues si creuses....

— *Famine is in thy cheeks*, « la famine est dans tes joues, » comme dit Shakespeare, tu sais? fit remarquer M. Arthur de Kernoël à son fils Henri, qui était déjà avancé en anglais.

— Comme vous dites, monsieur, reprit le tisse-

rand, qui avait entendu une partie de l'observation; c'est bien cela, la famine est dans ses joues, le malheureux!

Et dire que c'était un assez bon ouvrier dans un village à quelques lieues d'ici, mais, dame! il avait un amour-propre, un amour-propre qui l'a perdu, quoi! Eh! mon Dieu, je l'ai vu commencer, commencer pas mal, et je l'ai vu finir aussi, car c'est bien être fini que d'être où il en est.

Je connaissais le maître chez qui il était en ap prentissage, et bien souvent il me disait : — Julien, — car on ne le nomme Lafaim que depuis qu'il est dans la misère, vous entendez, — Julien est un petit garçon bien actif, bien intelligent; mais ce qui lui nuit et lui nuira toujours, voyez-vous, père Jacques, c'est son amour-propre et son orgueil. On croirait vraiment qu'il est né avec la science du métier et qu'il n'ait besoin de rien apprendre. Dès que je veux lui montrer quelque nouvel ouvrage, à peine ai-je commencé une explication, qu'il me dit : — C'est bon, c'est bon, je comprends; et puis, si je lui donne cet ouvrage-là à faire et qu'il s'en acquitte mal, comme je m'y attendais en l'en chargeant, je lui fais des observations, et alors il se fâche, il s'emporte et me demande d'un air important

si c'est qu'il ne sait pas son affaire. — Apprentis ne sont pas maîtres, mon enfant.

— Ah! ah! dit Amélie de Kernoël à son beau-père, en le regardant d'un air à lui dire : — Voilà un dicton que l'on vous a volé.

— Apprentis ne sont pas maîtres, reprit le père Jacques, c'est ce que disait le maître à Julien, nommé aujourd'hui Lafaim, mais Julien ne voulait pas comprendre cette vérité; pourtant, moi aussi, messieurs, je lui répétais : Mon ami, mon ami, apprentis ne sont pas maîtres.

— Je sais bien, je sais bien, répondait-il, on disait ça avant la Révolution ; mais à présent....

— C'est cela, interrompit M. Arthur de Kernoël, il semblerait que la Révolution et toutes les révolutions du monde ont eu, ont ou auront le pouvoir de changer les hommes, les esprits, les intelligences, et de faire, celle-ci que tous les talents soient égaux, celle-là que l'on naisse avec une expérience de trente ans ; mais il y a au-dessus de nous, au-dessus des révolutions, un Créateur qui ne change rien à l'ordre de sa création, quoi que puissent changer ici-bas les hommes.

— Je le lui aurais bien dit tout de même, mon-

sieur, répondit le père Jacques, si j'avais su parler comme ça, voyez-vous. Bah ! cela n'y aurait rien fait encore, tant il était obstiné. Enfin, il apprit tant bien que mal, assez bien même, parce qu'il était intelligent et qu'il n'y avait pas besoin de lui dire grand'chose pour qu'il comprît beaucoup.

Enfin il sortit d'apprentissage, et vous pensez bien que, quand il se vit ouvrier, il ne perdit rien de son amour-propre : bien au contraire, il était à peine ouvrier depuis un an, qu'il se révoltait déjà contre la pensée d'avoir un maître, et, comme il n'était plus engagé par son contrat d'apprentissage, Dieu sait comme il changeait d'atelier, donnant raison au proverbe qui dit : « Pierre qui roule n'amasse pas de mousse. » — Enfin il usait de sa liberté, de son droit; mais il avait beau travailler, il dépensait dans ce déplacement tout ce qu'il gagnait, et puis, après tout, il avait beau faire, un maître ou un autre, c'était toujours un maître. Il s'en est donné un bien pire, ma foi ! à force de n'en pas vouloir : ce maître-là, c'est son estomac qui a faim ; mais il ne pouvait pas supporter plus longtemps d'être l'ouvrier d'un ouvrier supérieur à lui par l'âge ou le talent. Il avait entendu dire si souvent : Les maîtres exploitent leurs ouvriers et s'enrichissent au moyen de nos tra-

vaux, qu'il dit un jour : Je ne veux plus être ouvrier, je veux être maître....

— C'est cela, dit le capitaine, pour faire aux autres ce qu'il ne voulait pas qu'on lui fît.

— Et puis, ajouta Arthur, croyait-il donc qu'en se faisant maître il n'aurait pas à obéir aussi bien que les ouvriers? L'acheteur, celui qui *commande* (ce mot-là caractérise bien la relation qui existe entre l'ouvrier, compagnon ou maître, et le public), n'est-il pas en quelque sorte un maître pour ceux qu'il fait travailler?

Que deviendraient les travailleurs si personne n'avait recours à leurs mains? Tout indépendants qu'ils soient, ils n'en dépendraient pas moins de la pire des servitudes, de la nécessité de vivre. Ne dépendent-ils pas de la concurrence qu'ils se font les uns aux autres? Ne dépendent-ils pas du plus ou moins d'annonces qu'ils pourront payer dans un journal? Ne dépendent-ils pas du plus terrible tyran, le lutin du caprice et de la mode?

— Eh! mon Dieu, ajouta le capitaine, il n'est personne ici-bas qui n'ait sa dépendance, et celle du maître est plus lourde que celle de l'ouvrier, puisque le maître a à faire face à toutes les dépenses, à tous les soins de la maison, à toutes les chances

d'une entreprise dans laquelle l'ouvrier qui y concourt a, du moins, une part fixe et assurée.

— C'est bien ce que dit à peu près le maître d'école à Julien ; mais il se moqua du maître d'école qui est pourtant un savant, il s'en moqua tout comme des autres personnes qui lui avaient donné des conseils, et, ayant appris qu'un établissement était à vendre dans le chef-lieu du département, une grande ville, au lieu de rester dans le bourg, il acheta cet établissement, non pas avec de l'argent comptant, car il n'en avait guère amassé, mais à crédit, ou bien au moyen d'emprunts. Ainsi à peine devenu maître, il se trouvait chargé d'embarras, d'obligations à remplir, et forcé de travailler nuit et jour pour faire face à ses engagements, tandis qu'ouvrier il aurait dormi sur ses deux oreilles, après la journée finie.

Il faut lui rendre justice, il travaillait tant qu'il pouvait, et ne demandait qu'à travailler plus encore; mais ce qui lui manquait, c'étaient les pratiques. Il y avait dans la ville tant de gens du même métier ; et les habitants allaient chez leurs anciennes connaissances, au lieu de s'adresser au nouveau-venu. Alors je crois bien que Julien commença à s'apercevoir qu'il n'avait pas fait une bonne opération en s'éta-



blissant si jeune au milieu de tant de rivaux. Il fallait pourtant qu'il travaillât et gagnât de quoi payer le premier terme du prix de son fonds ou de ses emprunts ; il n'y avait pas à reculer devant cette nécessité-là ; et il fut contraint de faire ce qu'il faisait avant d'être maître, d'aller demander du travail; mais il ne pouvait pas, comme lorsqu'il était ouvrier, aller offrir ses bras d'atelier en atelier ; ce fut en annonçant partout, et à prix d'argent, que tous les travaux de sa profession, il les livrerait à beaucoup meilleur marché que tous ses confrères. Il est vrai que par ce moyen il réalisa l'argent qu'il lui fallait pour payer ce qu'il devait, mais il se fit des ennemis de tout le corps d'état auquel il appartenait.

— Et puis, d'ailleurs, la ressource qu'il avait imaginée n'était pas excellente pour longtemps : en donnant ainsi à trop bon marché, il ne recouvrait pas ses frais, ou bien il était obligé de faire passer la marchandise de qualité inférieure pour de la bonne, de tromper, de mentir, de voler enfin.

Il crut pourtant qu'il allait être sauvé par un mariage qu'on lui proposa.

La future était la fille d'un maître mort, il y avait deux ans, lui laissant vingt mille francs de fortune.

Vingt mille francs comptant! cette somme parut à Julien un trésor inépuisable, et c'est pour l'avoir surtout qu'il se maria :

— Avec vingt mille francs, je suis sûr d'en gagner cent mille, disait-il partout.

Mais qui ne doute de rien ne sait rien.

— Capitaine.... capitaine, encore un! dit à demi-voix à M. de Kernoël sa bru Amélie.

— Et il est bien vrai, répondit le capitaine.

— Bien vrai, comme vous le dites, monsieur, reprit le père Jacques.

Julien ne tarda pas à s'en apercevoir.

Ces malheureux vingt mille francs, — et c'est une grosse somme dont je n'ai jamais vu la vingtième partie dans mon pauvre état; mais c'est égal, je dis ces malheureux vingt mille francs, parce que dès le lendemain de la noce, c'était à qui du mari ou de la femme en prendrait le plus pour les dépenser, et depuis ce jour-là il y avait tous les jours querelle dans le ménage à cause de l'argent, qui avait seul décidé Julien à épouser cette fille, car elle n'était ni belle ni jeune, entendez-vous, mais elle était coquette et toujours mise comme la dame du préfet ou du maire.

Cela coûtait, et puis, quand on est si belle, on

n'est pas en train de se mêler des affaires du ménage, on a peur de salir ou de chiffonner ses parures, de façon que la femme de Julien dépensait beaucoup pour sa toilette, et de plus ne faisait œuvre de ses dix doigts dans la maison, ce qui était encore dépenser, puisqu'il fallait payer des servantes et des ouvrières.

Et il ne fallait pas que Julien lui dît qu'elle n'était pas assez ménagère, car elle s'emportait et lui disait d'un ton de reine :

— Est-ce que je n'ai pas apporté vingt mille francs? Est-ce que je n'ai pas le droit de me faire servir et de me mettre comme je le veux?

Elle parlait à son mari comme s'il était son esclave, et vraiment, lui qui avait tout fait pour n'obéir à personne et être son maître, il était l'esclave de sa femme.

Ces querelles de ménage ne duraient pas toujours cependant : dès que le travail reprenait et répandait de l'argent dans la maison, tout allait assez bien, car Julien aimait aussi la parure, l'éclat, l'ostentation ; ça ne pouvait pas être autrement, puisqu'il était fier comme un coq; voilà donc deux causes de ruine au lieu d'une. Le mari et la femme dissipaient leur avoir à qui mieux mieux, et puis, pour

gagner le plus possible, Julien avait recours au moyen qu'il avait employé autrefois, il trompait, il vendait pour bonnes de mauvaises marchandises.

Une fois qu'on s'est embarqué dans un chemin qui ne va pas droit, on n'en peut plus sortir : et il continua de tromper ainsi jusqu'au jour où les acheteurs trompés ne vinrent plus à lui, et l'établissement tomba de plus en plus.

Il aurait peut-être pu le relever, car il était jeune, intelligent, actif, autrefois du moins; mais d'abord sa femme ne le secondait pas, et dans un ménage une femme est une grande cause de misère ou de bonheur, suivant sa conduite, n'est-ce pas, ma fille? poursuivit le tisserand en regardant la jeune fille à la quenouille, qui l'écoutait de toutes ses oreilles.

Mais toi, tu es bonne et laborieuse, tu feras le bien de ton mari, au lieu que la femme de Julien le perdit.

Et puis Julien avait décidément pris de mauvaises habitudes; il était toujours dans les cafés, les bals publics, les maisons de jeu même; il était lié avec de tristes personnages, et, entre autres, un dont le nom n'est pas flatteur, le Mauvais...

— Le Mauvais! s'écria toute la famille Kernoël en regardant le capitaine.

— Oui, le Mauvais, reprit le père Jacques tandis qu'il faisait courir la navette, et sans se douter du véritable motif de l'exclamation de surprise de tout le monde : — Le Mauvais, un fainéant, un rôdeur de nuit... Si ce n'est pas Lafaim qui m'a pris mon fil, ce doit être lui ou quelqu'un de sa bande ; mais ne pensons plus au fil, puisque la Providence m'en a envoyé d'autre, et revenons à ce malheureux Julien.... ou plutôt.... voyez là-bas, voyez!...

Père Jacques montrait en même temps à la compagnie qui l'écoutait une assez large brèche ouverte dans une des murailles, et dont l'inégal contour encadrait d'une façon toute pittoresque un coin lumineux de ciel et de paysage...

— Voyez.... regardez....

Ils regardèrent et virent passer dans ce cadre de pierres croulantes un homme grand, maigre, pâle comme un fantôme, à peine vêtu d'une redingote en haillons, et, à la main droite, ayant un bâton énorme, qui eût été inquiétant pour un passant attardé, tandis que l'autre traînait un petit garçon au moins aussi déguenillé que son père.

Ensuite et derrière eux venait une femme de haute taille, à la face décharnée, à l'œil méchant et dur, enveloppée d'une espèce de manteau qui avait en-

core un reste de luxe, de prétention, et auquel s'accrochait, d'une manière peu rassurante pour ce tissu en ruine, une petite fille qui avait peine à marcher, tant elle était maigre et chétive.

— Eh bien ! vous voyez ce que, pour avoir voulu être son maître, est devenu Julien : c'est Lafaim, sa femme et ses enfants, que vous venez de voir passer là.

Cette triste famille avait disparu de ce cadre si pittoresque, et le capitaine y tenait encore les yeux fixés quand il poussa un cri que répéta la jeune fille à la quenouille en ajoutant :

— Tiens ! ma mère !

Ainsi fut expliqué, par ces seuls mots, à M. de Kernoël, pourquoi la jeune fille à la quenouille avait l'accent allemand. C'est que Lisbeth, la sœur de Carl, Lisbeth. que le capitaine venait de reconnaître, Lisbeth que venait de saluer d'un cri de bonheur l'aimable enfant, Lisbeth était sa mère.

Dès qu'elle fut entrée dans la chambre du père Jacques, le capitaine se fit facilement reconnaître d'elle, et aussitôt lui apprit, à son inexprimable joie, que son frère Carl était dans ces contrées.

Elle et sa fille formèrent sur-le-champ le projet d'aller dès le lendemain au phare.

M. de Kernoël ne voulut pas se séparer de Lisbeth sans savoir quelle était sa position.

— Depuis seize ans mariée à un assez riche fermier du pays, jamais femme, disait-elle de l'accent de la conviction la plus cordiale, jamais femme ne fut plus heureuse que je ne le suis dans mon ménage.

Le capitaine lui promit d'aller un jour jouir du spectacle de ce bonheur, et, après avoir dit adieu au père Jacques, dont le travail avait fait de grands progrès pendant le récit, tout le monde descendit au village et se remit en route pour le château.



PARLER SANS PENSER

C'EST TIRER SANS VISER.

Emma, qui avait sans cesse présente sa chère idée fixe, son père Étienne de Kernoël, dont elle attendait chaque jour des nouvelles, toujours vainement, et toujours, par conséquent, avec plus d'impatiente inquiétude, Emma, dès qu'elle aperçut le maître jardinier, qui cumulait avec ses fonctions celles de portier, lui demanda, presque en tremblant, s'il était venu des lettres, s'il était arrivé quelqu'un.

— Des lettres, mademoiselle? pas une; mais, quant à quelqu'un... *il y en a deux* d'arrivés.

— Deux ! répondit Emma.

Elle aurait bien mieux aimé qu'il n'y eût qu'une seule personne.

Elle ne supposait pas qui pourrait venir avec son père. Cependant l'espoir se décourage-t-il jamais ? ne se contente-t-il pas de bien faibles raisons ?

Elle fut donc la première à s'élancer de la voiture et à franchir en courant la porte à claire-voie qui seule gardait, pendant le jour, ce qu'on appelait encore, par tradition, le pont tournant, aujourd'hui pont très-immobile qui enjambait le large fossé.

Elle vola vers le salon pour voir qui étaient ces étrangers : personne n'était au salon.

Elle regarda alors de tous les côtés, dans les longues allées du parc et de la forêt, car du milieu du salon on pouvait voir rayonner ces longues avenues vertes, sombres ou lumineuses, et dans l'une d'elles elle vit deux hommes qui marchaient lentement tournant le dos à la maison.

Madame Amélie de Kernoël, son mari, le capitaine, et toute la société, qui avaient suivi Emma, aperçurent en même temps qu'elle les deux étrangers, et alors, se dirigeant vers eux, en hôtes hospitaliers, les habitants du château échangeaient

leurs suppositions sur ce que pouvaient être ces visiteurs.

Chacun disait son mot, et Emma avait bien timidement aventuré le sien, celui que l'on devine.

Quant au capitaine, qui n'avait rien dit jusque-là et s'était contenté de bien examiner la tournure des promeneurs, il se frappa le front comme on fait lorsqu'on vient d'y découvrir quelque chose :

— Je me rappelle à présent : ce doit être Nermont, une de vos vieilles connaissances, mes enfants, cet élève de marine qui faillit m'attirer en Chine une si vilaine affaire, avec son peu de respect pour les cérémonies.

— Ah ! oui !... Et puis l'autre?... Oui, c'est Armand, qui sort de notre collége !... Oh ! oui, c'est Armand, je le reconnais bien à présent, c'est lui...

— Nous allons rire, bien sûr, avec M. *Je vous dirai*, se dirent tout bas les jeunes garçons et les jeunes filles.

On saura bientôt ce que signifiait ce sobriquet.

— Nermont arrive d'Alger, où il a passé plusieurs années, reprit le capitaine.

— Il arrive d'Alger ! s'écria Emma d'une voix vivement émue : s'il pouvait avoir vu mon père !

— Je ne sais, répondit M. de Kernoël, je n'ai fait qu'entrevoir Nermont l'autre jour à Paris, et à peine ai-je eu le temps de lui dire de venir me voir ici... Mais il n'y a plus de doute, c'est lui... Nermont!...

On n'était plus qu'à quelques pas les uns des autres, et Nermont, se retournant, accourut à son ancien capitaine; quant à Henri et à ses autres camarades, ils se précipitèrent au-devant d'Armand, qui reçut leurs marques d'amitié avec une importance toute risible.

Aussi Emma, dont Armand était, sans qu'il s'en doutât, le bouffon, tant le rendaient comique ses airs de grand personnage, sa moustache, sa royale et sa mise ridicule de prétention, Emma aurait bien ri avec ses amies si elle n'avait eu à interroger, avant tout, M. Nermont, et l'on n'avait pas fait dix pas ensemble, pour retourner au salon, sans qu'Emma lui eût demandé s'il avait entendu parler à Alger de son père... de M. Étienne de Kernoël.

— Je n'ai pas connu de capitaine Kernoël à Alger.

— Il n'est plus capitaine, mais bien chef de bataillon!

— Ah! j'y suis, le commandant Étienne... ce doit être lui... je l'ai bien souvent ouï nommer par

ses amis. Il se trouvait à Oran, il y a six mois, lors de mon départ; il était même question qu'il viendrait passer six mois de congé en France.

— Si ce pouvait être mon père! Quel bonheur! s'écria Emma.

— Ce commandant Étienne, ce doit être votre frère, ce doit être mon père, n'est-ce pas, mon oncle?... n'est-ce pas, mon cousin? Dites, cousin, qu'en pensez-vous?

Ces questions d'Emma étaient au fond si déraisonnables, que l'on ne pouvait les pardonner qu'à cause du motif qui les inspirait à l'amour filial inquiet.

Qui pouvait en savoir plus qu'Emma, et par conséquent lui répondre d'une manière satisfaisante?

Personne.

Aussi Arthur de Kernoël, Amélie, le capitaine, ne pouvaient exprimer que des doutes, de simples désirs, des espérances incertaines.

— Oh! c'est monsieur votre père, mademoiselle, c'est monsieur votre père, allez! il n'y a pas de doute!

Chacun se retourna vers l'auteur d'une si intrépide affirmation, tandis que tout le monde se tenait uniformément dans une complète réserve.

Le personnage si sûr de son fait était Armand, cet écolier tout frais sorti du collége, et dont nous avons, je crois, fait entrevoir déjà, en quelques mots, la ridicule présomption.

Or, par ces derniers mots qu'il venait de lancer, après quelques minutes d'une taciturnité d'autant plus risible qu'elle voulait être plus grave, il avait mis en relief d'un seul trait tout son caractère.

C'était bien cet homme sérieux de dix-sept à dix-huit ans, dont le type se montre partout aujourd'hui, marchant à pas lents, mesurés, tenant la tête haute, promenant complaisamment ses regards assurée pour voir si on l'admire autant qu'il doit l'être, parlant de tout, à tout le monde, tranchant, avec l'imperturbable conviction de l'ignorance, les questions les plus débattues, car, comme dit le capitaine Kernoël, *qui ne doute de rien ne sait rien*, ou qui ne sait rien ne doute de rien, ce qui revient au même.

Aussi Armand, loin d'être intimidé ou déconcerté par ce regard tant soit peu railleur qu'a de toutes parts attiré sur lui son étrange assertion, répète d'un air non moins imposant :

— Oui, mademoiselle, je vous dirai que, suivant moi, ce doit être monsieur votre père.



Je vous dirai était l'expression favorite d'Armand, et cette locution caractérise à merveille la race de pédants imberbes dont il n'est qu'un des mille et mille enfants. *Je vous dirai*, la forme d'affirmation la plus sotte que l'on puisse imaginer!

A peine serait-elle tolérable de la part d'un homme vieilli dans l'expérience du monde, dans l'étude, et qui ainsi a acquis le droit de tout dire, parce qu'il peut tout dire à coup sûr; encore, s'il répète souvent cette formule, on l'accuse, non sans raison, de pédanterie et de cet égoïsme insupportable qui consiste à se mettre toujours en avant, à ne parler que de soi.

Quel homme se met, en effet, plus en avant et parle plus de soi que celui qui s'annonce ainsi majestueusement :

— *Je vous dirai!...*

Or, si chez des hommes qui ont le droit de parler avec assurance, ces trois mots sont d'un parfait ridicule, comment dans la bouche d'Armand, jeune homme fort médiocre, ignorant de tout, hormis de ce que l'on sait ou de ce que l'on est censé savoir en troisième, comment ce solennel exorde ne serait-il pas d'un burlesque achevé?

Aussi les dames, y compris Emma, eurent-elles

plus d'une fois grand besoin de leurs mouchoirs pour comprimer un rire soudain. Il était si bouffon, notre Armand, avec sa mine sérieuse, bariolée de moustaches et de royale! — encore peut-être étaient-elles fausses! Son jeune âge autorisait à le soupçonner.

Oh! alors cela eût mis le comble à son ridicule.

M. Arthur de Kernoël se promettait de lui dire à la première occasion combien il était sot, car il voulait donner en même temps une leçon à Henri, non pas pour le présent : Henri n'en avait pas besoin, il était si simple et si convenable; mais il pouvait être bon de le mettre en garde pour l'avenir contre un ridicule bien grand.

Quant au capitaine, avec sa rude et impatiente franchise d'homme de mer, il aurait tout nettement abordé sur-le-champ la question, si son fils ne lui eût adressé en ce moment même la parole sur un point qui l'intéressait vivement, mais il n'y avait rien de perdu : il était sûr qu'Armand se présenterait bientôt de lui-même à ses brusques admonestations.

Cela ne manqua point, et, pendant le dîner, le *je vous dirai* de notre prétentieux petit jeune homme revint à tout propos, et quelquefois de la manière la plus risible; par exemple :

— Je vous dirai que cette soupe est excellente!

Je vous dirai que voici un melon magnifique. Je vous dirai que ces poires sont de toute beauté.

Oh ! tant que cette affirmation grotesque vint seulement à l'appui de telles naïvetés, le capitaine ne fit qu'en rire sous cape ou même ostensiblement. Mais voici que, durant la promenade de l'après-dînée, dans le parc, la conversation vint sur le vent qui régnait en ce moment même, et qu'il s'agit de déterminer le point d'où il soufflait.

Chacun dit son mot, mais en se soumettant à la décision du capitaine Kernoël, autorité imposante en beaucoup de matières, en celle-ci surtout, puisqu'il avait vécu dans le vent les trois quarts de sa vie.

Il allait donc prononcer la sentence, lorsque Armand, qui n'avait pas, chose étonnante ! ouvert la bouche pendant la discussion, se prit à dire, en regardant gravement les quatre points cardinaux :

— Mais, monsieur le capitaine, je vous dirai...

— Oh ! pour le coup, mon ami, halte-là ! s'écria M. de Kernoël. Pas plus loin, s'il vous plaît, avec votre *je vous dirai !* On croirait vraiment que vous êtes la science incarnée, et que si vous ne *disiez* rien à nous autres, qui sommes bien ignorants à vos yeux, à ce qu'il paraît, nous ne saurions absolument ni A ni B. C'est une très-mauvaise habitude que vous avez là,

savez vous bien, mon enfant? et ceux qui vous l'ont laissé prendre vous ont rendu un bien mauvais service; car il n'est pas fort agréable d'entendre rire de soi, et ne voyez-vous donc pas combien cela vous est déjà arrivé de fois aujourd'hui? Eh bien, vous ne pouvez pas comprendre combien de fois cela vous arriverait dans l'avenir. Réfléchissez donc que cette façon de parler équivaut à dire : *Je vous apprendrai*, et vraiment vous n'en avez pas encore assez appris pour en apprendre aux autres.

Armand fut loin de reconnaître la justesse de ces observations; il rougit bien un peu, mais de colère, resta quelque temps interdit, silencieux, et le capitaine regarda déjà comme un grand service de lui avoir imposé un silence qui le préservait de débiter quelque sottise bien hardie et bien sûre d'elle-même. Cette réserve ne fut pas, du reste, de longue durée, et à peine les dames furent-elles installées dans le salon, autour de leur table à ouvrage, qu'Armand alla près d'elles, non point tant pour se montrer aimable que pour se tenir loin de Henri et de quelques autres de ses contemporains, dont il dédaignait les *futiles* conversations.

Quant à M. Arthur de Kernoël, au capitaine et aux autres personnes qui l'avaient repoussé comme

un petit sot, il s'imaginait peut-être qu'il les punissait en ne se rapprochant pas d'eux. Il écoutait cependant leur conversation tout en donnant son avis aux élégantes travailleuses, tantôt sur la broderie d'Emma, tantôt sur la tapisserie de madame de Kernoël, ou bien sur le filet de telle autre dame : on voit qu'il ne pouvait s'empêcher de faire le docteur.

En ce moment même M. Arthur de Kernoël, son père, M. Nermont et quelques autres hommes distingués traitaient une question importante que Henri, ce petit Henri qu'Armand dédaignait de tout son cœur, avait fait naître par une observation relative à ce qui l'avait le plus frappé durant la promenade du matin, c'est-à-dire le père Jacques. Ce pauvre tisserand et tous les autres ouvriers de sa profession, que pourraient-ils devenir quand les métiers mécaniques tissaient en une heure ce qu'eux ne feraient pas dans des mois entiers? La question de Henri en avait engendré bien d'autres et de plus en plus sérieuses, de plus en plus profondes, sur l'effet des procédés nouveaux qui substituent sans cesse la machine à l'homme, cet être doué de raison.

M. Arthur de Kernoël, ingénieur distingué, comme nous le savons, était là sur son terrain, et il soutenait que non-seulement les moyens méca-

niques, qui réservent la main de l'homme et son intelligence pour des travaux plus dignes, élèvent et grandissent cette créature élue, mais encore qu'au lieu de précipiter dans la misère celui dont ils font tomber la trop lente industrie, ils lui donnent en définitive, dans la société laborieuse, une place plus belle et plus lucrative. *Vite et double*, comme dit quelquefois le capitaine, c'est-à-dire : Travaille vite, et tu feras le double, tu recueilleras le double, tu gagneras le double. L'emploi des rapides moyens de production justifie ce dicton, qui a plus de sens que de paroles.

Voyez les waggons des chemins de fer : que de temps, ou, en d'autres termes, que d'argent ils font gagner au commerce et à l'industrie en allant trois fois plus vite que les voitures ordinaires!

N'en est-il pas de même pour les métiers mécaniques, comparés aux lents métiers des tisserands?

C'est ainsi que, pour M. Arthur de Kernoël, la simple observation de Henri avait éveillé bien d'autres remarques, de même qu'il suffit d'un son pour animer successivement bien des échos; mais, content d'avoir excité ces retentissements pleins d'intérêt, Henri ne disait plus le mot et écoutait avidement, comme tous les autres, les paroles du savant M. Arthur de Kernoël, quand tout à coup chacun

regarda avec curiosité Armand se lever du côté des dames et venir droit au coin des graves causeurs, mais d'un air cent fois plus grave que le leur encore. A le voir s'avancer à pas cadencés, lentement et comme s'il portait quelque chose de bien précieux, c'est-à-dire sa tête, on devina tout de suite qu'il allait s'élancer encore dans quelque bouffée de sotte présomption. On pense bien que les malins garçons et les malicieuses jeunes filles se préparèrent à rire sous cape !

— Permettez, monsieur, dit Armand, — et ajoutons entre parenthèses que cette formule de soumission et de demande d'excuse avait elle-même, dans son accent prétentieux et guindé, quelque chose de souverainement ridicule par l'importance, — permettez une observation... Je vous di...

Il se mordit la langue; mais il eut beau se reprendre, l'intention était réputée pour le fait, et la jeune compagnie, Emma et Henri, cette société de son âge, qui le trouvait tout à fait plaisant de ce qu'il croyait pouvoir la dédaigner, ne laissa pas échapper cette occasion de bafouer un peu *Je vous dirai*. Et l'occasion fut plus complète encore que l'on n'en avait eu l'espérance, car, après s'être lancé à parler chemins de fer, machines à vapeur et autres grands instruments industriels de notre époque, mais qui

n'étaient pour lui que des mots, des mots sans signification, il se mit à balbutier pitoyablement, et enfin il resta court, à la grande joie de toute l'assemblée.

— Parler sans penser, c'est tirer sans viser, mon ami! lui dit alors le capitaine Kernoël. Souvenez-vous de cela une autre fois, et n'entrez plus ainsi à corps perdu par une porte quand vous ne saurez pas trouver celle par où l'on sort.

Quand on venait visiter l'hospitalière demeure gracieusement gouvernée par madame Amélie de Kernoël, on avait le gîte assuré pour autant de temps qu'il plaisait au visiteur d'en jouir. Il fut donc bien entendu que M. Nermont resterait quelques jours, puisqu'il était grand batteur de forêts, et que le lendemain devait avoir lieu une chasse à laquelle les dames comptaient assister, mais non prendre part.

J'avoue en passant que je n'aurais nulle prédilection pour une femme qui chasserait, qui poursuivrait, l'arme à la main, un pauvre cerf aux abois, en larmes, ou qui lancerait, en jouant, le coup de la mort à une biche, qu'attendront en vain ses faons : ce mot gracieux ressemble tant à *enfants*, qu'il me semble qu'une bonne mère ne pourrait jamais tirer le coup de feu qui va détruire une famille.

Aussi les dames du château de Kernoël n'avaient

d'autre intention que celle de faire une belle promenade dans la forêt. On se sépara donc à dix heures en se souhaitant une bonne nuit, un réveil agréable et matinal surtout, car, avec le capitaine, il fallait, on le sait, observer l'heure militaire.

Il pouvait à bon droit l'exiger, puisqu'il était toujours le premier à donner l'exemple.

Il ne manqua pas le matin à son habitude, et il en fut récompensé, puisqu'il eut, comme l'on dit, l'étrenne du costume de chasse qu'avait apporté Armand, costume complet jusqu'au ridicule, et M. de Kernoël ne se fit pas faute d'en rire, tout en complimentant le jeune chasseur sur son exactitude à être prêt à l'heure dite ; puis prenant son sérieux :

— Ah çà, mon cher, lui dit-il, il ne s'agit plus de plaisanter ici. Vous avez un fusil à deux coups, et j'aime à croire que vous savez vous en servir : il faut que nous soyons bien sûrs que vous ne prendrez personne de nous pour un lièvre ou un chevreuil.

— Oh ! monsieur.... répondit Armand d'un air tout à fait indigné de ce que l'on pût mettre en doute son infaillibilité en fait d'adresse comme en toute autre chose, oh ! monsieur ! Henri m'a vu l'année dernière à la chasse, et...

— Ma foi, mon ami, c'est que, comme je vous le



disais hier, parler sans penser, c'est tirer sans viser, et, si vous allez tirer comme il vous arrive de parler souvent...

Armand était trop content de lui dans sa parure de chasse, trop joyeux aussi du plaisir qu'il se promettait, pour ne pas être d'humeur facile et riante. Il fit donc à la remarque du capitaine la meilleure mine du monde; et puis la compagnie se forma successivement. Commensaux du château, voisins, dames, demoiselles, couples bruyants de la meute, chevaux, calèches, tout fut bientôt dans un mouvement pittoresque au milieu de la grande cour, et à huit heures on quittait la grille principale du parc. La chasse devait avoir lieu dans la forêt même où nous avons déjà été en promenade, et qui s'étendait entre la mer, surtout vers ce point du rivage en regard duquel se dressait le phare dont Carl était le gardien.... Cette forêt séparait du village habité par Lisbeth, la sœur de Carl. Or cette bonne sœur avait tenu parole à M. de Kernoël, et dès le matin, au point du jour, elle s'était mise en route, avec sa fille, pour se rendre au phare.

Quelle joie naissait et s'augmentait dans leurs cœurs, à chaque pas qu'elles faisaient vers un frère depuis si longtemps perdu, vers un oncle que l'on n'espérait jamais voir!

C'était entre la fille et la mère une conversation animée, enjouée, un contentement de l'âme bien plus grand encore qu'elles ne l'avaient éprouvé la veille en portant au pauvre tisserand le fruit de leur travail. C'est qu'elles savaient que tout à l'heure elles allaient faire au moins autant de bien que la veille.

Ce pauvre Carl allait être si transporté par ce miracle de la Providence, si heureux, si extasié, si ravi ! Tout le monde se serait fait une fête d'assister à une pareille joie. Quel bonheur ineffable devait-ce donc être pour ceux qui allaient la causer !

Elles devaient être bien près du phare à l'heure où l'on suspendit la chasse pour se mettre à déjeuner, dans une clairière garantie des rayons du soleil par un large parasol qu'étendaient au loin, sur tout son pourtour, de magnifiques marronniers. Il y avait déjà quelques gibecières plus ou moins garnies.

Quant à celle d'Armand, qui s'était présenté comme un chasseur si habile, elle était complétement vide, ce qui fut pour les jeunes gens, qui ne l'aimaient pas, un grand sujet de plaisanterie. Il la prit assez bien, car nous savons qu'il était de bonne humeur ce matin-là.

— Vous verrez, vous verrez, après déjeuner, je prendrai ma revanche; car, mesdames, je vous dirai....

Oh! pour le coup, ce fut un éclat de rire universel, d'autant plus que le fatal propos ne revenait pas pour la première fois depuis le départ du château, et voilà qu'une petite fille de dix à onze ans, malicieuse, intelligente, fine au plus haut degré, accourut au milieu de la clairière, où flottaient les épis de mille graminées ; et, après avoir cueilli une touffe de cet élégant marabout végétal que l'on nomme *amourette*, elle alla droit à Armand, qu'elle connaissait beaucoup.

— Tiens! lui dit-elle en passant cette touffe dans la ganse de son singulier chapeau à larges bords ; tiens! te voilà en pénitence. On ne t'ôtera cela que si tu restes deux heures sans dire : *Je vous dirai.*

Je vous demande comme chacun rit et applaudit à l'invention!

Armand accepta de bonne grâce cet ornement de tête, et la chasse se remit en route, allant de côté et d'autre, se dispersant, se réunissant, au son du cor ou au bruit des coups de feu et des aboiements des chiens. Armand, quoiqu'il eût promis de prendre sa revanche, n'avait rien attrapé encore, depuis deux heures que le déjeuner était fini ; mais il avait conservé son panache champêtre, attendu que le mot *favori* n'avait pu rester captif sur ses levres.

— Ah! tu dois reconnaître cette allée, dit M. de Kernoël à Henri; elle conduit au phare, et nous n'en sommes pas très-loin. Je parierais bien que cette bonne Lisbeth est allée voir son frère aujourd'hui même, comme elle en avait le projet.

Armand ne savait rien de cette aventure, de façon qu'il n'eut rien à dire à ce propos; mais voici que, quelques instants après, il entendit M. Arthur de Kernoël parlant à un de ses amis de deux professeurs qui devaient venir le soir même ou le lendemain matin au château, et parmi lesquels il en devait choisir un pour deux petits-neveux dont il avait le soin.

— En avez-vous entendu parler? poursuivit-il : l'un s'appelle Rousseau, l'autre Antonius Beaunoir...

— Rousseau! dit Armand, bien qu'il fût à quelque pas de M. Arthur de Kernoël; M. Rousseau! je ne connais que lui... Il était professeur dans mon collége. C'est un ignorant.

Et, tout en lançant d'un air dégagé cet arrêt vers M. Arthur, qu'il regardait, il lâcha un coup de fusil.

— Je l'ai! s'écria-t-il avec l'accent d'un chasseur qui triomphe.

— Quoi?... qui? demanda le capitaine.



— Le lièvre que j'ai tiré!

— Mon cher, comme je vous le disais, parler sans penser, c'est tirer sans viser.

— Et, reprit M. Arthur d'un ton sérieux, non-seulement vous avez tiré sans viser, puisque le lièvre était à dix pas de la direction de votre fusil, mais encore vous avez parlé sans penser, et cela est plus grave. Vous venez de juger en deux mots et sans réflexion un homme dont on m'a dit beaucoup de bien...

Au moment même où le coup de fusil d'Armand, si singulièrement ajusté, partait à l'intention d'un lièvre qui gambadait sain et sauf à vingt pas, une femme et une jeune fille épouvantées sortirent du fourré en poussant de grands cris qui interrompirent l'admonestation de M. Arthur de Kernoël.

C'était Lisbeth et sa fille qui revenaient du phare, et le plomb avait sifflé à leurs oreilles.

— Vous voyez, mon cher, reprit M. Arthur, qu'en tirant sans viser, non-seulement on peut manquer son coup, mais que l'on risque encore d'en faire un bien mauvais : de même en parlant sans penser et en me disant sans réflexion : — M. Rousseau est un ignorant, ne songez-vous pas au tort que vous pouvez causer à un homme estimable?

— Je vous assure que j'ai dit... ce que j'ai entendu dire. Quant à M. Antonius Beaunoir, c'est bien différent. Je l'ai vu, il est extrêmement instruit : je vous...

Il allait probablement lâcher encore quelque sottise, quand M. de Kernoël lui amena Lisbeth pour qu'il s'excusât du moins de la maladresse qui avait failli lui être si fatale, et le capitaine ne la laissa pas s'éloigner sans lui promettre qu'en revenant de la chasse il irait la voir avec toute sa compagnie.

— Vous ferez d'autant mieux, que c'est la fête du village; ainsi à revoir, messieurs et dames, à tantôt.

Elle continua donc son chemin, et Armand continua le panégyrique de M. Antonius Beaunoir.

Chacun trouvait très-plaisant Armand, jeune homme si médiocre, délivrant à quelqu'un un brevet d'instruction et de capacité : c'était, en vérité, une recommandation qui pouvait compromettre.

— Puis, quel est ce nom d'Antonius? demanda brusquement le capitaine. Qui est-ce qui s'appelle Antonius? Ce monsieur s'appelle sans doute Antoine, et, trouvant son nom trop commun, il l'aura habillé en *us*. Je n'ai pas grande opinion de lui. Enfin nous verrons...

— Oui, monsieur, vous verrez un jeune homme bien mis, toujours soigné, de bonne tournure, un des premiers élégants de Paris, et qui a l'air d'un professeur cent fois plus que... l'autre.

— Belle raison! belle raison! Ah! vous prenez les professeurs à l'habit! Écoutez un peu, tandis que nous rejoignons ces dames pour aller ensemble voir Lisbeth. C'est une petite anecdote, histoire, fable ou conte, que j'ai recueillie dans l'Indoustan. »



UN SINGE HABILLÉ DE SOIE

EST TOUJOURS UN SINGE

Singa-Poutra était l'héritier présomptif d'un rajah puissant de la presqu'île de Malacca; mais, bien que prince, Singa-Poutra était un bien triste homme.

Il y avait sur toute la vaste étendue de l'Indoustan bien peu de jeunes gens, deux à peine peut-être, et même parmi les parias, qui fussent aussi ignorants et aussi stupides que lui.

En vérité, on voyait avec chagrin qu'un palais d'une admirable architecture, d'une architecture légère et diaphane comme celle d'un conte des

fées, fût le délicieux séjour d'un être qui savait si peu jouir de toutes les beautés qui l'y entouraient ; car les élégantes créations réalisées par la main de l'homme, ayant pour guide la main du Créateur, n'étaient rien auprès du paysage magnifique au milieu duquel s'élevait, sur une riante colline, le palais de Singa-Poutra : de toutes parts, si l'on faisait le tour de l'habitation, par cette haute galerie ouverte que l'on nomme vérandah, de splendides perspectives se déployaient au regard. Ici, des bois de cocotiers, de canneliers, de magnoliers fleuris ; là, un fleuve déroulant son large ruban bleu sur des prés semblables à un immense tapis semé de fleurs, et, devant soi, la mer, presque toujours radieuse sous le soleil de l'Inde.

Tout ce que l'art avait pu ajouter de grâce à ces grâces exquises de la nature était prodigué dans les appartements et les jardins du palais.

Chambres dorées et éblouissantes de peintures, parterres émaillés et odorants ; partout y jaillissaient l'eau limpide, les eaux de senteur, en jets de toutes formes.

Tous ces enchantements étaient pour les sens de la vue ou de l'odorat ; mais le sens plus noble, l'intelligence, avait là aussi son lieu de délices, une

magnifique collection des poëtes de l'Indoustan, de ses merveilleux conteurs et des sages philosophes de l'antiquité.

Cette bibliothèque avait été réunie avec amour par le père de Singa-Poutra, dans l'espérance que son fils y prendrait le goût des choses grandes et élevées; mais cette tendre prévoyance paternelle fut sans succès.

Le prince Singa-Poutra ne savait que fumer du matin au soir, s'entretenant ainsi la tête de plus en plus vide, en se la remplissant des vapeurs plus ou moins enivrantes tantôt de l'opium, tantôt du bendj, espèce de chanvre fermenté qui cause, pour quelques heures, une véritable démence : le tabac le plus fort n'était plus suffisant pour lui.

Comme Singa-Poutra, plus que tous les autres princes de l'Inde, était indolent et incapable de se servir le moins du monde, c'est, soit dit entre parenthèses, une chose inconcevable, que l'on se rende ainsi si impotent et si inutile à soi-même, Singa-Poutra avait un serviteur pour le moindre détail : ici le porte-miroir, là les porte-flambeaux, ici le porte-épée, dont il ne faisait guère usage; là le porte-écritoire, dont il usait encore moins.

Il n'y avait que le porte-pipe qui fût constamment

employé, et employé avec prédilection ; aussi le porte-pipe était-il le favori, l'unique favori de Singa-Poutra, car tous ses autres serviteurs étaient traités par lui avec un orgueil que rendait brutal à l'excès cette humeur de bête brute, dont les vapeurs enivrantes de la pipe lui remplissaient la tête et le cœur, s'il en avait un.

Mais le porte-pipe! le porte-pipe était chéri et choyé plus que tous les hommes qui entouraient le prince ; — le porte-pipe était un singe.

Il n'y a pas que l'Indoustan où l'on soit quelquefois plus tendre pour des chats ou des chiens que pour des créatures humaines : c'est ce qu'un jour le brahme Ramrama, desservant de la pagode attachée au palais, avait dit à Singa-Poutra ; mais cette simple et surtout bien sage observation faillit, en dépit de son caractère sacré, attirer sur Ramrama la brutale colère du prince, qui cependant, laissant tomber le poing qu'il avait levé déjà, se contenta de lui dire stupidement que son porte-pipe valait mieux que lui, que l'on voyait toujours couvert de vêtements pauvres et communs comme ceux d'un paria.

En effet, Ramrâma était toujours fort simplement vêtu, et même négligemment peut-être ; mais sous ces habits grossiers, auxquels des pensées plus éle-

vées empêchaient le brahme de songer avec un soin continuel, il y avait un cœur plein de nobles sentiments, une âme qui s'élançait vers les plus hautes spéculations de la philosophie, une intelligence au niveau de tout le savoir de cette époque; mais il avait l'air d'un ignorant paria, avec son costume si humble, et Singa-Poutra, sur la foi d'une vaine apparence, le traitait de sot, d'ignorant, de créature inférieure à son porte-pipe Hanouman.

C'est que le singe Hanouman était d'une élégance rare dans son habillement : le bonnet de soie rouge le plus coquet, orné de pierreries étincelantes, faisait ressortir encore ce que sa figure avait de laid et de repoussant; une robe de soie verte, brodée d'or et semée de perles sur les coutures, cachait ses vilains membres velus, et ses abominables pieds de singe disparaissaient dans des babouches de soie écarlate enrichies de diamants.

Ses mains avaient aussi pour voile des gants d'un tricot de soie exquis.

Comment Singa-Poutra, l'ignorant par excellence, n'aurait-il pas trouvé bien supérieur au savant Ramrama, Hanouman, qui était toujours si paré, si pomponné, qui lui servait sa pipe avec tant de gentillesse, qui se dandinait et se pavanait comme son maître,

quand ce maître voulait bien se mouvoir ou marcher?

Aussi malheur aux serviteurs qui auraient maltraité Hanouman! le moins qui eût pu leur arriver, c'eût été d'être battus presque jusqu'à la mort.

Personne ne l'aimait au palais, on le pense, et plus d'une fois il aurait reçu des mains de ses camarades, *porte-miroir* ou autres, de sévères leçons, s'ils n'avaient en vérité craint que Hanouman se plaignît, comme s'il pouvait rien dire.

— C'est vrai, disaient-ils souvent à Ramrama, à qui ils contaient leurs doléances, c'est vrai, à le voir si bien paré, si bien vêtu, tout aussi brillant que notre maître, il nous semble que c'est un homme et qu'il doit savoir parler, et parler mieux que nous.

— Ne vous laissez pas prendre par les yeux : un singe habillé de soie est toujours un singe ; c'est ce que leur répondait toujours Ramrama, ce qu'il répéta enfin un jour à Singa-Poutra en personne : voici à quelle occasion.

Un jour, un matin que le soleil s'élevait magnifique au-dessus de la forêt de canneliers et de cocotiers, dont on voyait les pittoresques clairières du haut de la vérandah, le prince eut la pensée de venir fumer son narghilé au milieu de cette galerie, précisément en regard de la forêt, si belle à cette heure.

Il ordonna donc que tout fût préparé à cet effet, et Hanouman fut à son poste, plus merveilleusement paré que jamais.

Aussi les hauts miroirs, qui du fond de chaque arcade de la vérandah, répétaient toutes les beautés du paysage et les multipliaient comme par magie autour de Singa-Poutra, ne cessaient de répéter aussi l'image du singe vêtu de soie, qui s'y pavanait et y faisait d'atroces grimaces de petit-maître.

La merveilleuse toilette de Hanouman ressortait au reste encore davantage aujourd'hui à côté du vêtement humble et commun que portait Ramrama, appelé à cette séance par le prince. Monseigneur avait eu une de ces fantaisies de despote qu'il ne serait guère prudent de ne point satisfaire. Il avait voulu que Ramrama le savant vînt lui faire, pendant qu'il fumerait, la lecture de quelqu'un des poëmes de l'Inde héroïque.

C'était la première fois que Ramrama voyait à Singa-Poutra cette bonne velléité, et il accourut pour en profiter bien vite; puis il se mit à lire le récit poétique d'une des antiques guerres du pays, dans laquelle le célèbre singe Hanouman, nom mythologique de l'Inde dont Singa-Poutra avait doté son porte-pipe, accomplit les plus magnifiques exploits.



Il fallait voir quels regards caressants le prince tournait sans cesse vers son singe au récit des triomphes de son homonyme : il semblait lui dire avec orgueil, entre chaque bouffée :

— C'est pourtant toi qui as fait de si belles choses!

Sur quoi, Hanouman, imitant l'air de son maître, se carrait de la manière la plus risible, ou se renversait sur le divan moelleux.

Il était dans cette languissante attitude, quand tout à coup lui vint une idée; une idée de singe ne peut valoir grand'chose. Ramrama tenait son manuscrit et en tournait nécessairement les feuillets de temps à autre : ce mouvement attira l'attention de Hanouman sur le lecteur. Il voulut faire comme lui, et s'élança sur le volume magnifiquement enluminé.

— Que veux-tu faire de ce livre? dit Ramrama en le retenant, tandis qu'il repoussait Hanouman.

— En faire ce que tu en fais, lui répondit aussi stupidement qu'impérieusement le prince Singa-Poutra; laisse-lui ce livre, je le veux!

Ramrama obéit en se disant :

— S'il le déchire, cela regarde le prince; c'est le plus beau volume de sa bibliothèque, pourtant.

Singa-Poutra, qui, pendant la lecture de Ramrama,

n'y avait pas donné la moindre attention, attendu qu'il n'y comprenait rien, commença à éprouver un bonheur véritable en voyant Hanouman, gravement renversé sur le divan, faisant toutes les mines d'un homme qui lit, tournant chaque feuillet avec un petit grincement de dents qui divertissait extrêmement Singa-Poutra.

Jamais certainement livre ne lui avait fait autant de plaisir, et le savant, délaissé pour la brute, regardait tout cela avec pitié, tout en se disant qu'il était bien humiliant pour les hommes que Singa-Poutra fût de leur espèce.

— Vois, vois, Ramrama, disait le prince; vois comme tu calomniais ce pauvre Hanouman. Ne comprend-il pas ton livre? Ne le regarde-t-il pas, ne le tourne-t-il pas, ne le feuillette-t-il pas, en le lisant, aussi bien que tu fais? Seulement il ne sait pas lire haut, mais il comprend bien, pauvre ignorant que tu es!

Les trois personnages, hommes et bête, étaient donc ainsi groupés, lorsque tout à coup Hanouman dresse la tête, regarde, d'un œil plus éclatant qu'il ne l'eut jamais le haut miroir de la vérandah, et Singa-Poutra fait comme son singe.

Que voit-il?

Une troupe de macaques et d'orangs-outangs qui gambadaient, se jouaient, se battaient dans la clairière, en face du palais.

Hanouman contemplait ce spectacle avec une avide attention, et, se tournant du côté de la forêt, il avait l'air de faire des signes d'intelligence à ses camarades; on eût dit même que, se balançant de haut en bas sur ses jambes de derrière, il cherchait à prendre son élan pour sauter de la vérandah dans la forêt.

Singa-Poutra avait fini par concevoir cette crainte, il se levait pour rentrer dans le palais.

Soudain un cri aigre, grinçant comme une scie qui entame une pierre, perce les oreilles de Singa-Poutra.

Hanouman, en jetant le livre qu'il choyait tant tout à l'heure, se précipite d'un bond vers ses amis de la forêt, tout paré qu'il était, et, bien plus, dès qu'il fut au milieu d'eux, il se mit à lancer, à leur exemple, en véritable orang-outang, des noix de cocos et des pierres contre le palais de Singa-Poutra, contre son maître de tout à l'heure.

— Vous le voyez bien, j'avais raison, dit Ramrama au prince, qui était consterné : un singe habillé de soie est toujours un singe.

Le capitaine allait-il ajouter à son récit quelques observations destinées à faire sentir les allusions que tout le monde avait saisies, jusqu'à Armand, car les auditeurs l'avaient regardé à plusieurs reprises, et lui, allait-il balbutier à son tour quelque apologie? on ne saurait le dire, car un bruit soudain, extraordinaire, imposant, vint frapper toute la compagnie, qui ne chassait plus et se dirigeait vers le château en prenant le chemin du village que Gretly habitait : on marchait très-paisiblement en écoutant la fable du singe de Singa-Poutra, quand tout à coup se fit entendre en l'air un fracas violent, rapide comme celui de vingt carrosses qui passeraient à la file au plus grand galop, dans une rue étroite; un fracas pareil à celui d'un long coup de tonnerre, quand la foudre tombe!

Chacun lève la tête : c'était le convoi du chemin de fer d'Orléans, qui passait sur un pont lancé de beaucoup au-dessus du chemin creux, que la société traversait alors.

— Est-ce que vous n'avez pas entendu? dit Henri, quand cet ouragan de bruit fut passé.

—Comment! si nous n'avons pas entendu! se récria Emma en riant; il faudrait être sourd plus qu'une pierre, pour ne pas entendre un tel tapage!

— Aussi ne me faites pas l'injure de croire que



je veux parler du bruit du convoi; mais, au milieu de ce bruit, j'ai bien distingué une voix qui criait : — Yves... Yves!...

— C'est mon nom, dit le capitaine... mais qui pourrait m'avoir appelé ?

— Pourtant, reprit Henri, on a bien crié Yves! et même Emma !

— Oh ! par exemple, cousin, voilà ce qui prouve que vous vous êtes trompé, dit Emma. Vous entendez mon nom partout, c'est très-aimable ; mais vous avez à coup sûr rêvé cette fois !

— Non, non, je vous assure..... n'est-ce pas, Armand ?

— Certainement, mademoiselle... Je vous dirai...

Il n'alla pas plus loin, tant la société fut prise d'un fou rire.

— Voilà ce que c'est, Armand, dit la petite fille qui l'avait décoré du panache de graminée, qu'il devait garder deux heures en expiation de chaque *Je vous dirai*, voilà ce que c'est : vous alliez être délivré de votre plumet, mais il faut que vous le gardiez deux heures encore.

Cela le vexait bien un peu, car on approchait d'un lieu habité. et habité d'une foule extraordinaire ; déjà le bruit de la fête du village de Lisbeth arrivait

aux oreilles des promeneurs : un son de tambours et de trompettes, un accord de chants, de cris, de rires.

Bientôt on entra dans la grande rue, bariolée de jupons rouges et de coiffes blanches en mouvement devant toutes les portes.

Enfin, le capitaine et tout son monde se trouva à l'entrée de la place, devant une baraque où se voyaient je ne sais quelles curiosités à l'intérieur : quant à celles de l'extérieur, elles se composaient d'un aigle écourté, déplumé, pelé, et qui avait l'air bien malheureux dans sa chaîne, puis d'un singe habillé, pomponné, tout rubans, tout soie :

— Voilà le frère du singe Hanouman, dit le capitaine, et tous ses compagnons le répétèrent, en le montrant à Armand.

A cet instant même, Gretly et sa fille abordèrent M. de Kernoël, et le conduisirent dans une petite maison propre à ravir, entourée d'un potager et d'un verger également bien fourni de fruits et de légumes.

Là ils trouvèrent le mari de la bonne Allemande, qui fit à tous les visiteurs l'accueil le plus empressé, voulut qu'ils se reposassent un instant, leur offrit du lait, les plus beaux fruits de sa récolte, et ne leur

dit adieu qu'en leur promettant d'aller avec sa femme et sa fille au château.

Au château ! M. de Kernoël et Emma étaient loin de prévoir quel bonheur les y attendait ; mais ils ne tardèrent pas à en jouir, pleinement, car, en approchant du pont tournant, ils virent quelqu'un qui venait, qui accourait au-devant d'eux : c'était le commandant Étienne de Kernoël, qui, deux heures auparavant, s'annonçait par ses saluts, en passant sur le chemin de fer dans la forêt.

Comme Emma se jeta à son cou, inutile de le dire : le père et la fille arrivèrent ainsi embrassés au château, et la conversation ne tarit pas, comme on le pense ; mais il n'y avait pas que le commandant Étienne qui fût nouvellement arrivé au château.

Les deux professeurs attendus étaient là aussi, le vieux M. Rousseau, l'*ignorant* d'Armand, vêtu avec une simplicité presque pauvre ; M. Antonius Beaunoir, le jeune, l'*homme distingué* d'Armand, très-distingué en effet par la mise la plus prétentieusement fashionable.

M. Arthur de Kernoël n'était pas, on le sait, homme à se prendre à ces apparences.

Après le dîner, il attira à part successivement l'un et l'autre aspirant à la place d'instituteur, et il ne

lui fallut pas un quart d'heure de conversation avec chacun pour éconduire, par la pensée, M. Antonius Beaunoir, pour s'empresser d'accueillir *in petto* M. Rousseau, lequel, quoi qu'en eût dit Armand, était aussi savant que modeste.

Et le soir en se retirant, le capitaine Yves Kernoël fit comprendre à l'étourdi combien il était ridicule, dangereux même, de tirer sans viser, puisque lui Armand avait ainsi failli tuer deux personnes; combien aussi il était ridicule et même coupable de parler sans penser, puisque, si on l'eût écouté, il aurait fait perdre à un homme instruit autant qu'honnête une belle position, assurée pour le reste de sa vie.



TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.


Digitized by Google

-4083.





